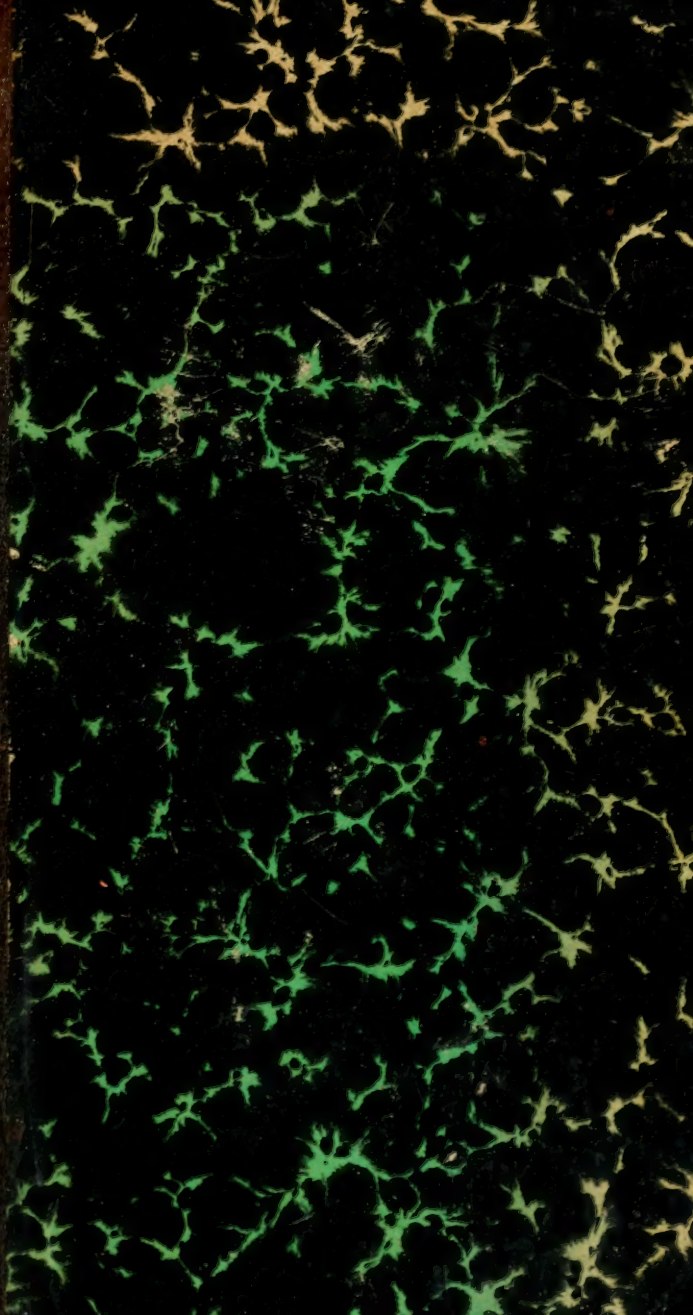




3 1761 07511524 6

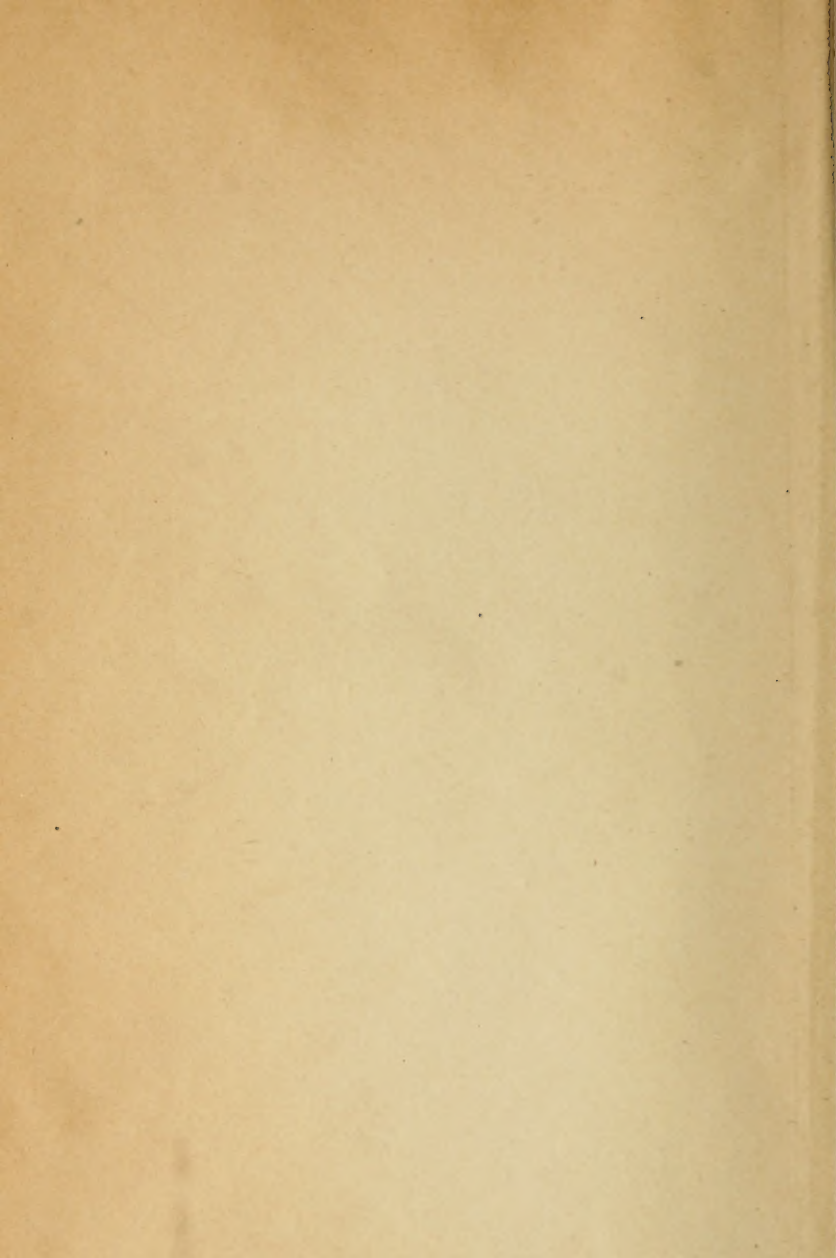












100  
13/4

# Journal intime

LETTRES — PENSÉES

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

425	exemplaires	sur papier	vergé d'Arches.
25	—	—	de Hollande Van Gelder.
10	—	—	de Chine.
25	—	—	du Japon.

*Tous ces exemplaires sont numérotés et paraphés par l'Éditeur.*

EXEMPLAIRE SUR VERGÉ

N<sup>o</sup> 143.

*J.P.*

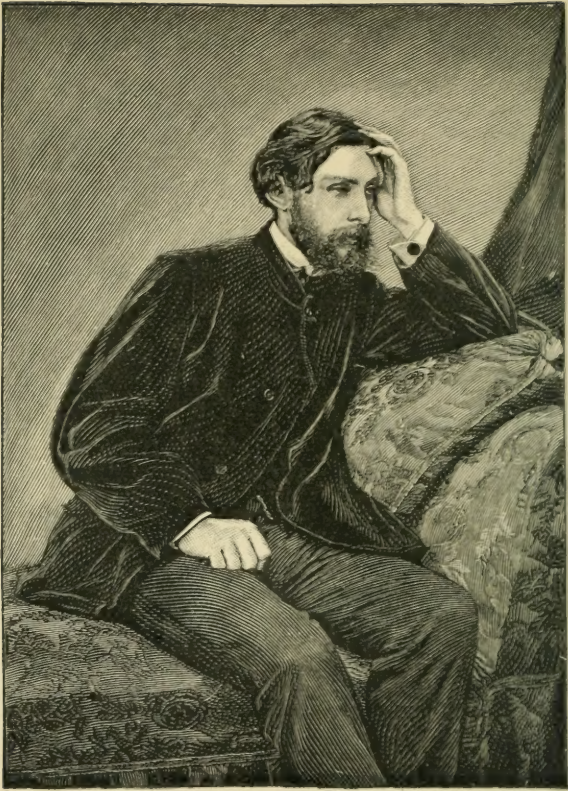
*Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays,  
y compris la Suède et la Norvège.*

Copyright by Lemerre et C<sup>ie</sup> 1922





Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa



55531

# Journal of the Royal Society of Medicine



7.  
12



3953j

SULLY PRUDHOMME

# Journal intime

LETTRES — PENSÉES



185017  
30.10.2

PARIS

LIBRAIRIE ALPHONSE LEMERRE

23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

M DCCCCXXII





## P R E F A C E

---

**A**VEC le présent volume se élit la publication des œuvres posthumes inédites de Sully Prudhomme confiée, selon ses dernières volontés, à ses héritiers littéraires, MM. Auguste Dorchain, Albert-Émile Sorel, Camille Hémon et Désiré Lemerre. Déjà avaient paru en 1908, un an après la mort du poète, les Epaves, sixième recueil de ses poèmes, puis en 1909 le Lien social, œuvre philosophique en prose reconstituée d'après les manuscrits inachevés de l'auteur par le signataire de ces lignes. Les années de guerre ont longtemps retardé la mise au point, puis l'édition de cet ultime recueil où sont réunies les pages les plus suggestives peut-être que Sully Prudhomme ait écrites : Journal intime, rédigé d'une façon intermittente entre 1882 et 1889, Pensées, fragments de Lettres, où sous la forme la plus variée, la plus libre et souvent la plus profonde le grand poète

philosophe a fixé pour lui-même ou pour ses plus proches amis le fruit de ses méditations. Quoiqu'il soit livré le dernier au public, c'est aux débuts, puis à l'apogée de la carrière littéraire de l'auteur que ce livre reportera le lecteur, entre 1862 et 1878, c'est-à-dire des années qui précéderent la première publication des *Stances et Poèmes* (1865), à l'époque où furent composés le poème de la Justice, les *Destins*, le *Zénith* et une partie des poésies groupées dans le *Prisme*. Seules, les *Lettres philosophiques* adressées par Sully Prudhomme à ses disciples et amis A.-E. Sorel et C. Hémon appartiennent à la vieillesse de l'auteur, lorsqu'il s'était peu à peu détaché de la poésie pour se vouer entièrement à la spéculation philosophique et à la composition d'ouvrages en prose. Qu'il nous soit permis de donner quelques brèves indications sur l'origine et le caractère des diverses parties de ce recueil posthume et sur le genre d'intérêt qu'elles ont paru présenter aux yeux de ceux qui en assurent pieusement aujourd'hui la publication.

Ce n'est que dans sa première jeunesse que Sully Prudhomme a noté au jour le jour, sous la forme d'une sorte de *Journal intime*, ou, selon son expression même, de « Notes quotidiennes », ses impressions, les menus événements de sa vie et surtout ses idées. Il ne l'a fait d'ailleurs que d'une façon très intermittente, sur des cahiers ou des carnets où ses notes sont mêlées à des brouillons de poésies, jusqu'au jour où ces derniers seuls subsistent parmi des réflexions de plus en plus clairsemées, brèves et non datées. C'est ainsi que le cahier de 1864, — l'un des plus précieux autographes de Sully Prudhomme, — contient, parmi les notes dont



nous publions les passages les plus substantiels, presque tous les sonnets des Épreuves (les Danaïdes, Un Songe, Hora prima, etc.), le Cygne, les Écuries d'Augias, etc., avec leurs variantes et leurs versions successives. Dans le cahier de 1862 on trouve la plupart des sonnets réunis après la mort du poète dans les Épaves et aussi la première ébauche de cette histoire en vers de la philosophie et des sciences qui devait devenir plus tard la « Méditation de Faustus » dans le poème du Bonheur. Dans les années qui suivent, Sully Prudhomme se contente de consigner sur des agendas des réflexions d'ordre général, dont beaucoup figurent dans les Pensées ; là encore des brouillons de poèmes, des ébauches fragmentaires d'études philosophiques tombent de sa plume à la page du jour, mais le poète n'écrit plus son journal. En 1870, l'agenda, brusquement interrompu par la guerre, reste blanc ; et c'est la fin : jamais plus Sully Prudhomme ne devait reprendre cette pratique de sa jeunesse féconde, douloureuse et troublée.

Il semble que le besoin de s'écrire ainsi à lui-même ne soit jamais venu à Sully Prudhomme que dans les moments de crises morales, fait qui n'est pas spécial à lui et qu'on observe chez bien d'autres penseurs voués comme lui à la méditation solitaire et comme lui timides, faiblement doués pour l'action, et très aptes aux raffinements de l'analyse intérieure, un H.-F. Amiel, par exemple. L'année 1804 marque pour l'auteur des Vaines Tendresses l'effondrement d'un rêve de bonheur ardemment caressé, en même temps que l'éveil de sa vocation de poète et la fermentation de sa pensée philosophique. En 1808, Sully Prudhomme revient à son Journal dans des dispositions plus rassurées : il

semble y chercher surtout un moyen de fixer d'une façon aussi objective que possible les résultats de ses efforts intellectuels pendant que sa verve poétique subit, comme il se l'avoue, une période de sécheresse. Il l'abandonne de nouveau quand il sent en lui une « renaissance au travail, c'est-à-dire à la force, à la joie intime, au seul bonheur inviolable, à la dignité ». Les rares et courtes notes du Journal, en 1869, sur les feuillets d'un agenda, trahissent une profonde crise de dépression physique et morale, dont les effets motivèrent le séjour que le poète dut faire un peu plus tard en Italie pour réparer sa santé gravement ébranlée.

Ce qu'on trouve, en somme, dans ce Journal et dans ces notes quotidiennes, et ce qu'on doit exclusivement y chercher, c'est, comme le dira plus tard l'auteur dans l'épigraphie du Prisme,

« . . . le reflet mouvant  
D'une âme qu'analyse un monde en l'éprouvant. »

Aussi avons-nous écarté du premier Journal, celui de 1862 (l'auteur avait alors vingt-trois ans et faisait son Droit tout en remplissant les fonctions de clerc dans l'étude d'un notaire parisien), bien des passages purement anecdotiques sur des faits ou des personnes qui ne nous intéressent aujourd'hui sous aucun rapport. Un tel choix, par contre, n'a plus été nécessaire dans les parties du journal datées de 1864, 1865 et 1868, dont chaque page apporte un appoint essentiel à la connaissance de la pensée intime et des conceptions doctrinales du grand penseur.

Les Pensées n'ont pas une origine sensiblement diffé-

rente de celle du Journal intime : elles aussi sont, pour la plupart, des « notes quotidiennes » écrites dans les mêmes conditions, au jour le jour et sans plan. Des sa jeunesse Sully Prudhomme en avait constitué un recueil, mais sans le destiner, tel qu'il était, à la publication, ainsi que le mentionne une note expresse ajoutée plus tard par l'auteur en tête du manuscrit que nous possédons. Vers la fin de sa vie Sully Prudhomme en avait extrait lui-même un choix réduit qui, collationné par sa secrétaire, M<sup>me</sup> B. Schnitzler, puis revu et regroupé par nos soins, constitue la troisième partie du présent volume. Peut-être est-il permis d'attribuer le goût de l'auteur pour la composition de sentences et d'a-phorismes à l'influence de son milieu mondain où cet exercice d'esprit était en honneur, en particulier dans le salon de la comtesse Diane (M<sup>me</sup> de Beausacq), intime amie du poète, à qui l'on doit un estimable petit volume de Maximes préfacé par Sully Prudhomme lui-même. Plusieurs fragments assez étendus compris dans le recueil des Pensées sont de véritables ébauches de dissertations philosophiques semblables à celles qu'on rencontre déjà dans le Journal intime. Nous avons groupé en sections distinctes, à la façon dont elles le sont chez La Bruyère, les pensées se rapportant à des thèmes de même ordre. Le lecteur en appréciera mieux ainsi la variété, la richesse substantielle et le style généralement plus dense et plus châtié que celui du Journal intime.

Les fragments de Lettres de Sully Prudhomme que nous avons joints au Journal et aux Pensées ne représentent qu'une très faible partie de la correspondance considérable

qu'il échangea avec de nombreuses personnalités du monde littéraire et avec ses amis et ses proches, correspondance qui ne sera pas publiée, selon la volonté du poète. Contraints de nous restreindre strictement pour ne pas dépasser les limites de cette dernière édition posthume, nous nous sommes bornés à extraire des « Lettres à une amie » les passages présentant un intérêt d'ordre général et dépourvus de caractère intime et personnel, puis à reproduire trois lettres philosophiques où se condense la doctrine du penseur. Les « Lettres à une Amie » s'adressaient à une femme éminente par l'esprit et par le cœur, M<sup>me</sup> Amiel, aieule de M<sup>me</sup> Louis Barthou, avec laquelle Sully Prudhomme entretenait de 1865 à 1874 une correspondance suivie. Elles ont déjà été imprimées in extenso par les soins de MM. Barthou et Dauze dans une édition privée, non livrée au commerce et dont les exemplaires très peu nombreux sont tous nominatifs. Pour cette édition, dont quelques pages seulement furent publiées par la Revue des Deux Mondes (numéro du 15 décembre 1911), M. Émile Boutroux a composé sous forme de préface la plus magistrale étude qui ait jamais été écrite sur Sully Prudhomme; on peut consulter cette étude dans les archives de l'Institut, l'Académie française en ayant fait faire alors un tirage spécial. Les Lettres, dont nous avons choisi les passages les plus excellents, sont, pour ces raisons, aussi inconnues du public que les pages effectivement inédites du Journal et des Pensées; et les rares lecteurs qui les connaîtraient déjà ne retrouveront pas moins ici la jouissance de savourer à nouveau des morceaux exquis, comme ce pur chef-d'œuvre de tact, de grâce, de délicatesse et de fine psychologie qu'est la lettre sur « le charme et

*l'attrait », écrite pour une femme admirée que l'âge e-  
traignait à se retirer du monde; et ils y puiseront encore  
des aperçus variés sur les arts, la littérature et les que-  
stions philosophiques, qui conservent toute la souplesse pri-  
mesautière de la forme épistolaire.*

*Ainsi transparaîtra, à travers ce dernier livre dont le  
texte ne fut point écrit pour la postérité, l'âme même d'un  
des écrivains et des penseurs les plus illustres, mais aussi  
les plus méconnus de la seconde moitié de notre XIX<sup>e</sup> siècle.  
On ignore trop en France que le « poète du Vase brisé »  
fut aussi un profond philosophe, plus soucieux de cette vé-  
rité pure qu'il cherchait avec une scrupuleuse passion que  
du succès littéraire. Se doute-t-on qu'il pratiqua assidu-  
ment les mathématiques et composa un original traité de  
géométrie, auquel fait allusion un passage du Journal in-  
time, et qui de l'avis de Henri Poincaré, son successeur à  
l'Académie, est une œuvre de valeur? Connaît-on Sully  
Prudhomme sculpteur, dessinateur et critique fort compé-  
tent en matière d'arts plastiques, comme en témoignent ici  
ses lettres sur les peintres hollandais et flamands? Lit-on  
comme elle mériterait d'être lue l'œuvre considérable du  
prosauteur philosophe qui s'est attaché à presque tous les  
grands problèmes de la métaphysique, de la logique, de la  
morale, de l'esthétique, de la sociologie? Et pourtant, dès  
1859, époque où à peine sorti du collège il chuchotait sa  
Préface à la traduction en vers du I<sup>er</sup> Livre de Lucrèce,  
publiée dix ans plus tard, jusqu'en 1907 où, quelques mois  
avant sa mort, il traçait encore d'une main défaillante la  
Psychologie du Libre Arbitre et cette admirable Préface*

à notre livre sur sa Philosophie<sup>1</sup>, qui fut comme son testament philosophique, pas un instant Sully Prudhomme n'a cessé de vouer le meilleur de son activité cérébrale aux questions de doctrine, malgré son génie de poète et sa gloire croissante de littérateur. A cet égard, le Journal et les Lettres éclairent d'un jour singulièrement net et nouveau le véritable tempérament intellectuel du grand Parnassien.

L'homme n'est guère mieux connu que le philosophe. Seuls ses familiers ont pénétré toute la noblesse de cette haute conscience hantée par le « tourment divin », toute la tendresse de ce cœur ardent, toutes les nuances de cette fine sensibilité d'artiste et de poète, tout le « charme » indicible de cet être d'élite qu'on ne pouvait approcher sans lui vouer un véritable culte. Retenu par la pudeur et la timidité qui constituaient le fond de son caractère moral, Sully Prudhomme ne s'est jamais entièrement livré au public ni dans ses poèmes, ni dans ses ouvrages de prose. Qu'on lise la première page du journal de 1868 et celle qui porte la date du 26 juin de la même année, et l'on verra comment il concevait la part que l'écrivain doit faire à la spontanéité et à la sincérité dans ses œuvres, mais aussi pourquoi il aimait à se laisser aller à son véritable naturel quand il n'écrivait que pour lui seul. « Ecrire pour le public est une rude besogne, où l'attention est toujours en éveil pour choisir et critiquer tous les matériaux fournis par la spontanéité; écrire pour soi, ce n'est plus travailler, c'est respirer. Respirons donc,

1. *La Philosophie de Sully Prudhomme*, par C. Hémon, préface de Sully Prudhomme (Paris, Alcan, 1907).

traçons ces lignes au hasard de l'émotion et de la pensée, sans les voir naître et finir, surtout sans les relire; que la plume sténographique machinalement le poème intérieur, triste ou gai... » Une preuve matérielle de cette différence d'attitude serait fournie par la physionomie même des manuscrits que nous a légués notre Maître : tandis que les brouillons de ses œuvres destinées à la publication sont hachés de ratures et même surchargés de petites pièces de papier collées, parfois à plusieurs épaisseurs, sur les trous faits dans la page à force de grattages, le Journal intime est écrit d'un seul jet, presque sans une retouche; mais sur les mêmes cahiers les versions successives des moindres poèmes, mis et remis sur le métier, attestent l'exigeant purisme d'un esprit épris de sincérité et d'exactitude jusqu'au scrupule : « Le goût dans le style est la pudeur de la sincérité. »

Quiconque désormais voudra pénétrer jusqu'au fond de la pensée de Sully Prudhomme devra nécessairement s'inspirer de ces pages où, mieux qu'aucun critique, il s'est peint, analysé et jugé lui-même. Depuis l'accent déchirant des plaintes que lui arrache un cruel deuil de cœur, jusqu'à son étude pénétrante du mal de l'absolu qui le fit « aspirer » à toutes les formes d'un inaccessible idéal et le condamna aux « vaines tendresses » et aux « solitudes » : depuis ses méditations sur les plus graves problèmes philosophiques, jusqu'à ses boutades humoristiques, où se révèle un aspect très peu connu de cet esprit sérieux et souvent incliné au pessimisme; depuis ses retours clairs voyants sur sa propre façon de sentir et de composer, jusqu'à ses appréciations sur l'esprit des autres, c'est lui, lui tout en-

tier que Sully Prudhomme nous dévoile enfin dans ces lignes où nous surprenons le rythme même de sa vie intérieure.

Pour ceux enfin qu'intéresse le développement des idées philosophiques du penseur le livre que nous publions aujourd'hui offre un grand intérêt documentaire. On trouve en effet dans ce Journal de jeunesse, dans ces Pensées, dans ces Lettres les germes ou les ébauches de la plupart des grands ouvrages ultérieurs de Sully Prudhomme. Tel long morceau du Journal de 1864 écrit après la lecture d'un critique de Ruskin contient en puissance toute la thèse de l'Expression dans les Beaux-Arts publiée vingt ans plus tard; telles réflexions sur le problème du Mal, au lendemain d'une catastrophe survenue en Amérique, annoncent les arguments fondamentaux du poème de la Justice; ailleurs, c'est un premier aperçu sur la théorie du Lien social, c'est l'esquisse d'un rapprochement entre l'Éthique et l'Esthétique que le philosophe approfondira dans *Que sais-je?* Première éclosion des fleurs de pensée dont on ne connaissait jusqu'ici que les fruits.

Par là nous suivons dans sa patiente continuité le labeur acharné de ce grand esprit spéculatif, comme sous un autre rapport nous découvrons, sans qu'il soit bes in du goût des anecdotes et des confidences indiscrettes trop fréquentes dans les autobiographies et les mémoires des écrivains célèbres, l'homme qu'on aime toujours à chercher derrière l'auteur. Et cet homme, c'est celui que tous les lettres délicats chérissaient et admiraient déjà à travers cette poésie « discrète, mystérieuse, où tout se passe d'âme à âme, où l'on s'entend à demi-mot » et qui est si spéciale à Sully Prudhomme. Puisse la lecture longuement méditée de toutes



*ces pages admirables attirer encore à la mémoire du Maître que nous vénérons un nombre croissant de ces « Amis inconnus » dont la sympathie fut de son vivant si chère à son grand cœur affamé de tendresse et de haute spiritualité :*

CAMILLE HÉMON.





# Journal intime

(1862-1863-1864-1868-1869)





## Journal intime

(1862)

1<sup>er</sup> octobre 1862.

**B**ONNE journée. — Du Droit romain ; travaillé avec goût... Je vaud mieux que je ne pensais. À cinq heures, forte méditation psychologique sur la conscience (il est et il sait qu'il est). — ... Réflexions sur le bonheur ; il ne faut pas le rêver hors des conditions de l'essence humaine : or notre essence comporte la satiété et l'ennui ; le bonheur n'est donc pas la *satisfaction* de notre essence, mais l'exercice de nos facultés ; il est terrestre. — Poème : *Vous ressemblez à ma jeunesse.*

*Jeûte à l'écrit.*

Moments de dégoût : la vie vaut-elle qu'on vive ?

J'ai travaillé à une figure de glaise. Réflexions sur l'art; il faut acquérir de la main, il y a du métier en tout, le métier c'est l'habileté par l'habitude, c'est le rapport de l'artiste avec la matière. Reste le sentiment; il existe beaucoup d'artistes de sentiment; mais le véritable artiste veut en jouir en l'exprimant... L'art m'aurait lassé à cause des résistances de la matière et de la vanité d'un travail minutieux...

Quand une femme est vraiment d'une nature chaste, elle est incorruptible; je croirai moins aisément aux déchéances morales des femmes angéliques.

*Vendredi 3 octobre.*

Dans la journée, rien de saillant. Étude sur l'essence du temps. — Personne sans doute ne mène une vie plus interne que moi. — Dîner chez ma sœur. Son bonheur, que je ressens, m'apprend combien je l'aime. — N'oublions pas, ce matin, lecture de vers à Ruffin : il a le goût sûr et le génie de la composition. Ce n'est que de cette année que je compose; unité, sobriété, propriété des comparaisons, tout est là.

*Samedi 4 octobre.*

Que penser d'un jeune homme qui épie une fille innocente pour la perdre? Le plus honnête garçon que je connaisse le fait. C'est qu'il ne veut pas la perdre, il veut l'aimer, il l'aime; il n'y a point de malice en lui; c'est que la vieille et souveraine nature

possède le sang et lui crie : va, cours, propage ! Que lui importent nos institutions qui font qu'une fille se perd en se livrant ?

En finirai-je avec la question du *temps* ? quand l'infini montre quelque part un pan de sa robe, il jette sur le problème son ombre immense, on tâtonne, on perd sa peine.

*Dimanche 5 octobre.*

Le déjeuner de famille est un plaisir pour moi... ; il y a de la vie, de la chaleur dans ce désarroi, et tout cela sur le fond solide et touchant de l'affection vraie. Que la famille est douce, pure, sainte ! oh ! sainte est le mot ; certains mots, vagues pour l'esprit, satisfont le cœur à merveille.

Lecture de Pascal. — Je n'aime pas les livres annotés. Je veux être en rapport direct avec l'auteur, je n'aime en rien les entremetteurs, ils falsifient tout.

Pascal, je t'admire, tu es mien, je te pénètre comme si je pensais en toi ; tristesse magnanime, profonde, profonde comme la nuit ; comme elle est pleine de lueurs lointaines ! Sois mon maître, adopte-moi, je souffre infiniment, je gravite autour de la vérité, je ne l'atteins jamais. As-tu vraiment cru à la révélation ? Quand un génie pareil abdique la raison, qui est sa force et sa gloire, osé-je douter ? Pourtant je doute, et sincèrement, avec douleur. On sent que tu étais d'une tendresse de cœur tout humaine, mais que tu étais vaincu, dépité ; oui, à un certain moment tu t'es rendu à la force d'un ange qui t'a saisi violemment la

main pour te placer le doigt dans la plaie du Christ ; alors tu as cru, mais avec irritation. Tu es bien le croyant irrité, forcé, farouche.

... La musique monte du salon jusqu'à moi, les sons incertains parlent à mon âme, ils ressemblent à une caresse délicate et craintive. Hélas ! mon âme est bien malade, elle aime qu'on la flatte ainsi.

Grand diner (retour de noces)... Soirée, danse... Oh ! passé ! débâcle silencieuse des choses aimées qui s'en vont dans l'ombre, à la dérive, je ne sais où, hélas, insaisissables ! C'est fini, plus jamais cette grâce ne reviendra, elle est chassée par le temps...

La musique : puissance étonnante sur moi. Je crois à un monde inconnu révélé par les angoisses, les sanglots, les cris du cœur enivré d'harmonie. Il semble dire : ouvrez, oh ! de grâce, ouvrez la porte, voyez, je suis navré, déchiré, sanglant, et je sens que vous êtes là, mon Dieu, et vous me laissez mourir !

Jeunes filles : j'ai senti le charme de la pudeur, elle fait le prix des voluptés. La rougeur, l'ignorance, ce sont les grâces de la vertu ; qui sait en jouir jouit de la vertu dans la beauté. Suprêmes délices.

J'ai éprouvé que quand un homme a du succès, les jaloux sont les plus fervents à le féliciter ; ainsi la bassesse de la jalousie se trahit toujours soit par la ré-



serve dépitée, soit par les empressements serviles. L'orgueil ne craint rien tant que de paraître jaloux.

■ *Lundi 6 octobre.*

Profond dégoût. — Jules, sois le bienvenu. L'amitié est la vraie bonne chose; j'ai des amis rares, je les chéris. — Lettre de Léon; impression pénible. La chasse est vraiment une passion; je pensais pourtant que ma lettre était assez affectueuse pour me valoir une réponse prompte, mais la chasse... ah! je la hais.

*Mardi 7 octobre.*

L'atelier de Chapus; buste de M. Sédille, ressemblant surtout par le détail. Vie de l'artiste faite d'ivresse et de détresse. Obscurité, travail puéril; gloire, colloque avec l'idéal. Le plus malheureux doit être celui qui se sait médiocre; mais il y a la grâce d'état, et celui-là n'existe pas. La passion dans la médiocrité, quelle misère si l'on n'est point aveuglé! J'ai fait de la psychologie, ce soir surtout; enfin la *mémoire* est achevée, ou peu s'en faut.

Peu de Droit; de la psychologie avec succès. Mon indifférence pour mes vers, je les déteste même à certaines heures; je suis comme un père au milieu de ses enfants qui seraient tous boiteux, borgnes, mal batis. Mes pièces de vers sont avant tout mal composées.

*Mercredi 8 octobre.*

Pas grand'chose. J'ai palpé la Saint-Domingue avec une certaine joie. Suis-je avare ? je me pose souvent cette question. Non, mais la gêne continuelle où je suis et l'horreur que j'ai de l'arriéré, m'ont imposé une préoccupation constante du budget ; certaines dépenses, même nécessaires, me répugnent étrangement ; l'aumône seule a le privilège de troubler mes vues économiques. Hier, j'ai donné à une pauvre ; j'ai donné plus qu'il n'était prudent ; mais la prudence dans la charité ressemble à la réserve dans l'amour ; c'en est la négation.

Le jeune Chévrier me recherche ; il est certain que j'ai quelque chose en moi qui me vaut la sympathie de plusieurs. Ne serait-ce pas la souplesse de mon humeur que je modèle volontiers sur celle des gens, comme un Jésuite ? Personne ne me connaît, je ne me livre qu'avec peine, de peur de froisser mon cœur contre des natures sèches ou vaines ; confier un sentiment à un homme froid, c'est jeter la fleur sur le pavé, la confier à un homme léger, c'est la jeter dans le vide.

Une adjudication, tas de gros personnages rapaces et dégoûtants ; ils sont laids ; leur vie, leurs goûts, leurs pensées, tout est laid en eux. Il ne suffit pas, pour se distinguer de la brute, de raisonner ; l'intelligence est un instrument sans dignité en soi ; ces hommes sont des corps grossiers animés d'une cupi-

dité raisonnée qui, étant libre, est mille fois plus odieuse que l'instinct brutal. La dignité, la grandeur, sont dans le sentiment du beau appliqué aux actes de la vie. A quoi bon tout ce monde sous le soleil ?

La volupté ne cherche pas toujours le beau, l'étrange dans la forme lui convient...

Il se dépense une somme prodigieuse de savoir et de génie dans des travaux sans gloire. Pour briller parmi les hommes il faut s'attaquer hardiment à ce qui passe pour inaccessible ; une pièce de vers peut vous donner plus de lustre qu'un magnifique plaidoyer. L'ambitieux sera misérable ou célèbre, parce qu'il entreprend une œuvre qui est surhumaine, à laquelle il ne peut atteindre ou qui l'élève au-dessus de tous.

Grand dîner chez ma sœur. — M. Ratouis, homme bon, aimable, et profond, sans le savoir, avec enjouement. Être profond sans le savoir, voilà le vrai génie qui ne se travaille pas soi-même et qui voit sans froncer les sourcils. Cette intuition inconsciente est tout simplement le jeu naturel d'un bon esprit ; l'effort de l'attention ne s'y remarque pas. La tristesse est moins la marque d'un vrai génie que l'effet de la fatigue sur un esprit médiocre. — Je suis triste. Je n'ai de valeur que par ma curiosité. Je cherche, je cherche, et enfin je rencontre.

*Judi 9 octobre.*

Il n'est ni poète ni artiste celui qui parle de la volupté sans tristesse. — Je suis bien las pour écrire ma journée...

Les femmes sont ravies des vers qu'on leur adresse, ou mieux, elles sont ravies qu'on leur adresse des vers, car il n'est pas essentiel qu'elles les comprennent.

Je suis allé à la *Revue des Deux-Mondes*, certain d'un échec qui n'a pas manqué. M. de Mars s'est un peu déridé; sa note était sévère, il ne m'aurait pas écrit si franchement, m'a-t-il dit. Il me semble qu'il m'a encouragé à lui faire un autre envoi, si tant que M. de Mars puisse ou daigne encourager. Je crois que j'y arriverai; mais le temps me manque; ce sera long. M. Billoteau, que je dois voir demain, me tirera peut-être de mon impasse. Mon avenir s'agite au moins deux fois par an, mais le penchant de ma nature s'en joue et m'emporte. J'ai dîné avec B... et son ami, jeune homme grave, sincère, un tantinet lugubre. — Ce soir, j'ai revu M..., garçon bien portant, réjoui, heureux, intelligent, mais que rien ne ronge en dedans... Oh! la nudité, le froid du cloître, voilà le bain qu'il me faudrait...

J'ai fait de la psychologie dans la journée; la question du temps m'a bien absorbé pendant deux heures aux dépens d'Ortolan qui gisait devant moi. Décidément le temps est d'une essence insaisissable, je m'y noie. Jouffroy a dit avec raison que la conscience touche à la métaphysique; arrivé à ce terme, plus rien de net, la nuit, le peut-être, l'infini...

*Vendredi 10 octobre.*

...J'ai songé à mon poème de la Douleur. L'art an-

tique, l'architecture me ravit, les frontons vus de biais ont un air de majesté bienveillante; la colonne galbée semble faire un effort gracieux et sûr pour soutenir son fardeau.

*Samedi 11 octobre.*

J'ai rêvé une heure au réveil... Jules m'attendait; je ne puis supporter de manquer de parole. Je reconnais en moi une exactitude machinale, résultat de la vie de collègue; j'en ai gardé aussi un profond respect pour le règlement en toutes choses; ainsi rien ne m'est plus indifférent que le monde et pourtant je suis ses lois et ses usages avec une docilité passive. En étudiant mon Droit à l'étude, j'ai dessiné des têtes de femmes...

Les cafés sont une invention favorable aux témoignages d'affection : *offrir quelque chose* est devenu synonyme de *prouver ses bons sentiments*. De là la nécessité d'accepter pour ne les point froisser. Je m'en suis tiré en alléguant je ne sais quoi!

Étude sur le temps, sur l'activité, le mouvement, la vitesse; ces questions confondent la raison par l'imagination et l'imagination par la raison; impossible d'en sortir honorablement pour l'une ni pour l'autre.

Les amants sont aussi heureux de la volupté qu'ils donnent que de celle qu'ils reçoivent. — L'amour contient un infini désir de rendre l'être aimé heureux; c'est là toute sa dignité, la seule peut-être.

*Dimanche 12 octobre.*

Je me lève sans éprouver la fatigue que je redou-

tais. — ... Je cherche ce que je redoute. Elle a eu mes rêves d'aujourd'hui, la valse des baisers. La valse est d'une volupté surhumaine qui m'attriste profondément : c'est un départ pour le ciel, mais, hélas ! on tourne, on reste, les corps ne vont pas où sont emportés les cœurs...

Promenade au Bois. M. Ratouis. Mon premier jugement sur lui se confirme ; rien des choses de l'âme ne lui est étranger ; la grâce de l'esprit sur un laid visage le transfigure. Son opinion sur le beau, sur les professions ; il veut que l'homme conserve l'intégrité de toutes ses puissances et n'en atrophie aucune au profit d'une spécialité... La critique artistique manque de principes. Une causerie est délicieuse dans ces conditions ; on parle pour se faire valoir et l'on écoute pour flatter ; on se caresse mutuellement l'amour-propre ; une bonne et sincère causerie est, en outre, consolante et fortifiante par la sympathie. Sympathiser, c'est sentir de même, c'est se liguier contre les mêmes douleurs et doubler la coupe où l'on respire les mêmes joies ; c'est, au fond, n'être pas seul, et cela dit tout. Formule de M. Ratouis : où l'on voit, avec qui l'on voit, ce qu'on voit ; quand ces trois conditions sont bonnes, le plaisir est suprême.

Lecture de mes vers, mon supplice ; lire des vers dans un salon m'a toujours paru prétentieux. Un livre est une confidence qu'on dit tout bas à l'oreille du lecteur ; la lecture publique est impertinente, impudique. Confier tout bas son cœur à vingt personnes, ce n'est pas la même chose que de le leur livrer tout

haut; on voudrait qu'elles ne pussent pas se communiquer leurs impressions. Tous les poètes ont senti cela, du moins à leur début; plus tard, il paraît qu'on perd toute vergogne et que la nudité ne coûte plus... M. Ratouis n'a pas été ravi de mes vers, sauf peut-être de quelques-uns. Décidément je suis médiocre, mais je n'en prends pas mon parti.

Limite de ce qu'on peut dire à une femme honnête; on peut tout faire entendre, on ne peut pas tout dire; les mots ont une vertu propre, une enseigne indépendante de leur sens.

*Lundi 13 octobre.*

Le matin, tristesse. Ma mère. — Devant Saint-Eustache, coup de soleil dans mon âme : ô vous tous, hommes, je vous aime; le bonheur est possible, il est! Ces crises de joie me durent une minute au plus, le temps de plonger la tête dans l'eau rafraîchissante et de l'en retirer, le temps qu'il faut à l'espérance pour passer d'un coup d'aile à travers la nuit de la pensée et fuir...

... Poème à faire sur la misère humaine en se plaçant à ce point de vue : l'homme est organisé pour agir et jouir sans retour sur le principe de l'action et de la jouissance, sans réflexion sur le jeu de ses facultés, sur la loi de l'univers... Mais l'homme a voulu trouver la raison de son bonheur pour en saisir le secret et l'accroître...

Stupides hypocrites qui soupirent avec tendresse et mangent ce qui a vécu ; l'animal n'est qu'un aliment pour eux ; ils se font une morale particulière bonne pour eux, bonne entre hommes... La nature doit leur paraître bien immorale s'ils sont conséquents.

J'achète *Faust*. Quel poème ! Goëthe l'a fait à l'âge de vingt-trois ans, mon âge. Hé bien ! ce poème ne m'apprend rien ; je n'y trouve pas une douleur qui me soit nouvelle, pas une pensée qui ne m'ait visité, mais que de réflexion profonde et de détails ingénieux d'un effet puissant ! Quelle sobriété ! Quelle force et aussi quelle grâce ! Les larmes me venaient à fleur des paupières et ne pouvaient sortir à cause de l'oppression de mon cœur. Cette lecture m'a ému plus encore que les précédentes, j'étais prédisposé à en souffrir... Ici, je suis à mon aise, je puis exprimer mon émotion par des cris et des exclamations, cela n'est guère permis dans les livres, excepté les hélas ! qui ne se poussent jamais ailleurs. Cependant tout est cri et exclamation dans l'âme, le sentiment est un cri intime prolongé, et c'est ce qui le différencie de la sensation, qui est toute passion...

Réflexion sur la mort : le comble de la misère de l'homme, c'est la crainte de ce qui pourrait le délivrer de sa misère, la crainte de la mort. On ne peut penser à la vraie douleur sans frémir ; ainsi n'avoir pas d'amis au milieu d'une grande ville très animée, avoir faim, avoir froid, être malade et seul... Et Dieu absent, muet... Nous nous réclamons toujours de quelqu'un,



nous nous plaignons, nous souffrons en enfants gâtés ; mais être seul aux prises avec l'inexorable et brutale misère, je ne l'imagine pas... Bénigne mélancolie de poète ! tout est médiocre en moi, jusqu'au malheur.

Il me semble parfois que l'amour n'est pas digne de faire l'objet d'une grande œuvre, parce qu'il suppose la femme qui est ignorante, vaine, frivole ; mais souvent je trouve que l'amour saisit la nature aux entrailles, la devine, la pressent, et devient initiateur et prophétique, et je ne conçois plus une grande œuvre sans lui. Ainsi Marguerite dans *Faust* ouvre des horizons infinis d'espérance : il ne s'agit plus de la petite fille, du rouet et du baiser ; il s'agit d'une bonté, d'une pitié immense d'un Dieu pour le monde ; un sourire candide, et le Créateur est justifié !... L'amour dans ce dernier cas ressemble à la grâce des catholiques.

*Mercredi 15 octobre.*

Je serai bref, car les yeux me cuisent ; je viens de lire à la bougie, trois heures durant, chez Fontenoy. — De la philosophie depuis deux heures jusqu'à sept. — Vacherot : travail prodigieux, solide ; il sera moins lu que Dumas ; les hommes ne sont point organisés pour la métaphysique ; c'est un tour de force, ce n'est pas l'exercice ordinaire et sain de l'intelligence. Leibnitz ; j'avais une idée juste de son système ; Vacherot ne l'a qu'ébranlé.

... Ruffin est décidément hostile à mon poème sur *la Douleur*. Suis-je un poète ? Suis-je un philosophe ? Je remercie Dieu de ne pas m'avoir mutilé pour faire de moi l'un ou l'autre. La philosophie me permet de plonger à des profondeurs vertigineuses et la poésie me permet d'y sentir l'horreur de l'infini et l'admiration de la vivante nature. J'ai fait de l'algèbre ces jours derniers, j'en suis resté aux séries, je m'y remettraï pour jouir de la certitude qui est la santé de l'esprit, après ces études métaphysiques qui en sont l'ambition et le désespoir. Cependant je suis content de ma méditation psychologique ; il n'y a point de contradiction dans l'homme. Vauvenargues a dit vrai, mais il y a des lois secrètes que j'arracherai à la nuit de la conscience ; alors les réflexions paradoxales des moralistes à la manière de La Rochefoucauld et les observations intuitives des La Bruyère et Montesquieu feront place à la science du cœur : au lieu du bel esprit, nous aurons des démonstrations. — Il est minuit, allons dormir.

*Jeu'di 16 octobre.*

Comme je me coucherais volontiers ! Cela ne peut durer. — Ma mère m'est nécessaire comme mon cœur, et je ne pense ni à ma mère, ni à mon cœur. En effet, nous ne sentons que ce qui intervient dans notre organisation pour nous surprendre et nous éveiller, ce qui fait partie intégrante de notre essence ne nous est pas sensible : ainsi des êtres qui nous sont chers, qui sont les éléments de notre vie morale.

...Voyage à Neuilly, le ciel... vanité de la métaphysique; l'homme... des molécules s'agrègent, et une immensité, le ciel étoilé, surgit; une imagination est créée... une intelligence; ô merveille, merveille! la sensation, quel abîme!... — Algèbre; les fractions continues, belle théorie, mais les signes cachent la pensée; il faut voir la théorie un peu par intuition dans la nature même de la quantité et de la mesure; une fraction n'est pas un nombre, mais l'indication d'une opération à faire sur une grandeur, ou une grandeur continue mesurée... les nombres ne sont pas continus.

Vendredi 17 octobre.

Du Droit romain de midi à cinq heures — je sens que je perds mon temps, et je sens que je suis embourbé... Journée nulle. — Ce soir : *le Courrier de Lyon*. Pourquoi n'ai-je pas été ému? Je connaissais trop bien la situation pour en avoir entendu parler avant la représentation; le comique de cette pièce est maladroit; j'aime à descendre, sans merci, tous les degrés de l'horreur; je redoute ce qui va me navrer et j'en jouis. On dit : « A quoi bon chercher dans le drame des émotions factices? La vie de tous les jours en est assez pleine. » Banalité! le drame nous donne la volupté de la sympathie; réfléchir la douleur au lieu de la sentir, est d'un charme singulier... c'est ainsi que les tyrans anciens étaient cruels pour éprouver l'émotion sympathique; un cœur dur n'est jamais cruel.

*Samedi 18 octobre.*

Journée triste; le temps exerçait, je l'espère, quelque influence sur ma pensée... Mes veilles m'accablent; je me traîne endormi. Le Droit romain; combien peu je m'intéresse à la distinction des choses corporelles et incorporelles, moi qui ne sais rien de leur nature! On devrait être économe de sa vie et ne l'employer qu'à des études utiles pour l'esprit... Ma mélancolie était vraie; je sentais le poids de mes jours. Maudite ma lâcheté qui me fait tolérer une telle existence! Un garçon de la banque est plus heureux que moi; il porte la livrée avec insouciance; il ne pense pas qu'on l'humilie; la platitude de cœur est un bienfait du ciel. — De la psychologie; tâche difficile; rien n'est solide dans la connaissance.

L'amitié avec une femme m'est impossible; la femme n'est bonne qu'à l'amour; elle ne nous dit rien qui vaille sur Dieu ni sur la nature; un ami qui ne m'entretient pas de ces choses ne me sert de rien.

Le passé d'une femme est la racine de la fleur; la racine plonge dans la boue, cependant vous portez la fleur à vos lèvres. Qui s'avise de chercher ce qui se passe sous la terre? Moi je le cherche...

La musique est le plus élevé des arts; elle ne formule pas la pensée, elle en est comme la substance pure. C'est par elle que nous nous rapprochons de

Dieu; elle fait bien comprendre qu'il existe un monde supérieur, une félicité, ce qu'on nomme un ciel... Quel dégoût elle donne du travail et de la vie!

*Lundi 26 octobre.*

Extrait de liquidation;... temps funèbre,... réflexion sur la gloire : le néant que je suis dans mon siècle, le plus grand homme l'est dans les siècles qui l'ont précédé... Pas de psychologie, pas de littérature... Cependant j'ai conçu le bonheur sur une terre jeune et tiède; je me promène avec L... Campagne libre, éthérée; des précipices; nous appelons... des êtres heureux nous répondent... — Un vers sur un poitrine :

*Dans l'air qui nous fait vivre il respire la mort.*

Rêve bizarre de la nuit dernière : je rédigeais une déclaration faite par des Juifs à un souverain... je n'avais que peu de temps pour achever... anxiété affreuse... Ce rêve est curieux en ce qu'il ne se rattache à aucune impression de la veille; en ce qu'il n'a rien de commun avec mes préoccupations ordinaires. Ainsi un dieu s'empare de mes facultés et les fait jouer à son gré pendant mon sommeil; ma tête loge un hôte qui s'amuse comme un enfant dans un atelier, à pousser tous les ressorts au hasard... Que fait l'homme entre ses deux sommeils et que fait-on de lui quand il dort? Il est toutefois très jaloux de sa liberté. Minuit sonne.

*Mardi 21 octobre.*

Rien, rien, rien; je n'ai pas quitté l'étude; le temps m'a paru long...

Ni joie ni peine, état de mort; voilà bien la médiocrité; qu'elle se fasse aimer de moi! Le temps pluvieux m'a empêché d'aller dîner chez ma sœur (mon désappointement avant-hier de ne la point trouver à Châtenay; elle est bonne, gaie, gentille, elle a toute la grâce et l'épanouissement du bonheur)... Pourquoi Léon ne m'écrit-il pas? Il faudrait préparer le papier, choisir la plume, chercher des choses agréables... Je suis de même; la paresse est plus forte que l'amitié; elle n'est vaincue que par l'amour. — A cinq heures, de l'histoire; j'ai besoin d'en faire; mort de Lucain, je sens une tragédie là-dessous.

Le cœur est incorruptible; il est diamant et sensitive à la fois. Deux manières de jouir de l'amour : solliciter par une tendresse ingénieuse et pénétrante les touches les plus délicates de la volupté et de la passion, ou bien jeter à la porte la personne qu'on adore, et l'écouter qui pleure, sanglote et supplie, et rester muet, sans pitié... sans pitié! oh! non, mais ravi d'être aimé, brûlant de l'amour qu'on dissimule pour mieux le répandre tout à l'heure.

*Mercredi 22 octobre.*

Bonne journée; ma dignité remonte à flot.

Adjudication : les gens communs ; ce qu'on nomme les manières ; quand elles sont naturelles, ce sont les gestes de l'âme, elles la rendent extérieure... Visite à Gaston Paris ; belle intelligence, mémoire étonnante, amour de l'étude ; n'est-ce pas assez pour s'élever au premier rang ? Je crains qu'il ne lui manque le génie créateur ; on reconnaît qu'on le possède quand on ne peut lire les belles choses sans jalousie, sans entendre le dieu qui crie du fond du cœur : Et moi aussi ! — C'est pourquoi le métier du critique qui prend son parti de la stérilité m'est odieux. De pareils entretiens me retrempent et me consolent ; j'en sors plus digne, moins malheureux, plein de rêves et de fiévreux enthousiasmes ; je corrigerai ma pièce sur Musset, elle est décidément bonne.

Ma bonne mère ; je l'embrasse avec une joie incroyable ; la bonté est tout le prix de l'âme ; une mère est douce au cœur comme un oreiller au front ; on ne sent pas l'oreiller, il soutient en cédant, il est tout baiser...

La poésie doit passer par la bouche d'une femme comme la rosée doit couler d'un calice ; certaine poésie, s'entend ; la voix pure et tendre de la femme en est la vraie musique ; les livres sont des sourires de morts. — Minuit passé... J'ai relu avec plaisir mon travail sur le Droit et la Force.

*Vendredi 24 octobre.*

Moments d'abattement, de dégoût... Qui me sou-

tiendra ? je suis si faible, si chancelant ; ce travail de l'étude m'irrite et m'humilie ; je vaudrais mieux que je ne fais. Pour être notaire, il faut de l'attention, du soin, une vue claire des situations et des intérêts ; je n'ai rien de tout cela. — Des courses ; ce sont mes créations ; j'aime à traîner mon rêve sur le pavé, les mains dans les poches comme un pauvre : j'entre rarement dans les salles d'exposition ; on ne peut faire de l'art à demi. Un Christ et une Vierge (gravure ancienne) ; ce qu'on doit chercher dans ces ouvrages du vieux temps, c'est l'idéal d'alors, la forme qu'on prêtait à la beauté, à la douleur ; si on les rapporte à l'idéal actuel, ils ne peuvent que déplaire, car ils sont franchement laids. Je suis rentré chez moi vers cinq heures pour écrire quelques vers qui sentent la gêne du rythme et la fatigue. L'ennui décolore tout ce qu'il touche.

La force dans la discussion, c'est la clarté des idées ; la clarté s'y fait toujours craindre ; elle déconcerte les esprits brouillons, elle démasque les adversaires de mauvaise foi ; elle n'est pas la vérité, mais elle établit la question et fait saillir les contradictions. — Ce soir, j'ai dicté quelques notes à Fontenoy sur l'origine des religions.

... D'où vient aux femmes leur facilité de parole ? De la vanité du sujet ou d'une qualité oratoire ? Leur corps plus fin, plus achevé est aussi un organe d'expression plus délicate et plus juste. — Ma lettre à Henri : je lui paraîtrai bien versatile ; il pense qu'il



faut jouir du présent, et je lui réponds que c'est à merveille, pourvu que le présent offre des jouissances.

*Dimanche 26 octobre.*

On se lève tard... La messe; singulière impression que j'éprouve en entendant le curé prêcher des pratiques pieuses. La gravité en pareille matière m'étonne; je suis loin, bien loin de l'esprit catholique. Ma voisine de droite : un corps bien fait se devine sous les plus monstrueux vêtements; puissance des belles proportions, grâce d'une épaule un peu menue et tombante qui porte une petite tête fière et fine. Pluie toute la journée; ennui général.

... Le soir, Henri Monnier. On trouve peu d'auteurs qui consentent à abdiquer leur propre individualité avec autant de résolution. Il a bien le sens du bête, ce bête de tous les instants, de tous les propos et dont nul ne s'aperçoit.

*Lundi 27 octobre.*

Aujourd'hui, rien, sauf ma visite à M. Billoteau, où il est décidé que je renonce au notariat. Petit dîner chez Barate avec Louis. Il n'est pas nécessaire à l'amitié que les idées soient pareilles; la bonté, de part et d'autre, suffit; la bonté! suprême vertu.

*Mardi 28 octobre.*

Allons! un peu de courage, il est minuit et demi...

écrivons : j'ai été fatigué toute la journée; je n'en ai pas toute la responsabilité. J'essayais de ressaisir et d'accorder mes idées, impossible. Cependant la psychologie n'y a pas perdu; éclair de vérité; du rôle des instincts. J'ai bien senti qu'il ne faut pas chercher dans l'homme l'absolue liberté; la volonté et l'instinct se combinent, il manque un mot pour exprimer ce mélange; la volonté ne peut qu'adhérer à l'essence; on veut, mais on ne veut que selon son essence (Spinoza, Descartes). Quand on creuse un sujet, on ne voit pas sur-le-champ toute la conquête qu'on a faite; il semble qu'on n'ait rien trouvé de neuf; mais quand plus tard on y songe, on reconnaît qu'on était allé loin. — Répétition de Droit avec Lacourtie. Mémoire déplorable; je n'en ai point; la logique est toute ma mémoire; si je ne suis pas en état de raisonner, je ne sais plus rien. — Dîner avec Louis et Adolphe chez Barate : le garçon de restaurant est un être singulier; le frottement du monde lui donne un vernis, son ignorance et sa bassesse le laissent vil; de là une nature complexe, assez odieuse...

Les jours coulent et je ne crée rien... j'espère que je mûris ma pensée; là est ma seule consolation.

*Mercrèdi 29 octobre.*

*Éviradnus*, de Victor Hugo. Etudier la richesse et la facilité de cette versification; un peu plus de justesse et de réserve dans les comparaisons; moins de

discours, ce serait irréprochable. La poésie de cet homme sonne l'airain; cela ne peut périr. — Léon Renard et Decrais, de retour à Paris aujourd'hui même, viennent me prendre à l'étude; ces jeunes gens s'attachent à moi, ils ont foi dans le succès de mes poésies, et ils me communiquent leur espérance; ainsi je suis entouré d'amis, je ne puis être malheureux.

*Mercredi 5 novembre.*

Voilà plusieurs jours que je néglige mon journal. Je manque d'énergie, ou plutôt je ne trouve pas que le résultat vaille une dépense d'énergie.

*Vendredi 7 novembre.*

Lafenestre; son poème *Pasquette*; grâce infinie, sentiment de la campagne; fond philosophique intéressant; quelques comparaisons un peu forcées; style jeune et facile. Je me sens poète toutes les fois que la déesse passe et me sourit, puis je retombe à plat; je crie du fond d'un abîme, je vois un point bleu, je m'efforce... et ne puis.

*Samedi 8 novembre.*

... J'ai de quoi tenir ma place dans un salon, je causerais comme un autre; la médiocrité de ma position me dégoûte et me paralyse.

*Dimanche 9 novembre.*

Je lis Platon; je le trouve plus fort analyste que je

ne pensais. Le Philèbe surtout est prodigieux; la question du bonheur y est posée magistralement. Comparer cette morale à la morale du Christ; je n'ai pas trouvé la vraie formule de ce rapprochement. Note : le mot *beauté* se trouve-t-il une seule fois dans l'Évangile? Je ne le crois pas; or le beau est le fonds de la morale grecque. — L'équivalent du mot *charité* ne se rencontre pas dans la dialectique de Socrate.

Dîner chez mon cousin : M. Robillard, âme d'élite; combien de pareils hommes sont rares! Les idées sur l'éducation.

Le principe vraiment libéral qui régit la question de l'éducation est, selon moi, le suivant : développer et fortifier les facultés indépendamment de leur matière; n'imposer que des connaissances qui s'acquièrent scientifiquement; pour les autres, écouter le cœur de l'élève, surprendre les besoins naturels de la sensibilité morale et y satisfaire en leur donnant le seul aliment que les instincts désignent; en un mot, enseigner ce qui est certain, rendre apte à la connaissance de l'incertain. On doit respecter le doute, car il n'est pas l'erreur. Il est comme le salut de l'intelligence dans l'océan des doctrines.

*Lundi 10 novembre.*

Rien de saillant; dîner chez mon beau-frère. Ma sœur commence à pouvoir devenir ma confidente. L'allée des Tuileries à la nuit tombante; je récite

tout haut en rêvant un poème sur Socrate et Jésus-Christ.

... Du mensonge; il m'arrive de ne pas dire la vérité, quand il ne s'agit que de mes propres affaires et que la vérité ne serait qu'une satisfaction donnée à la curiosité; je prétends n'avoir d'autre juge de mes actions que ma conscience; je ne dois la vérité qu'à elle en ce qui regarde les actes de ma vie qui ne réfléchissent sur personne. Je m'explique ainsi pourquoi je suis si franc ou si faux selon la matière.

Hier, des dégoûts. Abaissement où je suis tombé, mon patron me considère comme un petit garçon qui ne voit pas qu'on l'exploite.

Tristesse. Pourquoi la vie? J'aspire, je ne puis demeurer. Qui élève son cœur élève son ambition, et celui-là est perdu... — Dîner de quinze sous.



## Journal intime

(1863)

*Jeudi 19 février.*

Il faut savoir se dire : tu ne peux pas, tu ne dois pas...

Je suis comme étourdi. — Les hommes passent, vont et viennent autour de moi, pareils à des ombres colorées et sonores : je ne parviens même plus à me saisir moi-même par la conscience ; je suis comme un être libre flottant paralysé sur une mer fatale, toutes les influences se jouent de ma volonté, je dis : à quoi bon ? Le mot Dieu ne signifie plus rien à mon esprit. Il existe à deux pas de moi, pour des hommes grossiers, des félicités qui dépassent mon ambition : ainsi posséder une femme aimante, bonne, oh ! bonne, c'est-à-dire pleine de pitié pour ces douleurs inexprimables qui sont dans le cœur sans que la bouche ait trouvé leur nom. Et cette femme souffre, elle que je saurais consoler à mon tour par une délicate adoration.

---

« Ne crois pas, mon ami, que l'homme soit capable de sentir autant de bonheur qu'il en peut concevoir; il y a dans le désir et dans l'imagination moins de force que dans la sensibilité. Qu'il te soit donné tout à coup de vivre au milieu d'une terre délicieuse, celle que cet hiver, en foulant le pavé de bois, nous nous peignons en traits si vifs; tu voudras y courir, y séjourner toujours, tu croiras pouvoir en jouir, mais ton cœur impuissant ne tiendra pas la promesse de ton cerveau. Tu sentiras la surprise, l'embarras d'une existence toute nouvelle, égale et vaste, à laquelle une vie étroite et tourmentée t'a rendu pour jamais impropre. Nous éprouvons un sentiment pareil en contemplant le ciel des nuits d'été; les poètes ont beau le chanter, ils ne prennent point à cette contemplation tout le plaisir qu'ils disent; ce spectacle ne fait que les inviter à une joie qu'ils comprennent, mais qui les passe. Cette incomplète émotion, je la ressens aujourd'hui. Cette jeune fille belle et fière qui respire un air fait, pour ainsi dire, de louanges et d'hommages, dont toutes les coquettes fantaisies sont épiées comme autant de précieuses occasions de solliciter son sourire, cette jeune fille vient à moi, me tend la main, à moi seul, me la laisse presser et (le puis-je dire sans en douter?) me rend cette caresse par une pression mille fois plus tendre. Hé bien! je ne sais, mais cette fortune extraordinaire m'étonne, m'opresse, et, au lieu d'en savourer la douceur infinie, je tremble, je n'y peux suffire, je souhaite d'être un ange pour être capable d'une félicité divine, et, si

demain je n'étais plus accueilli, je n'éprouverais que la désillusion qui suit un beau songe brisé par le réveil ou la restitution prévue d'un bien trouvé qu'on nous réclame... »

(Fragment d'un brouillon de lettre sans indication du nom du destinataire; sur la même feuille, tracés à la plume, un délicieux profil de femme et une colombe.)

*Février 1863.*

Hier sur le boulevard des Italiens, à l'heure du soir où les cafés sont des sérails, j'ai rencontré un de mes anciens camarades de collège. Je l'avais connu petit et gros, je le voyais grand et maigre; il m'apparaissait comme un bonhomme élastique prodigieusement étiré. Du reste, il ne m'intéressait qu'à ce titre et je devais lui être à peine reconnaissable. Aussi nous serrâmes-nous la main avec un vrai plaisir. — « Hé bien! lui dis-je, comment vas-tu? As-tu revu Bolet? » Bolet était un garçon que nous avons eu pour camarade commun: lorsque deux vieux amis se retrouvent, leur première pensée est pour un tiers. — « Non, je ne l'ai pas revu; et toi? — Moi, pas davantage. » Et comme sur Bolet l'entretien devait languir, j'ajoutai précipitamment: — « Que fais-tu maintenant? — Je travaille dans une forte maison de nouveautés. Tiens, si tu veux, voici l'adresse du magasin, » et il tira de sa poche un carton illustré que je lus aveuglément et que je plongeai négligemment dans la mienne.



-- « Et toi, mon cher ami, que fais-tu ? » A cette question, qui m'embarrasse toujours, je répondis avec calme en fixant sur lui mes regards pour bien jouir de l'hébétement que j'allais lui causer : — « Mon bon, je cherche une définition de l'homme. » Il resta planté, le cigare aux doigts, la bouche entr'ouverte ; puis, souriant : — « Tu as du loisir, je t'en félicite. — Moi, du loisir ! une pareille recherche ne m'en laisse aucun. — Alors, tu es riche. — Comme Job. — Tu m'étonnes. En supposant que tu trouves cette définition, qu'en feras-tu ? --- Je la mettrai en vers ! » Ce fut le coup de grâce. Il ne pouvait secouer sa stupéfaction que par un peu d'exercice ; il s'éloigna donc au plus vite, l'air un peu égaré, mais, je dois le dire, compatissant.



## Journal intime

(1864)

*Jeudi 28 janvier 1864.*

Aujourd'hui je me suis senti en possession d'un principe esthétique capital, l'unité de composition, et du vrai moyen d'expression, la propriété *absolue* des termes. Un artiste n'est pas fait tant que ces choses n'ont pas pris un sens pour lui. La composition est une, ou plus simplement il y a composition quand tout dans l'œuvre concourt à un effet unique par la justesse parfaite des comparaisons et leur sobriété. Certaines comparaisons sont plus riches qu'on ne voudrait et introduisent des vues nouvelles qui apportent des distractions à l'esprit en détruisant l'unité d'effet; donc, simplicité extrême de la comparaison, et ce n'est pas pauvreté, c'est force et vérité. Ajoutons à cette qualité des comparaisons ce qui est plus important encore pour la composition, à savoir le rapport des idées accessoires à l'idée principale; celles-là

doivent affluer à celle-ci, comme les ruisseaux aux rivières et les rivières aux fleuves. Toute cette rhétorique si décriée parce qu'elle n'est qu'enseignée, devient étonnamment juste et précieuse quand elle est découverte; en fait de lettres et de philosophie, presque rien ne profite de ce qui vient du maître. J'ai à dire de l'expression qu'elle peut se définir : l'exacte réflexion de la pensée dans le monde extérieur par quelque miroir que ce soit, langage, marbre ou toile. Voici à ce sujet une image bien saisissante : le travail du modelleur est triple, il cherche d'abord l'attitude de son personnage, travail de composition; puis il étudie la représentation naturelle, anatomique des membres, travail d'expression spéciale (l'expression d'ensemble doit résulter de celle-ci, mais surtout de la composition); enfin il polit et achève l'ébauche de façon que la glaise soit nette, pure, lisse comme bronze, travail un peu mécanique, mais qui sera toujours un besoin pour l'artiste élégant. J'applique cette distinction aux œuvres littéraires. Le corps humain est un excellent modèle d'unité; il ne s'y rencontre pas de posture qu'on ne sente dans toutes les parties et jusque dans les extrémités; aussi est-il un incomparable organe d'expression. Il faut que toute œuvre soit un homme, harmonieuse comme un visage. Je ne veux plus que cette image m'abandonne, elle sera ma règle et mon modèle.

Ne cherchons pas l'élégance ailleurs que dans la justesse, car, de deux choses l'une, ou nous aurons fidèlement exprimé ce que nous sentons, et on ne

conçoit rien de plus qui ne soit superflu, ou nous serons resté à côté de nous-même, et il n'est pas d'agrémens étrangers qui puissent sauver ce vice essentiel. Le style ne peut valoir mieux que la pensée, car il tient tout d'elle, n'existant que par elle et pour elle. Tout ornement qui n'est pas délicatesse d'idée ou de sentiment, que peut-il être ? Une excroissance, un parasite agréable, mais indiscret. Il est vrai que par un long usage, une sorte d'habitude acquise par l'oreille, les mots ont une vertu propre, comme la gamme, par leur assemblage, et peuvent plaire à un sens qui s'est créé en nous et qu'on peut confondre avec ce qu'on nomme le génie de la langue. Ce sens nouveau est bien curieux ; il est affecté à la musique des langues, à ce point que de bons poètes sont de détestables musiciens. Un prosateur peut mieux s'en passer qu'un poète ; Montaigne, souvent heurté, n'en reste pas moins le premier styliste par la singulière énergie de l'expression ; Ronsard possède ce sens au degré suprême ; Lamartine y a sacrifié la pensée. La supériorité d'un Musset consiste dans la parfaite alliance en lui du génie de la langue avec la vérité d'expression. Le plus grand poète est celui qui trouve la note de chaque impression, ne fait entendre qu'elle et la donne tout entière.

L'auteur doit se défier de sa situation spéciale : il est à la fois celui qui pense et celui qui exprime, le public lit avant de s'approprier la pensée. De là un danger pour l'auteur qui se juge et se croit à la place du lecteur, car ce qu'il vient d'écrire est un signe

toujours suffisant pour lui qui connaît déjà l'objet, ou du moins ce signe lui paraît toujours quelque peu corrélatif à son objet, car il tient le bout du fil qui mène de l'un à l'autre. Malgré lui l'auteur va de l'idée au mot, le lecteur, au contraire, du mot à l'idée, et il doit ouvrir la même porte avec cette clé qu'on lui donne; l'auteur qui se relit est déjà chez lui et il est plutôt embarrassé que servi par la clé. Que de trousseaux de clés dont on n'a jamais retrouvé les serrures! Je comprends pourquoi Horace veut qu'on laisse si longtemps dormir son œuvre pour devenir apte à se faire son propre critique; il veut qu'on se mette à la porte de chez soi et qu'après une longue absence on trouve au retour tout fermé; il veut qu'on se rende capable de remonter du mot qui reste à l'idée oubliée.

Il naît à l'auteur des scrupules étranges; une chose qu'il vient d'écrire est à ses yeux sublime ou inintelligible selon l'angle de sa critique; sa vue s'obscurcit, il perd le tact littéraire, il faut qu'il aille auprès d'un juge subir les plus cruelles déceptions ou recevoir des révélations qui l'étonnent sur la valeur de son propre ouvrage.

Rencontre avec Charles L..., il va se marier. Sa tristesse le jour de sa trentième année.

Nature de mon découragement; c'est plutôt de l'indifférence à la vie. Je n'ai pas de rite. J'ai fait des essais sur l'emploi de ma jeunesse et sur le placement de mes joies, et voici que la jeunesse fuit et les joies

ensemble; l'existence est trop courte pour de telles expériences, il faut prendre parti sur-le-champ : ou se rendre heureux de ce qu'on tient, ou se saisir de ce qui séduit au passage. Immense influence de la volonté sur les impressions, je n'ai pas voulu sentir ce qui m'affectait et je me suis affecté de mes songes. — Sonnet sur la *Sieste*. On devient raffiné et faux en cherchant la délicatesse. Singulier pondérateur intime de nos conceptions.

Vendredi 29.

Minuit. Faiblesse de caractère. J'ai cédé aux instances d'un ami par crainte de lui déplaire, je ne sais pas dire non, je cherche un biais, j'allègue un devoir, une fatigue, je m'esquive. Cette pusillanimité est le résultat de la fausse opinion sur l'impression que laisse un refus. J'ai remarqué que les hommes francs et rudes blessent moins qu'ils n'intimident; ils font ce qu'ils veulent sans se nuire dans le cœur des importuns; on aime la sincérité dans le refus, on y préfère la résistance droite à la feinte oblique; les défaites ont quelque chose de faux et de vil qui est mal accueilli. Vice à corriger.

Chapus a terminé mon médaillon. J'ai critiqué sa Vierge, reine du Ciel. Je lui ai trouvé un tour antique, peu chrétien. J'ai senti là ce qu'est la grâce antique; j'ai senti que toute simple elle n'est cependant pas sans quelque apprêt, sans une conscience d'elle-même. Elle n'est pas *humble* comme la simplicité chré-

tienne; elle est plutôt sobre que simple. L'attitude de la Vénus de Milo n'est ni voluptueuse ni cherchée, ni trop imposante, elle est simple, mais on comprend qu'une telle attitude donnée par un mouvement ferme, dur, puissant, de la Nature ne saurait convenir à une chrétienne. La Vierge antique n'est pas ignorante d'elle-même, elle est fière de son état pur et entier; la Vierge chrétienne est, si j'ose dire, incorporelle. Elles sont toutes deux également naïves, en ce sens qu'elles n'apportent aucun art dans leur démarche, mais l'une est fille de la Nature, l'autre du Ciel.

J'ai repris plusieurs de mes anciens sonnets. Je versifie plus facilement, j'assouplis et j'enfle le vers. Je ne le mesure plus avec un mètre de charpentier, raide et articulé, je le jette en avant comme un serpent libre et élancé qui retombe toujours sur une courbe. Je suis content de ma verve actuelle; sans le Droit, que de compositions je produirais!

J'ai fait le portrait de F... chez Chapus. Frappant pour moi, mais je dessine comme un hanneton dans l'encre.

Je pense à L... Irrésistible à trait du bonheur dédaigné! Le passé a des regards voilés qui tuent. Une lettre est dans ma poche depuis huit jours. Partirait-elle? Quelle imprudence! mais aussi quelle émotion promise! Poser mon front sur ses genoux et me reposer d'être. Lui dire: à toi l'éternel retour, le retour délicieux toujours prévu et désiré au milieu des écarts violents de ma vie. Aimer tendrement et violemment.

Samedi 30.

Il y a quelque temps j'ai conçu vivement le Bien, non dans sa définition précise, mais dans sa pratique et son effet sur l'âme. J'aurai peine à rendre l'admiration qu'il m'inspirait, me voilà tout refroidi. J'imaginai sur ce thème une comédie : *Si j'étais riche*, où j'aurais montré à l'envieux que la richesse, au lieu de lui fournir les moyens de bien faire, engourdirait son bel enthousiasme dans le berceau du bien-être. Il faut renoncer à donner une formule du Bien, mais il faut s'attacher à représenter l'état tout extraordinaire qu'il crée dans le cœur. Il semble que la préoccupation de toujours bien faire doive entretenir la volonté dans une continuelle hésitation, car parmi les multiples emplois possibles de l'activité lequel choisir qui soit le plus digne, et surtout, à supposer qu'il soit trouvé, comment résoudre les embarras des délibérations particulières si variées, si délicates ? poursuivre le Bien unique, absolu, cela peut devenir comme chez les plus grands saints une tâche sans fin, surhumaine, presque une maladie. D'un autre côté Montaigne me paraît trop facile. On recule avec effroi devant ce devoir qui est capital : choisir la meilleure conduite. Nous n'essayerons guère la pratique du Bien que dans le détail d'une vie acceptée dans sa forme générale ; mais de là à se créer un plan de vie, à rapporter toutes les actions au perfectionnement de soi, quelle distance ! Nous nous



laissons porter par un flot en nous contentant d'éviter d'y noyer notre dignité, mais la pensée ne nous vient pas de le remonter bravement jusqu'au roc où nous serions à l'abri du péril. Mais, dira-t-on, qu'est-ce que ce Bien qu'il faut faire? Je répondrai qu'il n'est que la qualité des actes qui créent dans l'homme le contentement de soi. C'est un fait aussi incontestable que la chute des corps, qu'il y a des chutes morales que nous sentons douloureusement. On est content ou mécontent de ses actes, et leur qualité morale se règle et se définit par ce sentiment même, beaucoup plus souvent que par la loi que l'intelligence cherche à lui assigner. Le bien subjectif, le bien en nous, notre amélioration consiste à ne rien faire qui ne nous cause cette joie très commune inhérente au sacrifice et, certes, s'il y a un vrai bonheur, il n'est que cette joie-là rendue constante. Le bien objectif, dans les manifestations extérieures de nos volontés, est tout autre chose, et c'est de celui-là que les moralistes cherchent la définition, mais il n'est que l'utile; sans cette distinction les contradictions et les absurdités abondent. Ainsi, dans certains pays, exemple souvent cité, il est ordonné aux enfants de tuer leurs vieux parents. Pour juger une pareille loi il faut distinguer évidemment le bien subjectif du bien objectif. Naît-il dans l'enfant qui exécute cet ordre la satisfaction morale du devoir accompli par le sacrifice, l'enfant n'est pas coupable; croit-il, par une juste appréciation du devoir, que cet acte est barbare, il est coupable de s'y soumettre. Quant à l'acte matériel,

manifestation extérieure de la volonté, il n'est pas l'*expression* du sentiment qui le dicte, car il est cruel et ce sentiment ne peut être moral ; le bien subjectif est ici violé, contraire à la notion de l'utile dans le sens large du mot. A cette question : qu'est-ce que le Bien ? Il faut donc répondre : c'est la qualité des actes qui nous font aimer de nous-même. Cette vraie qualité, analysée, se résout dans le sacrifice, dans le concours au bonheur d'autrui de préférence au sien propre ; c'est améliorer la vie universelle autant qu'on le peut, et alors le bien subjectif résulte du bien objectif, ils deviennent parfaitement corrélatifs.

Quand on a approfondi une question philosophique, il faut, en quelque sorte, se reculer comme le peintre et regarder ce qu'on a produit. Le président de l'intelligence prononce alors si elle a bien opéré ; ce président secret, c'est le centre de gravité du système des facultés intellectuelles, je ne le connais pas, je le sens et je le consulte, on le nomme *bon sens*.

Le bon sens est la dose minime, mais suffisante de véracité que la nature pour les besoins de la vie, pour la subsistance du sujet, a mise dans l'intelligence. Il fallait au moins que l'esprit eût la certitude jusqu'à un certain degré pour être un instrument utile, comme il fallait que les jambes fussent capables d'un certain écart pour la marche ; sinon, pourquoi un esprit ? Le bon sens donne donc la mesure de véracité octroyée à l'esprit humain par la nature pour la solution des premiers problèmes de la vie. Les philo-

sophes ont forcé le bon sens à un travail qui le détériore et l'é mouss e et il y a certainement le même rapport entre un homme de bon sens et un métaphysicien qu'entre un bon marcheur et un acrobate. Nos esprits sont des acrobates moraux qui font sourire l'infini, comme le soleil rit du tremplin.

Entretien philosophique avec Accarias. Le *comment* est la question scientifique et seule féconde; le *pourquoi* est la question métaphysique, mais stérile hors de l'homme qui ne peut la poser qu'à sa propre activité. Cette dispute m'a fait entrevoir plus clairement le nœud de la difficulté qui naît des causes finales. Etant donnée une essence, pour qu'elle soit *telle* et non autre, si elle n'est pas nécessaire, il y a une raison extérieure à elle qui marque son principe et sa fin. Il est bien certain qu'une chose ne peut exister sans des qualités, des conditions, qui lui donnent l'être; ce n'est donc pas en tant qu'elle *existe* avec des qualités qu'elle agit pour un but, puisque même sans but il faudrait pour exister qu'elle affectât quelque qualité, mais c'est en tant qu'elle existe *d'une manière plutôt que d'une autre* sans être nécessaire en soi, car cette détermination, cette limitation et spécification de ses qualités ne résultant pas de sa nature, ne peut s'expliquer, se justifier que par un but à atteindre qui l'exige ainsi. En un mot, le fini contingent manque absolument de raison sans la notion de la fin et du rapport préconçu.

Dîner chez Heredia. Bonne critique de mes vers par le neveu de M. Larabure : il faut *exprimer les sentiments sans considérations*. Juste et bien dit.

Velléité de demander compte à L... de son silence. A quoi bon ?... L'irrésolution est un dissolvant de la volonté qui la rend fluide et propre à tous canaux. La vie de l'irrésolu est à tous, tout le monde vit pour lui, à sa place, il est mollement malheureux, mollement heureux, annulé.

*Dimanche 31.*

L'estime que les hommes nous inspirent peut se mesurer à la qualité de nos confidences. Nous ne serons pas toujours francs à l'égard des meilleurs, car on peut être réservé pour deux causes : soit qu'on craigne de se blesser soi-même en se heurtant à la grossièreté des sentiments, soit qu'au contraire on craigne en avouant certaines fautes de ternir la fraîcheur d'une amitié fondée sur des sentiments élevés.

Discussion sur la forme en littérature : la révérence pour le succès.

Question bien délicate : les arts expriment la pensée de l'artiste, mais pour qui ? Doit-il modifier la forme selon le public, comme on modifie son langage en voulant se faire comprendre d'un paysan ? En un mot, la forme est-elle indifférente pourvu que la pensée soit comprise de tous ? Je ne le crois pas, quand il s'agit d'œuvres d'art. Je répondrais affirmativement s'il ne fallait que répandre une pensée et la faire pénétrer dans la foule ; mais en littérature propre-

ment dite, par exemple, le langage a une qualité esthétique propre qu'on nomme le style et qui ne se résout pas dans la pure expression de la pensée. Chacun conçoit une expression de sa pensée, non pas pour qu'elle soit comprise du paysan, mais pour représenter à soi-même exactement ce qu'on pense ou imagine. On ne se propose point en littérature d'approprier son style à telle ou telle catégorie de lecteurs, on cherche la satisfaction vraiment artistique de placer hors de soi sa conception sous la forme qui la reproduit le mieux aux yeux mêmes de l'auteur. *On exprime pour soi*. Ce qu'on aura bien exprimé pour soi ne manquera pas de lecteurs sympathiques, car on est homme, mais il se peut que le grand public ne l'apprécie guère, car s'il représente les sentiments généraux, les traits saillants de l'homme, il n'en donne pas les caractères spéciaux qui font les individus. On trouvera sans doute puéril le plaisir de reproduction extérieure pour soi, car, certes, les signes sont faits pour la communication des idées et des sentiments. Celui qui fera cette objection sera peut-être un publiciste, mais il ne sera jamais un littérateur ni un artiste.

Ce soir, rien d'intéressant, fatigue, sommeil. Paul me remet son petit poème : quelle grâce, quelle fraîcheur ! il faut estomper cela légèrement, cela doit fuir dans l'infini par les bords.

Un vers :

*Les rideaux blancs s'enflaient au vent de son passage.*

---

Le meilleur critérium de la vérité est le suivant :  
parierais-je ma vie que je dis vrai ?

*Lundi 1<sup>er</sup> février.*

Je me suis réveillé à six heures et j'ai pensé jusqu'à neuf heures. C'est une de mes voluptés les plus chères de passer quelques heures à rêver dans mon lit le matin. Mais cette habitude est mauvaise, car les pensées ne se forment pas bien dans de telles conditions; tout s'exagère et se noircit; les passions prennent un caractère particulier de violence et de désolation; le suicide paraît simple et on en discute gravement l'opportunité. Je choisis une femme dans mon souvenir et je recommence pour la centième fois un vieux roman rompu; je rétablis la situation et je me regarde agir. Les heures passent avec une étonnante rapidité pour moi dans ces rêveries; la sonnerie de la pendule m'afflige, il me semble que mon cœur se repaîtrait pendant l'éternité des œuvres de mon imagination. N'est-ce pas le temps de la journée où je vis le plus? Les faits ont moins d'action sur ma sensibilité par leur impression directe que sous l'angle de la réflexion dans le prisme de mon imagination. Je constate une fois encore que je sens ce que je veux.

Epouvantable incendie d'une église de Santiago. Je ne me le figure pas sans terreur, et je ne sais que penser de Dieu en présence de telles horreurs inutiles. Sujet de poème : opposer tous les désastres, tous les

fléaux, toutes les misères de l'humanité à la source vive de joie et de volupté qui ne cesse de jaillir, sans altération, de la vie. Le sourire de la petite fille et le regard du tigre sont l'ouvrage d'un même Être, dans l'hypothèse de la Création : n'est-ce pas étrange ? Toutes nos idées de bien, de bonté, de cruauté, sont renversées dès qu'on prétend les appliquer à l'essence divine. La création, considérée d'un regard humain, est une œuvre monstrueuse qui n'est ni révoltante, ni édifiante, mais inconcevable, contradictoire, absurde. Nous manquons de base pour la juger ; la loi morale qui nous régit préside à la conservation et à l'élévation de notre espèce, mais elle n'est pas la juridiction universelle ; il y a un bien, une justification de tout par un principe, cela est certain, mais le principe nous fuit, n'est pas fait pour nous, ne nous regarde pas et ne daigne pas se formuler à notre esprit.

Poésie : hésitation d'Hercule. — Discours de la Volupté : elle avoue sa lâcheté, le mépris qu'elle inspire et ses remords, mais elle est délicieuse et on la suit quand même. Elle a de l'infini dans le vallon des yeux. Elle est si voisine, si complaisante ; elle précipite l'âme dans l'oubli et dans l'indifférence morale par une chute si douce qu'elle lui procure, en quelque sorte, le plaisir du laisser-aller, du découragement, de l'abandon complet de toutes les forces et lui fait désirer de s'enfoncer assez pour ne plus pouvoir se tirer de si bas. Elle a quelque chose de plus présent, de plus palpable que la joie de la gloire, elle est à por-

tée de tous les cœurs. Elle est une façon de se perdre qui fait aimer l'abîme et regarder les hauteurs avec admiration et pitié.

Discours de la Vertu : elle ne doit rien promettre, elle se réjouit de ses propres actes ; elle propose toutes les douleurs au courage et couronne la vie du pur sentiment de la dignité.

Dire que la volupté réduit la vie humaine à une sorte d'attraction passive et l'affranchit des soucis de la délibération et du martyre de l'effort.

J'ai rapporté une épreuve de mon médaillon. Il n'a pas satisfait ma famille. Le jugement de la bourgeoisie en fait d'art est naïf et brutal ; les finesses et les habiletés du travail la touchent peu. A-t-elle tort de ne considérer que le résultat et de ne point aller au-devant de l'impression pour une recherche savante du beau ?

Que suis-je allé faire rue M... ? Il y en a que leurs passions emportent, les miennes me traînent ; je vais mélancoliquement au mal comme un bœuf à l'abattoir ; je ne résiste pas plus à mon cœur qu'à un ami, à une tentation qu'à une importunité.

*2 février...*

.....  
 J'ai conçu nettement l'absurdité de la morale humaine appliquée aux œuvres de la Nature et j'ai déclamé en moi-même sur ce thème quelques strophes



sans paroles assez senties, assez nouvelles. La Nature est implacable comme une machine industrielle. L'image des maux que l'humanité a soufferts est intolérable au cœur; et l'humanité est si acharnée à vivre et sa vie est si pleine encore de douceur qu'elle justifie de son mieux le bourreau et voudrait compenser toutes les cruautés qu'il lui fait subir par le vague et fugitif sourire qu'il lui adresse *par ironie et pitié*. J'ai effacé ces deux derniers mots, d'abord par vanité, vu qu'ils énervent la phrase, et aussi par une meilleure raison, c'est qu'ils expriment une idée emphatique et fautive. Il n'y a pas d'ironie dans l'acte de la Nature. Laissons cette chimère aux déclamateurs; il ne s'y trouve pas davantage de pitié; tout se passe gravement et simplement dans l'Univers, avec les caractères d'une fatalité mûre. Exprimez par une formule chimique exacte la combinaison de la chair humaine, c'est-à-dire de l'hydrogène, du carbone qu'elle renferme avec l'oxygène, et vous aurez le récit, selon la Nature, de l'affreux malheur de Santiago. Il s'est produit un phénomène chimique; introduire Dieu là dedans est dangereux et niais. Le monde des lois et le monde de la liberté sont contigus; ils entreprennent constamment l'un sur l'autre, ils n'ont le droit de se plaindre ni l'un ni l'autre; ils agissent de bonne foi selon leur essence et ne doivent point se juger l'un par l'autre, ayant des principes propres et contraires.

Adolphe a dîné avec nous; conversation sur le commerce. On aura beau faire pour ennoblir le com-

merce, il est essentiellement hostile au désintéressement sans lequel on ne conçoit pas d'élévation morale. Un homme qui est curieux de la vérité et de la beauté ne s'astreindra jamais à manier des objets matériels, à les acheter pour les vendre, pendant toute sa vie. Cette fréquentation continue de la marchandise et de la caisse ne peut qu'abaisser son âme, quoi qu'il en ait; les jouissances de l'art et de la science sont si fières et si sensibles, qu'elles ne peuvent accomplir une pareille occupation; elles y répugnent d'abord et s'y refusent bientôt.

*Mercredi 3 février.*

Je n'ai pas à me louer de mes rêveries du matin. J'ai relu mon premier journal du mois d'octobre 1862. Impression nouvelle. Je remarque que les mêmes idées me reviennent et que je me répète dans celui-là. Que m'importe! Si je n'étais pas le soir si fatigué, ce serait une récréation des plus amusantes que de laisser courir ma plume au gré de mon caprice et de mes souvenirs. Pouvoir écrire exactement ce qu'on pense sans concession aux exigences du goût nouveau, ni aux préjugés, ni à la vraie pudeur, quelle indépendance! Ici tomberont tels quels mes pleurs. Je veux m'étudier à fond et forcer les retraites les plus cachées de ma conscience.

Je voudrais aujourd'hui me demander où j'en suis de mes recherches philosophiques, quelle est ma croyance? Ai-je acquis la certitude d'un principe?

J'appliquerai à cet examen mon critérium ordinaire : je parierai ma vie que telle assertion est vraie.

Que pensé-je donc de Dieu ?

J'ai la certitude absolue que le *Tout* satisfait à toutes les exigences de la raison parfaite ; qu'une révélation faite de l'ensemble à mon esprit résoudrait immédiatement ses doutes et ses inquiétudes. Telle est ma foi. Si donc quelque contradiction, quelque absurdité se manifeste à ma pensée dans l'Univers, j'en accuse ma pensée d'abord, et je m'applique plutôt à corriger mon système que le système du monde, que je tiens *a priori* pour un et rationnel et complet. Je suis fort tranquille sur ce point, car je ne trouve rien de plus certain, dans tout ce qui tombe sous l'intelligence, que cette proposition : Ce qui est se suffit et a conscience de soi. Une nature aveugle et fatale révolte ma raison qui n'y peut concevoir un principe d'être et de détermination ; car pourquoi telle forme plutôt que telle autre, pourquoi et comment l'existence même de cette nature ? Si l'être est nécessaire, il ne l'est point sous tel ou tel mode à moins d'une virtualité contenant un développement et un but préconçus, une conscience. Supprimez la pensée organisatrice de l'Univers, toutes les forces y sont indifférentes et il devient insensé de prétendre que telles ou telles directions qu'elles suivent sont nécessaires ; la fatalité devient le caprice même ; car je ris à la barbe de Spinoza qui veut me persuader que la loi de la chute des corps est nécessaire. Comme si le monde ne pouvait se soutenir qu'à la condition que les corps s'attirent

avec une intensité et une vitesse fixes! Changez toutes les vitesses proportionnellement, et les astres, les molécules se comporteront selon le même équilibre.

*Jedi 4 février.*

Visite au Louvre avec Adolphe. La Vénus de Milo. Comment un chef-d'œuvre agit sur l'âme. La tête est fine, un peu petite. Le cou... les épaules?... Est-ce l'idéal? On ne peut penser sans un frisson que peut-être c'est là la perfection de la forme féminine et qu'on a devant les yeux le modèle tel qu'il est dans la conscience de la Nature. Qu'y changeriez-vous?

Je passe ma journée à rédiger ma théorie de la mémoire. La clarté de l'exposition est la marque certaine de la maturité de la conception; c'est toujours le mot de Boileau. Je crois avoir élucidé mes idées sur ce sujet et je ne suis pas loin de conclure. Ainsi, à la veille d'un examen dont je ne sais pas un mot, je fais de la psychologie pendant cinq heures! O passion! Quel attrait dans la Science! ou quelle faiblesse dans ma résolution! Du reste la journée a été complète. Suis-je vaincu? Puis-je encore me dresser et dire: non? La vertu est plus tentante que la volupté, mais si difficile! Est-il toujours temps d'y revenir?

Soirée chez Hendlé: esprit grave et studieux. Je lui expose mes idées philosophiques et je les éclaircis pour moi-même en les exposant. Equation: le *Tout* que nous concevons parfait, complet, satisfaisant pour l'intelligence, forme le second membre de l'équation;

le premier comprend ce que nous savons du monde qui est une fonction d'une inconnue variable X. La contingence, qui a tant humilié les philosophes, se relève à mes yeux en exprimant et impliquant la liberté. De là ma définition de Dieu : *ce qui est nécessairement et agit librement.*

Bonne conversation : Hendlé a bien rectifié mon opinion de l'art oratoire que je définissais l'art de persuader. L'orateur a sa spécialité comme chaque littérateur et il peut être grand sans jouir de la faculté d'inculquer une opinion quelconque à n'importe qui.

Il n'est peut-être rien de plus doux au monde qu'un entretien sympathique, car on y exerce toutes les puissances de l'esprit et du cœur avec assez de respect à l'égard de l'interlocuteur pour ne dire que des choses nobles. Ces échanges de chaleur et de lumière sont beaux, fortifiants et instructifs.

*Vendredi 5.*

Hébètement mérité. Il y a un drame à faire sur la faillite : le poète commerçant. J'ai ruminé mon poème de la *Ville heureuse* ; je ne possède pas encore bien mon sujet.

A... dine avec nous. Scène de domestique. Il existe une vertu que j'appellerai volontiers la vertu domestique ; elle consiste à huiler les engrenages de la vie commune par la bienveillance et le sacrifice. Pourquoi réserve-t-on pour les siens la dureté et la négligence quand on est si poli, si cauteleux, si vil avec des in-

connus? Hélas! avouons-le, dès que nous sommes naturels nous sommes mauvais. Non, la vertu n'est pas un mot, les effets en sont trop sensibles pour qu'on puisse la nier; aimons-nous les uns les autres et la face de la terre est changée.

Je vais avoir vingt-cinq ans; ne serait-il pas temps de me proposer une vie digne de mes aspirations? Je sens bien que l'exercice ferme et vigilant d'une bonne volonté joint au culte du beau est la seule conduite qui convienne à l'homme. Se posséder, s'appartenir, disposer à son gré de ses instincts et de ses facultés, voilà qui est admirable, et je ne le pourrai jamais faire. Je suis gêné par le catholicisme qui semble narguer l'effort généreux des Stoïciens. Si j'étais né du temps de Zénon, peut-être aurais-je été meilleur. Je préférerais la nuit profonde de l'antiquité, où chacun devait tâter sa route et se risquer bravement, à ce demi-jour incertain où flotte la conscience qui traîne encore les langes de sa première éducation catholique. On n'ose pas entreprendre sur soi une réforme qui peut n'être qu'un vain travail et très pénible, à côté de gens qui lisent *l'Imitation de Jésus-Christ* et qui deviennent meilleurs.

Je ne puis trouver l'enchaînement de mes pensées pour faire de mon livre sur la psychologie une œuvre une et compacte; je ne sais si cette science comporte une exposition méthodique; tout s'y commande, de sorte qu'on ne voit pas de raison pour commencer par telle analyse plutôt que par telle autre.

Soirée chez J... E... — Livre de Ferry sur la *Lutte électorale*; la politique, dont l'objet est le plus grand qui puisse occuper l'homme, est dans ses procédés, ses principes appliqués, ses préjugés, ses iniquités, ce qui se peut imaginer de plus étroit et de plus monstrueux. C'est qu'on n'y a encore introduit que l'intérêt et la force. A quand l'amour? L'humanité sera usée jusqu'à la moelle avant d'en arriver là.

La terre est dégoûtante; on a beau se raisonner, et tâcher d'estimer la vie pour se rendre utile et s'honorer, il semble qu'on s'honore davantage en refusant de se mêler à ce tripot. Les hommes gais qui prennent à cœur ce qui se fait sous leurs yeux, qui en parlent avec passion et font cause commune avec les autres vivants, excitent mon étonnement, et, suivant leur dignité et leur conviction, mon admiration, ou ma pitié, ou mon aversion. C'est moi qui suis le malade; la santé se reconnaît à ce signe que la vie consent à plonger ses racines dans son élément terrestre et s'y complait; toute révolte contre la nature, contre les conditions de l'essence, est stérile et morbide. O Grecs, vaillante race, enfants joyeux et magnanimes qui avez sanctifié la terre, aimé votre ville et défendu vos droits, on peut vous caractériser d'un mot : vous fûtes une génération *saine*. Votre santé n'a pas duré, et votre corruption, inoculée au monde, l'a pourri.

Un vers :

*Je sens ma volonté plus large que ma vie.*

Samedi 6.

Accarias, avant sa leçon, cause volontiers politique. Il est remarquable que l'intérêt qu'on prend à la politique est d'autant plus grand qu'on la possède moins : je ne fais pas allusion aux partageux, je parle des hommes réfléchis et modérés. L'aisance et la facilité d'une vie réduite aux occupations mécaniques atrophiaient le bourgeon de la juste révolte. On trouve toujours que les plus intelligents sont les plus libéraux et que les moins instruits sont les plus radicaux. Personne n'est plus attaché à un principe vrai ou faux que l'homme ignorant ; incapable de saisir les nuances qui lient le principe à la pratique par des modifications *actuellement* nécessaires, il plante d'emblée un système au cœur de la vie : or la vie est toute habitude et transaction ; elle est faite de compromis entre nos besoins et nos maximes. Rien n'est plus facile à désorganiser que le bonheur d'un homme ; c'est la résultante d'une infinité de causes et de conditions très fragiles et cependant très profondes. Qui ose toucher à ce château de cartes sans une science complète de notre nature et du droit ?

J'ai achevé mon sonnet de la *Sieste*. Celui-là m'aura coûté plus de temps et de soin qu'il ne vaut.

M. V... dîne avec nous. Le sourire est susceptible d'une multitude de significations. On peut tout exprimer par le sourire, excepté peut-être la colère ; mais



de l'indignation à l'amour, en passant par le mépris, le sourire peut rendre toutes les affections de l'âme. Un visage est vraiment un clavier merveilleux. La pensée la plus fine modifie la ligne des lèvres avec une justesse d'expression incroyable. En observant ces figures si variées du langage des lignes, on croit bien difficilement à un système de signes artificiels enseigné par l'éducation et l'habitude. On n'apprend le sourire à personne et il porte en soi un sens clair à tous. Il faut aller plus loin; non seulement l'expression du visage n'est pas chose d'instruction, mais elle ne résulte peut-être pas de la qualité intrinsèque des lignes, qui sont par elles-mêmes douces ou dures à l'œil, agréables ou désagréables à titre de pures sensations; je ne pense pas que si l'on considère deux sourires d'une signification absolument différente, on puisse expliquer cette différence par l'effet physique, purement sensible, de leurs sinuosités sur la rétine; il y a, certes, une interprétation de ces formes diverses qui serait impossible dans un rapport direct préétabli entre la ligne et le sentiment. Je veux bien que le visage de la femme doive beaucoup de sa douceur à l'absence des angles et à la souplesse des courbes; on ne concevrait pas, en effet, que des linéaments anguleux et blessants pour l'œil eussent été précisément choisis pour exprimer une âme tendre; la forme de la ligne convient par sa qualité sensible à ce qu'elle doit dire, je l'accorde; mais cela suffit-il pour donner raison de toute la correspondance qu'on admire entre l'âme et le visage? Et par exemple, remarque-t-on que

dans le sourire et dans l'état qui marque l'affliction, les courbes sont essentiellement contraires par l'impression physique? Les sourcils se relèvent, dans un cas, par les extrémités voisines du nez, dans l'autre, par les extrémités qui joignent les tempes, et de même pour les autres traits; ils s'abaissent et se relèvent sans que l'élément agréable ou désagréable de la sensation de forme soit vraiment modifié. Pour se rendre compte de la vertu d'expression et de son indépendance de la qualité sensible, on n'a qu'à supprimer toute forme gracieuse en elle-même, toute curvité dans des visages schématiques où l'ovale seul est favorable à l'œil et pourrait être supprimé. L'enfant rit à qui lui rit.

Soirée chez Leconte de Lisle. Peu de monde. Il est de mon avis sur la question que j'agitais jeudi avec Hendlé. L'artiste doit produire selon sa *forme* et attendre la sympathie des hommes... Il a approuvé ma correction du sonnet de l'*Ombre*. On n'ose pas avouer qu'on n'aime pas les vers. C'est un hommage à la Muse. Leconte de Lisle ne veut pas qu'on rie quand il appelle *crime* le mépris des Lettres. — Mot charmant : un monsieur reproche aux vers de n'être pas une chose naturelle. Les femmes n'aiment pas les vers, elles en aiment le bruit.

*Dimanche 7.*

Journée insignifiante. — J'ai rencontré D...; il m'a trouvé très fatigué. Je le suis en effet, j'ai des envies

de pleurer. Je suis triste à laisser mon cœur au néant. Effet des mascarades sur moi : ces gens heureux d'un changement d'habits me font pitié. Est-ce que je ne me déguise pas tout entier à toute heure ? Je suis Hamlet, Werther, Faust, Pascal et mille autres, sans m'en étonner ; le flot qui traverse incessamment mon imagination change à chaque moment et m'apporte les pensées de tous les siècles, les joies et les souffrances de tous les hommes. Ils ont pris un habit de Pierrot ! la belle affaire ! Voilà bien de quoi rire, et quel rire ! Rire stupide et fou, digne du vieux trottoir qu'ils usent et des horizons de bâtisses qu'ils donnent à leurs yeux. Quand suis-je moi-même ? Ou quel homme suis-je, si je subis tant de transformations en un jour ? Je n'ai que la conscience pour constater que je ne suis pas ceux que j'admire, et une profonde unité pour bien concentrer la douleur. Donnez de l'amour et de l'orgueil à une ombre, ce sera moi. Si j'avais ouvert mon âme à tous les coups, je serais mort sans doute, mais j'ai le don de le refuser aux blessures et de le cicatriser par une sorte d'indolence ; je souffre de mes aventures quand j'y pense et je sais ne pas y penser. Il semble que je ne me reconnaisse pas de droit au bonheur, et ainsi je suis moins affecté de mes déceptions. Mais par instants je descends dans cette partie de mon âme où sont les ruines, et alors je me rends volontairement très malheureux.

Le hasard m'a fait rencontrer Georges Guérault. Il m'a parlé du mariage de notre ami C... J'ignorais que

C... fût épris depuis si longtemps de celle qui est aujourd'hui sa femme. Quelle que soit la grandeur de nos pensées, l'abstraction et l'aridité de nos travaux, le rêve d'amour l'emporte enfin ; nous ne pouvons nous affranchir des impressions naturelles par les plaisirs forcés, artificiels, de la Science ; nous ne dépassons les proportions de notre essence que par soubresauts de courte durée ; la nature ne nous a pas considérés comme de si hauts personnages dans l'univers, elle a jugé qu'un doux visage et un bon cœur sont ce qui convient et à nos yeux et à notre sensibilité ; et il en est ainsi, en dépit de nos aspirations haletantes vers l'inconnu et vers l'idéal.

Hélas ! combien je sens ces choses ! J'ai pensé à toi, chère L... ; je t'aimais donc, belle fille ! Il a fallu que je te perdisse tout à fait pour l'éprouver si vivement. Qu'as-tu fait ? Oh ! si tu m'avais dit un mot de ce projet ! Mais je l'ai appris un jour par hasard, je ne sais comment ! Ainsi, toutes mes tendresses, toutes mes déclarations sont à néant ! Ce trésor que j'avais répandu sur tes pas pour voir si tu oserais marcher dessus, tu l'as, non pas foulé aux pieds, mais écarté légèrement, discrètement du bout de ton petit soulier pour te faire de la place et t'échapper. Voilà, fille bien élevée, fille raisonnable et dure, ce que tu as fait. Et tu crois que tout est sauf, que je n'ai conservé ni passion ni droit ? Non, je t'aime encore et tu le sauras.

Que ne donnerais-je pour avoir un entretien d'une heure avec elle !

Je marche entre le suicide et le succès, et à mesure que j'avance, ces deux bornes se rapprochent et me serrent davantage; et je suis un peu ivre. Sur laquelle vais-je m'asseoir et me reposer?

Couche-toi, misérable. Encore un soleil que je n'ai pas regardé. A demain un autre soleil que je ne regarderai pas non plus. Jouir du jour sans y penser!

Mes vers me semblent bons ou mauvais selon les personnes à qui je vais les lire. De même, je sens mes idées devenues fausses quand je veux les confier à certains gens, et se redresser vers le ciel quand je rencontre un ami.

Lundi 8.

Rencontre avec Heredia. Son sonnet de *Prométhée*. Il me semble que le fond philosophique, la conviction ou les doutes raisonnés ne lui sont pas encore acquis. Mais il possède une forme riche et exacte, il est réaliste et poète. Je ne puis que mentionner ici une observation que je voudrais développer : la description des moindres objets, des choses les plus communes, est poétique, si elle est exacte, mais de quelle exactitude? Il y a en effet des descriptions d'un caractère fort différent qu'on peut faire d'un même objet; le mathématicien définit par les propositions géométriques, l'artisan par la qualité et l'usage, la destination, le marchand par la valeur, chacun enfin

par des traits spéciaux à sa profession, car une chose se définit autant par ses rapports avec ceux qui la considèrent que par sa nature intrinsèque. Quelle est donc la description poétique ? Elle consiste à prêter la *vie*, la sensibilité et l'activité à l'objet et à peindre ses *mœurs* ; en un mot à voir une personne en toute chose et à exciter à son égard la passion sympathique ou antipathique qu'on ressent pour ou contre les hommes. Leconte de Lisle n'approuverait pas absolument cette définition ; cependant elle n'exclut pas la peinture du détail réel et des qualités physiques de l'objet.

Bal chez M<sup>me</sup> M... Je ne conçois pas qu'une femme laide paraisse dans un bal ; c'est un cont<sup>re</sup>-sens. Singulière illusion des femmes d'imaginer que la toilette fasse oublier le visage et la taille ! Je hais la laideur, je la hais au point d'être dur et injuste envers ces pauvres disgraciées. La laideur est un tâtonnement, une bêtise, une farce de la nature ; elle me révolte. Une femme laide couverte de parures n'est et ne peut être qu'un support, et on regrette que ses vêtements ne la cachent pas tout entière. — Une brune avec de beaux yeux et une chevelure noire, pesante et superbe ; j'ai bien compris l'effet des cheveux noirs chargeant un cou bien blanc ; mais les mots *blanc* et *noir*, en littérature, expriment deux couleurs trop opposées, trop tranchées :

« ..... un cou blanc, délicat  
Se plie, et de la neige effacerait l'éclat. »

Ces vers de Chénier sont plus gracieux que vrais ; la blancheur de la peau, si tendre, si mate, n'a rien de commun avec la blancheur crue, criante, de la neige. Les poètes ont une palette si pauvre qu'ils s'habituent à l'inexactitude et à la comparaison conventionnelle. Il manque à la palette les nuances ; la langue fournit bien les tons accusés, mais comme leurs dégradations sont infinies, elle ne peut les suivre.

*Mardi 9.*

Je devrais écrire mes impressions de chaque jour le soir même, car je vois que le lendemain j'ai changé de disposition et mon rapport n'est plus aussi fidèle.

Jeune homme qui me déplaît : parmi ceux qui s'abandonnent à leurs passions, je distingue profondément ceux qui intéressent leur cœur dans leurs amours de ceux qui n'y commettent que leurs sens. Le viveur grave et calme est l'espèce que j'ai le plus en aversion, je n'excuse que l'homme qui déplore en faisant mal que la jeunesse ne puisse aimer sans mal faire.

Je n'ose pas consigner tous les événements de ma vie, j'ai peur que ces lignes tracées pour moi ne soient lues un jour. Le besoin de l'estime d'autrui est un des phénomènes les plus importants de notre vie morale. Comment concilier ce besoin avec le fatalisme ? Qu'est-ce donc que l'estime ? L'opinion chez autrui que nous avons une valeur ; mais qu'est-ce que cette valeur ? Est-ce une qualité inventée ? Ou plutôt

n'avons-nous pas la certitude irréflectie qu'il existe pour les hommes une sorte d'échelle sur laquelle chacun peut occuper un degré bas ou élevé selon l'usage qu'il fait de sa volonté, et aussi selon sa beauté, sa force, etc... ? Nous avons tous évidemment un type en nous de l'homme parfait et nous tenons à honneur d'inspirer aux autres la pensée que nous nous rapprochons de ce type. Mais ne confondons pas l'estime proprement dite avec l'admiration pour la beauté et la révérence pour la force. Un homme faible et laid sait fort bien qu'il peut se faire estimer pour l'emploi de sa volonté, s'il est juste et bon. L'amour de la gloire n'est pas la recherche de l'estime ; c'est le désir passionné d'inspirer une admiration mêlée d'étonnement pour la puissance extraordinaire des facultés, quelle que soit la part de la volonté dans l'œuvre. On préfère un peu d'esprit à beaucoup de vertu, quand on veut de la réputation, et le contraire quand on s'attache à mériter l'estime.

D'où vient la joie que nous éprouvons des sentiments d'admiration, de respect que nous inspirons ? On répondra naïvement : de cela seul que nous en sommes l'objet. Une pareille réponse ne résout pas la question qui se pose sur la raison de cette joie. Pour que nous l'éprouvions en tant que nous sommes l'objet de l'admiration, il faut que nous nous considérions comme bien réellement cause de ce sentiment chez autrui ; mais comment arriver à placer notre orgueil où notre volonté n'a aucune part ?...



Mardi 16.

Je songe que peut-être la vérité sur Dieu est sortie un jour par hasard de la bouche d'un écolier, d'un ivrogne ou d'un fou.

Un mari qui n'est pas admiré et un peu craint de sa femme n'est pas vraiment aimé d'elle, j'entends aimé d'amour. Il est en péril. On n'est pas fidèle à un homme pour ses bonnes qualités seulement. La fidélité d'une femme qui se sent supérieure à son mari n'est que de la clémence; elle n'a de garantie que dans la vertu. Un peu d'amour assure plus de fidélité que la vertu. Et la religion?

Visite de l'officier (rue Mazagran). Sourire navrant de la douleur qui se compose et prend le masque de l'indifférence enjouée.

J'ai besoin de quelqu'un qui m'aime sans accabler mon chagrin de raisonnements cruels qui ne consolent pas. J'ai besoin de quelqu'un.

28 novembre 1864.

Entretien avec Léon<sup>1</sup> sur l'esprit d'observation (Flaubert). Je lui soumets cette difficulté : en quoi consiste un pareil esprit? Ce qui nous plaît dans la remarque fine, c'est apparemment la découverte, l'inconnu surpris et révélé. Cependant, pour que nous puissions

1. M. Léon Bernard-Désir.

dire : « c'est bien observé », il faut que nous *reconnaissons* le fait signalé, il faut donc que nous-mêmes nous l'ayons vu. Mais s'il en est ainsi, l'auteur n'a rien découvert, il n'a fait que fixer un trait connu de nous; le plaisir qu'il nous cause serait donc la satisfaction légèrement vaniteuse d'avoir vu juste et d'en trouver la confirmation, la vérification dans l'expérience d'un observateur spirituel.

Cette analyse ne touche pas Léon; il y résiste sans trop savoir pourquoi; moi-même je m'en défie. Molière m'instruit, alors même que je m'écrie : « C'est naturel ! » En revoyant par ses yeux, j'apprends.

L'esprit d'observation ne consisterait-il pas à remarquer ce que les autres n'ont fait que voir, à dégager le trait caractéristique mêlé à une foule de circonstances ordinaires où il s'efface, à soulever, juste au point saillant, le voile que l'habitude pose également sur toutes choses? Ainsi j'avais bien vu le fait, mais je n'avais pas remarqué qu'il contînt un trait, c'est-à-dire le signalement d'une espèce d'acte; le fin moraliste me montre un vice, un travers, où je ne voyais qu'une manifestation indifférente de la volonté humaine. Ce que nous connaissons l'un comme l'autre, c'est la matière de son observation, mais par son observation il fait saillir de cette matière la pointe cachée qui me surprend et m'instruit.

On pourrait donc définir l'esprit d'observation : le don de saisir le caractère dans les actions. De là vient que pour un observateur il n'y a point d'actions indifférentes. Du reste, il n'est pas tenu de définir et d'ex-

pliquer; le choix seul de l'acte qu'il note, du mot qu'il souligne, comporte une parfaite connaissance de la nature humaine d'où procèdent cet acte et ce mot. Il ne prétend à rien de plus; il n'est pas psychologue et pourrait perdre à le devenir.

Enterrement de Marcel. Les bières petites ne sont pas seulement des coffres étroits et courts; elles ont une physionomie enfantine, elles ont de la grâce, elles semblent dire papa et maman pour la dernière fois. Au sortir de ces funèbres cérémonies, je conçois qu'on se rue éperdument dans le plaisir ou qu'on se retire profondément dans la peur. S'étourdir ou veiller; mais penser quelquefois au précipice de la mort, y regarder quelquefois, par hasard! C'est ne pouvoir ni oublier, ni se prémunir. La mort jette sur la vie une ombre furtive, légère, mais glacée, inévitable.

29 novembre.

Ricard me présente à Michelet. Un petit vieillard à grande tête, diction oratoire. A trouvé dans sa conscience une base qui le dispense de toute métaphysique, la justice. Deux lois suffisent au règlement de l'activité universelle, la *justesse* et la *justice*. Si le monde matériel est réglé par des lois qui sont destinées à y créer de l'ordre, le monde moral possède vraisemblablement sa justesse qui est la justice. Il n'est pas porté à admettre l'immortalité de l'âme, il *n'en a pas besoin*, mais il se sent contraint à y croire

par le sentiment qu'il a d'une justice compensatrice des maux soufferts.

En somme une bien mince, bien chétive, bien bourgeoise philosophie. « Je ne suis qu'historien, » dit-il. Gilet blanc, redingote à revers de velours; une femme jeune qui parle un peu du nez, non sans charmes.

De la Révolution, il admire l'attitude de nos pères dans ces temps terribles; nous eussions fait pis à leur place. On n'a pas assez étudié les rapports des députés en mission.

Il aime à s'entourer d'une cour de jeunes gens, il les excite à une opposition puérile.

Impression générale : ne me fait pas l'effet d'un homme sérieux et complet, mais, au demeurant, sincère.

#### Politique (entretien avec Ricard).

Le tort des théories politiques, selon moi, c'est de n'envisager que la question de droit et de laisser de côté la question d'histoire naturelle qui s'y trouve impliquée. Certes, la conception politique est simple quand on simplifie les conditions et les qualités des personnes; alors elle se réduit à la conception de la justice, au respect des droits égaux. Imaginons un groupe d'adultes mâles s'établissant sur une terre nouvelle, avec la seule idée de droit. Ils résoudreont le problème politique, leur formule sera simple et facile : laisser chacun développer son activité comme il veut tant qu'elle n'en rencontre aucune autre, et, quand deux activités se rencontrent, exiger de chacune d'elles un égal sacrifice, le moindre possible.

Hors cette formule, il n'y a qu'injustice, inquisition, despotisme.

Mais l'hypothèse précédente est bien moins complexe que la réalité. Dans la réalité deux faits priment la spéculation : l'organisation naturelle de la famille et l'agglomération des familles dans une patrie limitée où toutes les terres sont occupées. La théorie de la famille est irréductible à la seule idée de droit. Le mariage et l'éducation sont impossibles sans la subordination, l'obéissance du faible au fort, des inexpérimentés à celui qui a fait l'épreuve de la vie. L'enfant doit obéir ou mourir, la nature n'entend pas raison sur ce point; la femme doit obéir, à moins que l'homme ne se soumette à ses ordres, car il faut dans ce couple un chef, le vote ne pouvant que diviser, faute d'une majorité qui décide. Or c'est l'homme qui sera le maître de la maison, parce qu'il a soulevé les pierres pour la bâtir. Il ne peut contraindre la femme à demeurer chez lui, mais chez lui elle doit obéir. La nature ne fait point leur union nécessairement viagère; elle n'a pas commis cette bévue cruelle de livrer une fille de quinze ans pour toujours à un homme qui peut ne pas toujours l'aimer; il a fallu des lois pour consacrer de pareilles infamies. Mais la nature a permis que l'amour survécût à la conjonction physique afin d'assurer aux enfants le double bienfait de la douceur et de la force dans l'éducation. Elle a fait mieux que de créer des droits aux faibles, les droits se violent: elle a créé pour eux les sentiments qui désarment la force à l'égard de ceux qu'elle

doit protéger. Quand la nature se permet d'asservir une activité, elle commence par la séduire et lui faire aimer sa chaîne. Amour, amour paternel, respect filial, sublimes servitudes qu'on embrasse sans honte et qu'on désire ! Dans toute cette organisation de la famille, pas trace de droit.

Il ne faut pas croire que la nature qui a tant fait pour la famille n'ait rien fait pour la société. L'humanité est essentiellement troupeau. Les hommes sont liés entre eux par un nœud plus fort que l'amour et que l'amitié même ; je suis surpris que ce lien n'ait pas de nom. Il est certain que les hommes aiment mieux se battre que de vivre séparés. Il faut à tout homme ou un ami, ou un ennemi, ou un esclave, ou un maître ; il lui faut une adhésion ou une contradiction vivante ; il ne peut pas penser pour lui seul ; ne parlons ici ni d'égoïsme, ni d'orgueil, ni de sympathie (au sens vulgaire), il s'agit de tout autre chose, d'une attache qui est si bien le fond de la politique, que les politiques ne l'aperçoivent même pas. Ils ne la définissent pas plus que les géomètres ne définissent l'espace, avec cette différence qu'il n'est jamais venu à la pensée d'un géomètre de supprimer l'espace, tandis que les politiques suppriment le bien naturel, base de la société, pour y substituer à la façon de Rousseau un contrat ou un quasi-contrat social fondé sur le droit pur, sur une abstraction, et partant la spéculation la plus vaine.

Le mot *patrie*, dont ils font tant de bruit, n'a de sens que par cet instinct social. La patrie dans le cœur de

---

tous a pour symbole un drapeau plutôt qu'une balance, symbole de la justice et de la suprême indifférence. Le Drapeau n'est pas précisément signe d'union, il n'empêche pas la guerre civile, parfois il la motive et l'exprime. Le Drapeau veut dire : nous ne pouvons nous passer les uns des autres, que nous nous aimions ou que nous nous haïssions ; nous formons un groupe où des affinités morales se développent et se combinent dans la lutte, comme l'acide sulfurique et la chaux s'unissent avec bouillonnement.

L'histoire est une science parce qu'elle étudie les phénomènes de la vie sociale et que ces phénomènes relèvent d'un principe, à savoir la formation naturelle des masses d'hommes. Je ramasse une pierre, je l'analyse et je découvre que c'est une réunion d'atomes divers, c'est-à-dire un peuple ; je fais l'histoire d'un peuple et j'y trouve une fatalité profonde, une loi d'attraction et de répulsion intimes, comme dans cette pierre. Qu'on n'objecte pas le libre arbitre ; ces sollicitations agissent sur les volontés individuelles comme tous les autres motifs, comme la passion, les désirs, les instincts qu'on essaie de concilier avec la liberté au lieu de les réfuter par elle. Ne déplaçons pas la difficulté.

L'homme qui refuse à la société le concours de ses forces, qui se pose devant elle en champion du droit absolu, qui repousse sa tutelle en criant : « Je me suffis ! » celui-là fait sourire la vieille Nature, comme un enfant qui dit à sa mère : « je m'en irai ! »

Sache, insensé, que tu as besoin de moi que tu

hais. Je te laisserai avec ton droit dans la plus belle vallée du monde, et, quand j'irai t'y voir, tu m'embrasseras en pleurant, et tu me demanderas si ta maison est encore debout, si le pape est toujours à Rome et si la Pologne est libre. Que tout leur bavardage est superficiel ! Ils font des recettes, ils font du régime pendant qu'ils n'ont pas faim ; viennent les moments critiques où la société menace ruine, ils se jettent avidement sur la dictature comme des chiens sur un os ; la plus dure loi leur paraît bonne. Ils savent bien dire alors qu'il ne s'agit plus de justice et de droit, mais d'ordre public, de sécurité, etc... Au fond, il s'agit de vivre.

Esthétique anglaise, *Étude sur Ruskin*, par Milsand. — Excellent livre, un des rares ouvrages philosophiques qui instruisent. Style bizarre ; les phrases sont longues sans lenteurs, les expressions provocantes, heureuses, rarement précises ; le travail de la pensée se fait dans l'écrit même ; la justesse n'est jamais atteinte du premier coup, mais à force de pousser en avant et au fond, l'auteur y arrive. De là une animation singulière ; il lutte avec son idée la plume à la main, au lieu de l'étudier et de la transcrire. En somme, il n'y a qu'une idée dans cette étude, idée fort insuffisante pour résoudre la question complexe du beau, mais bien précieuse et bien neuve. Voyons si j'ai compris.

L'état d'une âme esthétiquement impressionnée est à la fois très net et très obscur, selon qu'il est simple-



ment subi par cette âme ou critiqué par elle. Quand elle ne fait aucun retour sur son état, elle en jouit, et tout plaisir en tant que plaisir est net; sauf les cas exceptionnels où la volonté confine à la douleur, l'âme qui jouit se porte, se tend vers la cause de son plaisir, le perçoit avec plus ou moins de *vivacité* mais avec une constante *netteté*; il faut supposer, pour rester dans le vrai, que le sentiment esthétique est simple et n'exige pas un discernement dans la perception même, ou supposer du moins qu'un véritable artiste arrive fatalement, par les lois de ses facultés, à l'unité du sentiment esthétique sans procéder par élimination et élection réfléchies, conscientes; en un mot il faut admettre que tout est *spontané* dans la formation de ce sentiment en lui. Dans cet état, l'artiste, se bornant à sentir, ne fait aucune analyse d'aucun genre, pas même la plus simple de toutes qui est la séparation du *moi* d'avec le *non-moi*; il agit pour être attentif, sans savoir qu'il agit, partant il ne perçoit pas le monde comme extérieur, faute d'y percevoir une résistance à son action, un *objet*. Ce qui est objectif dans sa perception, il ne le voit pas; ce qui est subjectif, c'est-à-dire la part qu'il y apporte, il ne le distingue pas davantage; ainsi l'extase esthétique est un état presque incompréhensible, parce qu'il exclut l'affirmation du moi, ce qui paraît supprimer l'homme, et l'affirmation du non-moi, ce qui paraît abolir le monde; cependant l'homme et le monde coexistent comme ils peuvent coexister dans une pure *sensibilité* incapable par elle-même de la moindre analyse.

Le philosophe fait profession de séparer soigneusement le subjectif de l'objectif; il est donc nécessairement dans un état opposé à l'état esthétique. Faut-il conclure avec Milsand que ce dernier lui est fermé? Nullement. Un sentiment tombe sous l'entendement comme toutes les essences; mon esprit connaît le sentiment de l'amour que mon cœur a éprouvé, il connaît de même le sentiment esthétique, l'état où le subjectif et l'objectif sont confondus. Milsand est un psychologue médiocre, ce qui ne l'empêche pas d'être un délicat et vigoureux penseur; il s'agit de psychologie ici, prenons garde. Dans toute sensation, dans tout sentiment, quels qu'ils soient, il y a mélange, confusion de l'objectif et du subjectif, et perception indistincte de l'un et de l'autre; la distinction ne commence qu'au moment où l'entendement transforme la sensation en notion, fait son butin de l'objectif et prononce le divorce du subjectif. Ne nous émerveillons pas plus de les trouver unis dans l'émotion esthétique que dans la pure sensation du rouge ou du bleu, ou dans le sentiment du bien, du juste, de l'amour, etc... Le plus brillant de la thèse de Milsand n'en est pas le meilleur. J'ai peur qu'il n'ait pas vu le point qu'il touche. Je veux sonder son idée, elle est féconde.

Il ne fait en somme que constater l'existence d'un sentiment propre à l'ordre des beaux-arts, constatation fort importante, du reste, car désormais les philosophes ne chercheront plus à décomposer l'émotion esthétique pour la ramener à quelques sentiments

connus, à la sympathie par exemple. Mais dès que le sentiment esthétique est signalé, il est inutile de dire qu'il est à la fois objectif et subjectif, puisque, nous l'avons vu, c'est le caractère de tout sentiment. Ce sentiment constaté, il faudrait l'analyser, chercher à quel titre il se distingue de tout autre, voilà ce que Milsand a fait et ce que Ruskin a tenté, il faut lui en savoir gré, mais combien il est au-dessous de notre Jouffroy ! Ce pauvre Ruskin tombe dans le piège que je marquais plus haut, il fait si bien qu'il décompose le sentiment esthétique en une foule d'autres ; il y trouve tous les sentiments nobles de l'homme en communion avec les perfections de Dieu reflétées par les créatures ; il y introduit même les notions scientifiques.

Milsand a raison ; son indignation est légitime quand il revendique à haute voix la faculté artistique contre les usurpations funestes de la littérature. Bravo ! très bien ! Le cœur bondit de plaisir, car le vaillant écrivain lui donne des raisons qu'il sent. Conclusion : il existe un sentiment propre à l'art, absolument irréductible aux autres sentiments littéraires. Je t'aime, Milsand !

Je t'aimerais davantage si tu ne niais pas l'idéal. A nous deux !

J'ai dit que si l'état de l'âme esthétiquement émue est très net quand il n'est que senti, cet état devient très obscur quand il est critiqué par l'esprit. D'où vient cette obscurité ? Milsand répond : elle vient de ce que l'esprit a soufflé lui-même le flambeau, de ce

qu'en intervenant il détruit cela même qu'il prétend analyser. Je répète que la fonction de l'entendement est de faire des idées, que l'idée exprime le sentiment le plus délicat, qu'en deux mots on a l'*idée d'un sentiment*, et que tout sentiment est à la fois subjectif et objectif; mais l'avantage de l'*idée du sentiment* sur le *sentiment* même, c'est qu'elle livre au travail de la réflexion, de l'analyse une matière qui, au pur état de sentiment, y résiste, s'y soustrait essentiellement. Quelle est donc la matière du sentiment esthétique? Quels éléments subjectifs, quels éléments objectifs entrent dans sa formation? Voilà la question. Il faut confesser que l'artiste seul peut la résoudre, car celui qui n'a pas éprouvé un sentiment n'en aura jamais l'idée; j'accorde même qu'une condition pour bien rêver soit de moins penser. Que s'ensuit-il? Que les facultés se nuisent dans un même homme et que l'esthétique sera faite, si elle l'est jamais, par la plus riche et la plus puissante organisation morale qui ait paru sur la terre. Il n'en est pas moins vrai que, s'il existe un sentiment esthétique, il existe un rapport entre l'homme ému et le monde qui l'émeut, par conséquent deux termes. Occupons-nous du second.

Je soulevais, dès le début de cette critique, une difficulté qui se représente ici dans toute son importance. Milsand suppose spontané le travail de l'imagination, de sorte que l'émotion esthétique l'accompagne et participe de sa spontanéité; je le veux bien, j'ai éprouvé qu'il en est ainsi. Mais Milsand ne tient pas compte du travail antérieur de l'esprit qui, par

une longue série d'analyses et de synthèses, a depuis l'enfance distingué et nommé les choses, aperçu et affirmé des unités là où la pure sensation ne donnait que le chaos; la plus belle campagne et la mieux peuplée pour la sensation seule n'est qu'une bigarrure mouvante pareille aux images du kaléidoscope. Donc, à moins de réduire l'art à la sensation, à l'agréable, ce qui est le nier, il doit reconnaître que la faculté esthétique travaille sur un fond plus compliqué mais plus intelligent, fourni par l'élaboration consciente ou inconsciente de l'esprit (peu importe à ma thèse)... « Mais, s'écriera Milsand, je n'ai pas nié le concours de l'esprit dans l'œuvre de l'imagination; et, si vous m'accordez que ce concours a été inconscient, vous êtes de mon bord! » Pas tant qu'il le croit: l'esprit a opéré spontanément, mais toujours d'après ses propres lois et par ses procédés habituels, il agit de la même façon, que la conscience assiste ou non à son œuvre, c'est-à-dire qu'il ne forme que des idées particulières, des miettes de connaissance et qu'il n'avance que lentement et par consultations vagues, sans pouvoir entrer d'un bond dans la place; il devine, j'en conviens, parce qu'il induit et déduit, mais il ne voit pas directement le fond des choses, quelque naïf qu'il soit.

Il existe cependant pour l'intelligence un moyen de pénétrer fort avant dans la nature des êtres dont l'essence est analogue à l'essence humaine, c'est de saisir à travers les sensations et par la qualité même et le mouvement de celle-ci, la force externe qui les cause, non cette force même, mais du moins son

allure et sa vie. L'esprit, en effet, distingue les *unités vivantes* au milieu du chaos des sensations grâce à la propriété d'expression dont jouissent les sensations qu'elles produisent. S'étendre sur ce sujet autant qu'il le mérite, ce serait faire un livre. Quelques traits indiqueront ma pensée.

Les sensations, lignes, formes, couleurs, sons, saveurs, odeurs, sont agréables ou désagréables, sauf celles que l'habitude nous a rendues indifférentes ; elles ont cette qualité subjective. Je dis subjective, car si quelque fatalité extérieure décide de l'*enchaînement* des impressions et de leur *vivacité*, rien du dehors ne fait qu'elles soient agréables ou désagréables, rien ne leur communique cette vertu, bien qu'elle puisse être excitée et rythmée par le monde externe. La couleur d'un métal ne fournit au chimiste qu'un signalement assez inutile, elle ne lui apprend rien de sa nature ; elle est en soi subjective ; le son que donne le métal en vibrant est également subjectif, sa forme l'est aussi, à moins que la cristallisation n'y révèle un ordre. Ainsi en général la sensation est subjective en soi et ne devient objective que par son rapport à une autre sensation, les rapports sont les seules connaissances que nous ayons des objets. Mais il se présente un cas extraordinaire où la sensation est en soi objective et donne la connaissance de l'objet même qui la produit au lieu de ne le révéler que par des rapports ; c'est le cas merveilleux de l'*expression*.

Considérons un visage. C'est un ensemble de sensations, il est vrai, mais cet ensemble forme une unité

d'expression, le visage est gai ou triste, étonné ou réfléchi, compatissant ou cruel, doux ou colère, etc. Il exprime une chose. Laquelle? l'état de l'âme qui est ici l'objet extérieur. Ainsi l'âme d'un homme soutient un tel rapport avec la disposition des muscles de sa face que cette face, agissant physiquement sur les sens d'un autre homme, lui révèle cette âme. Et je prétends que les sensations, en tant qu'elles révèlent une âme, sont *objectives en soi*, en tant qu'agréables ou désagréables, ce que le langage ordinaire constate sous le mot *expression*. Un exemple éclairera bien cette assertion. Quand je regarde le papier de ma chambre, je vois un ensemble de lignes et de couleurs capricieuses, simplement décoratives, mais, tout en rêvant, j'y découvre un visage bizarre, singulièrement expressif. Comment se fait-il que la même figure matérielle se traduise si différemment à mon esprit selon qu'il y veut voir un ornement ou un visage? C'est que mon esprit peut considérer cette figure comme une réunion de courbes géométriques qu'il conçoit par le rapport de leurs points entre eux, en le rapportant à une direction, à un centre, ou à des foyers, et jusque-là les sensations ne lui ont rien fourni d'objectif que des rapports; la couleur de ces courbes n'était que subjectivement agréable. Mais, dès que mon esprit conçoit un visage dans cette figure, il ne conçoit plus un rapport, comme on est tenté de le croire à cause de la complexité de la sensation, il ne voit plus qu'une chose simple, l'âme exprimée par ce visage. Mais, dira-t-on, vous ne con-

cevez qu'une chose tout à l'heure, à savoir une courbe unique formée par le rapport de divers points, comme ici vous ne concevez qu'un visage formé par le rapport des traits. Cette objection confirme à merveille ma théorie. Certes, si je n'ai vu tout à l'heure qu'une courbe, je voyais en artiste, et pour moi elle exprimait ; si je l'avais vue en géomètre, je n'aurais pu perdre de vue le *rapport* de ses points, qui est la base de ses propriétés, sans renoncer à la connaître au point de vue géométrique. En somme, les sensations sont objectives de deux manières, par leurs rapports, ce qui légitime la science, ou en soi comme expressives, ce qui justifie l'art. Quand je dis *en soi*, je veux dire par l'agréable ou le désagréable, qualité qui peut naître évidemment d'un rapport entre plusieurs sensations, de leur harmonie, avec cette différence que dans la première objectivité ce sont les rapports mêmes qui sont la notion, tandis que dans cette seconde objectivité, c'est l'unité qui est connue, unité étrangère aux rapports, mais qui en résulte.

Je suis en plein Milsand, car cet objectif en soi de la sensation expressive ne lui ôte rien de son subjectif et, chose remarquable, c'est précisément sa qualité essentiellement subjective, l'agréable, qui est aussi objective en tant qu'expressive.

Mais il faut aller plus loin que Milsand ; si l'expression est l'essence de l'art, toute expression n'en est pas le but. Entre deux visages l'artiste choisit ; l'un lui semble préférable à l'autre, non pas seulement parce qu'il exprime davantage, mais parce qu'il ex-



prime une nature plus élevée, plus *belle*. Cette beauté est tout objective, car elle ne dépend en rien de l'artiste, mais, comme le propre de l'expression est d'objectiver la qualité subjective de la sensation, cette beauté est réellement présente dans celle-ci, de sorte que, en vérité, on ne puisse dire que la forme soit purement agréable comme l'entendent les réalistes; elle est agréable, mais de l'agréable qui exprime le beau, de l'agréable devenu signe. Quel est ce beau, cet idéal? Il est spécifique ou absolu. Spécifique, il n'est autre chose que la perfection de l'espèce, un beau cheval, un bel homme, un beau singe. Absolu, il est l'essence suprême, celle qui est supérieure à toutes celles de l'échelle universelle, au delà de laquelle le *devenir* hégélien cesse, faute d'un mieux possible.

Qu'est-ce donc enfin qu'un artiste? C'est un homme doué de la faculté de percevoir profondément l'agréable ou le désagréable *expressif* des sensations, et de concevoir par l'*expression* une série illimitée d'essences de plus en plus élevées.

Ainsi, pas d'artiste sans un vif sentiment de la forme.

La perfection métaphysique, c'est-à-dire ce qu'on peut concevoir de plus complet et de plus riche comme essence, ne devient la beauté qu'en traversant l'agréable, la forme.

Ajoutons que l'amour introduit dans l'art des éléments nouveaux, une beauté sexuelle fort différente de celle dont il s'agit ici.

30 novembre.

Attendre ! Vie provisoire qui ne compte pas ! Colère stérile contre le temps qui veut être mesuré par la vie, bon gré mal gré. Il se venge bien des vains discours sur sa brièveté. Lui, rapide ? Ah ! quel reptile pesant ! Qu'il est lent et implacable dans sa lenteur !

L'attente me rendrait fou. A la fin tout m'est pénible, chaque bruit, chaque visage m'apparaît comme un traître qui m'annonce la personne attendue et me trompe. Qui s'avance ? C'est elle... A coup sûr, oui, oh ! c'est bien elle !... Et voici que ce spectre en approchant se décompose et ne m'offre plus que la caricature de la bien-aimée. La résignation est impossible, car enfin elle peut venir... Elle est peut-être à deux minutes d'ici. On se résigne à une perte, mais on ne se résigne pas à l'abandon d'une chance. L'attente est le plus cruel mélange d'espoir et de désespoir qui puisse tourmenter l'âme ; c'est un sentiment d'impuissance et un mouvement de désir qui enfièvent.

3 décembre.

Whist chez Colin. — Du Jeu. Les jeux ont un sens profond. L'essentielle occupation qu'on nomme travail étant discontinue, et le besoin d'agir étant continu durant toute la veille, il fallait une occupation intermédiaire. Mais on n'agit pas sans un but ; il fallut

donc inventer un intérêt à cette occupation, de là le jeu. On peut le définir : un intérêt d'action hors du travail. Entre le travail et le jeu, il n'y a que l'ennui qui est la sensation de l'oisiveté, sensation aussi vague que l'oisiveté est indéterminée.

Le jeu change de caractère avec l'âge. Il consiste pour l'enfant à représenter la vie ; pour l'adolescent, à la rêver ; pour le jeune homme, à l'activer ; pour l'homme fait, à s'en distraire.

Quant à l'enfant en bas âge et au vieillard, à proprement parler ils ne jouent ni l'un ni l'autre. Ces deux âges extrêmes se touchent par la gravité. Le nouveau-né expérimente sans cesse, il a le sérieux de la curiosité ; le vieillard, qui a abdiqué les affaires, met tout son travail au jeu. Ne croyez pas qu'il s'amuse au whist, ni au billard, ni à quoi que ce soit ; il y transporte l'intérêt de sa vie active, sinon de sa vie d'affection. Ne lui demandez ni indulgence, ni merci pour les fautes d'un partner, et gardez-vous de gagner si vous êtes son adversaire.

L'essence du jeu n'implique pas le hasard, mais le hasard dut bien vite s'introduire, car il crée l'intérêt par le doute ; l'intérêt de la rivalité fut le premier ; mais le doute, qui ne fait que suspendre la connaissance d'un événement, exige moins d'effort et passionne autant que l'émulation. Un coup de dés fatigue moins qu'une lutte et exerce aussi bien l'activité morale. On peut faire cette différence dans une course, où les jockeys sont rivaux et les assistants parieurs.

Le mot jeu est détourné de son sens primitif pour désigner toute combinaison aléatoire, commerciale ou financière.

7 décembre.

Étudier le sens et la portée du mode impératif dans le verbe. Origine du commandement, de l'ordre; examiner si ce phénomène moral est décomposable ou s'il est irréductible. Comparer l'obligation qui naît du commandement à l'obligation morale; la première naît d'une dépendance qui est peut-être aussi la raison de la seconde. Qu'est-ce que la *voix de la conscience*? Est-ce un mode impératif de la pensée qui soit comparable au mode exprimé par le verbe dans les rapports d'homme à homme?

Je pressens là une base psychologique pour la morale. Prendre garde au sens vulgaire de la conscience, qui est considérée comme une injonction intime; voir si cette opinion commune est légitime ou ne fait que rendre, par une image, la nécessité obscure, dite loi morale. Revoir l'impératif catégorique de Kant.

10 décembre.

Vacherot (*Essai de philosophie critique*). Morale. — Bien-être infini que m'a causé ce livre. Que ne doit-on pas à ceux qui vous donnent cette richesse! Oui, le principe moral est maintenant clair pour moi. Désormais je ne marcherai plus à tâtons dans le chemin de la vie. Sois homme, c'est-à-dire subordonne

---

toujours la partie animale, inférieure de ton être à la partie supérieure et spirituelle qui te fait *homme*. Maine de Biran avait aperçu cela, mais il n'avait pas ajouté ce qui justifie la règle : cette partie inférieure n'est que le moyen, la partie supérieure est la fin, et il est logique, *raisonnable* de ne point sacrifier la fin au moyen, car c'est renoncer à la joie pour s'en tenir au plaisir.

## Journal intime

(1865)

*13 janvier 1865.*

Pensées d'un flâneur. — Je me suis laissé persuader que la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre, mais je ne trouve personne pour le prouver. Une ligne a-t-elle cette forme quand on la définit la plus courte? Est-elle la plus courte quand on lui donne cette forme? J'aime à la chicaner parce que je ne puis la souffrir, non plus que la ligne brisée. Tous les instincts s'y précipitent, toutes les choses tristes s'y complaisent. L'élan du tigre sur sa proie, le fer de l'épée, le sceptre, la colère et l'injure, les colonnes Vendôme et les béquilles, le duel d'honneur qui est le plus court chemin de la vengeance, le cordon de la guillotine, le droit des codes qui va droit au préjugé; enfin, et par-dessus tout, le boulevard, grande route de la cohue : tout cela fait de la ligne droite.

J'aime la courbe; écoles buissonnières, vol des hirondelles, ondulations des mers, nuages, vallées, beaux

horizons, beaux visages, vous êtes des courbes. C'est une courbe que suit la justice lorsque, au lieu de couper le lingot d'or en deux et de le jeter aux parties, elle va jusqu'au plus profond des âmes s'inspirer des besoins de chacune et porter à chacune sa nourriture comme le réseau sinueux des veines alimente le corps, si bien qu'on ne la distingue plus de la charité. C'est une courbe que l'éloquence, qui sait faire de la certitude un charme enveloppant, et la délicatesse, qui ne donne ou ne refuse qu'en pressant la main. La pudeur est un délicieux détour, et un beau vers tombe et se relève douze fois comme un serpent sur ses orbes. La tolérance fait circuler entre tous la liberté sans en coudoyer aucun. L'enfance, la jeunesse, l'âge mûr, la vieillesse, quelle courbe au-dessus de l'horizon de la vie ! L'art n'est pas une roide échelle du réel à l'idéal, et le progrès une hélice, mais une parabole, cette belle ligne qui tente vers son asymptote un baiser qui toujours fuit.

Trois belles droites : le rayon, la frise attique et la loyauté. Trois courbes odieuses : la diplomatie, l'hippodrome et le cercle vicieux.

L'homme d'affaires est une droite, l'artiste une courbe.

*Février 1805.*

La cause de l'instabilité des nations est tout entière dans le manque d'équilibre entre la culture du corps et celle de l'âme dans l'humanité. Le barbare n'est que fort, le civilisé n'est qu'intelligent ; ni l'un ni

l'autre n'est *homme*. Les qualités de l'homme sont éparses, elles ne se rencontrent pas dans un même sujet; le progrès politique se confond ici avec le progrès moral; il faut faire des hommes. La politique et la morale sont de la statique.

— Sur le livre de Paul Janet : *Philosophie du Bonheur*.

Aux grandes joies les grandes douleurs. Pour être heureux, sentir le moins possible, qui voudrait de ce bonheur? Toute théorie sur le bonheur tend à l'anéantissement de la passion, source des peines et des plaisirs, et partant à l'abolition de la sensibilité. Le bonheur défini par l'équilibre des facultés, par l'usage proportionné de toutes les puissances, est un régime qui va droit à l'ennui. Ajoutez qu'il en vient à compromettre le bonheur même par le souci constant de cet équilibre; on ne le maintient qu'au prix de sacrifices continuels. Il est vrai qu'une organisation naturellement pondérée est naturellement heureuse; mais que m'importe! Si la mienne est passionnée, votre recette ne peut me servir sans que je me rende malheureux par son application même; vous avez observé les conditions du bonheur, mais si elles n'existent pas, peut-on les créer? Equilibrer son âme, c'est faire de la vertu, mais ce n'est pas se donner le bonheur; la vertu est au contraire sœur de la souffrance. Il y a un bonheur pour chaque homme et il se définit tout simplement la satisfaction complète de tous ses penchants; d'où l'on voit combien le bonheur diffère de la vertu.



Un livre sur le bonheur ne sera bon que s'il rend heureux ceux qui l'auront lu ; car s'ils restent malheureux, évidemment la recette ne vaut rien ; on ne peut pas supposer qu'on apporte de la mauvaise volonté à l'essayer ; il n'y a d'engagé que l'intérêt, l'égoïsme du lecteur.

La vertu est essentiellement douleur ; faites-en de la joie, qu'en restera-t-il ? Qu'est-ce qu'une vertu qui ne coûte pas ? Je ne veux même pas qu'elle promette le bonheur, je craindrais d'y sentir une spéculation. Quand on vise au bonheur, on se contente de n'être pas coupable, mais on ne peut se déclarer vertueux ; en somme, on n'est pas très intéressant.

, ...

Poésie. — Une terre pleine de ronces et d'orties. Un homme la défriche, l'herbe y pousse, c'est une prairie. — L'homme laboure la prairie, le blé y pousse, c'est un champ. — L'homme moissonne le champ et le retourne. Les vents d'Asie y apportent des semences de fleurs et voici que le champ est devenu un immense parterre embaumé. L'homme respire cet air délicieux et dit : « Cette terre est belle, je ne faucherai plus. »

L'humanité a été une horde barbare ; Dieu l'a fauchée par le bras de la mort. Elle est devenue nation, il l'a fauchée encore. Elle deviendra famille amante et pure. Alors Dieu dira : « L'humanité est belle, je ne faucherai plus. »

Seigneur, cela sera digne de ta grandeur, plus digne

que l'insatiable voracité de la tombe, et nous, les éphémères, nous souffrirons et travaillerons avec plus de courage pour nos derniers fils qui seront les immortels.

#### Autre sujet de poésie.

Je n'étais rien, je finirai ; cependant la terre reste, elle était avant moi et me survivra. Je suis donc véritablement un passant, mais je t'aime. Je suis un passant qui cueille une fleur dans un pays et la rapporte dans sa patrie et la montre à ses parents, à ses amis, et leur dit : « Dans ce monde d'où je viens, il y a des fleurs comme celle-ci. »

186; (sans date) 1.

Il existe pour la femme un crime de plus que pour l'homme, c'est la coquetterie. La coquetterie de l'homme n'est qu'un ridicule, c'est la fatuité.

Telle femme n'a de bonté que pour s'en donner la

---

1. Cette page amère sur la coquetterie féminine est écrite en regard du poignant sonnet *Trop tard* ou *Pitié tardive*, publié après la mort du poète dans les *Épaves*.

*Il fallait être bonne au temps où je souffrais,  
Quand j'étais plus crédule et que j'avais des larmes,  
Lorsque j'obéissais comme un vaincu sans armes,  
Lié si follement par des serments si vrais.*

*Madame, en ce temps-là c'était vous que j'aimais,  
J'ignorais le mensonge ballucinant des charmes,  
Vous avez ébranlé mon cœur de tant d'alarmes  
Que j'aurais le bonheur sans y croire jamais.*

grâce. La coquette se plaît à faire d'une joie une douleur et même d'une douleur une joie, car ce qui lui importe c'est dispenser à son gré l'une et l'autre.

Une coquette n'avancera rien qu'elle ne puisse retirer; elle ruine d'un mot la situation qui semblait la mieux établie; elle autorise l'audace et tout à coup s'en étonne avec une audace plus grande encore. Une femme parfaitement indifférente déconcerte et paralyse la galanterie; une coquette ne paraît donc jamais indifférente. Mais quel sentiment joue-t-elle? Un sentiment qui de sa nature doit rester indéfinissable, car s'il était amour, ce serait un aveu; s'il était amitié, l'appât serait insuffisant; s'il était compassion, il blesserait; or il faut qu'il attire indéfiniment. On pourrait dire que le sentiment qu'elle laisse entrevoir n'est que l'amour possible.

L'art de la coquette consiste à ne rien permettre en laissant croire tout possible.

La coquetterie est un hommage et une insulte à la pudeur; c'est un jeu de cache-cache derrière le voile de la pudeur, c'est un manège ignoble, c'est un badinage avec la feuille de vigne.

---

*Un abîme éternel, infini, nous sépare.*

*Ah! le baume tardif de vos lèvres s'égare :*

*Plus rien n'y peut fleurir qui n'ait son goût le fiel.*

*Adieu, laissez-m'en croire dans ce temps péroré,*

*Mais ne le flânez pas, car c'est tout un monde.*

*Il a fait son suaire avec un pan du ciel.*

Une coquette ne se paie point de compliments, elle n'y sent que de l'esprit; mais un mot du cœur l'intéresse, elle y trouve de quoi faire souffrir.

Toute femme connaît admirablement ses ressources pour plaire; elle sait produire dans le monde tout l'effet dont elle est capable, effet de beauté, de grâce, d'esprit, d'indulgence et même de simplicité. Le chef-d'œuvre de la coquetterie c'est de produire un grand effet de simplicité.

La bêtise d'un homme se connaît à ses paroles, celle d'une femme à son silence. Une femme muette est sotte, un homme qui se tait peut passer pour grave. Un moyen d'exaspérer la coquette, c'est d'être toujours galant avec elle, jamais tendre; c'est là une façon de la jouer que je recommande.

Il existe cette différence entre la coquette et la femme galante, que la première en veut au cœur et la seconde aux lèvres.

*7 septembre 1865.*

Ma pensée a parfois des illuminations subites qui éclairent tout à coup le fond des questions, puis c'est la nuit. La plume n'est pas assez rapide pour fixer ces traces lumineuses; j'en tire peu de profit, parce que je les sens m'échapper dès que je veux les réfléchir pour les conserver...

---

## Journal intime

(1868)

*Dimanche 14 juin 1868.*

Je vais donc noter chaque jour mes impressions principales. C'est un travail que j'ai entrepris autrefois et que je n'ai pas eu la constance de poursuivre. J'ai une terreur instinctive de la plume. Puis je ne profite point de ces impressions, parce que je ne puis les relire. N'est-ce pas assez d'avoir vécu les jours ? Faut-il s'imposer la torture d'en resouffrir les douleurs, ou d'en ressentir les joies mortes avec l'impuissance de les ressusciter ? Il y a dans les souvenirs une odeur de tombe ; oui, il y a l'odeur du passé, odeur vague et fade de vieille poussière qui me jette dans une ivresse lourde, pleine de larmes qui ne peuvent tout à fait couler. Ah ! les peines récentes ont pour elles de pouvoir être pleurées et criées ; les anciennes sont, en quelque sorte, d'une impossible digestion, elles ne peuvent ni se répandre si s'assimiler.

Le seul avantage de ces mémoires quotidiens est de permettre à la plume une entière sincérité, ou plutôt une entière spontanéité. La sincérité est la condition première de toute production de l'esprit, à mes yeux du moins. N'être pas sincère, c'est gâter le plaisir de suivre au dehors la fortune de sa pensée, ce qui est la seule joie véritable d'un écrivain digne de ce nom. Comme on ne s'intéresse qu'au succès de ses propres enfants dans les carrières de la vie, ainsi ne peut-on jouir vraiment que des destinées d'une œuvre qui est le fruit des entrailles. En outre, la production artistique a pour effet immédiat de soulager l'âme, de l'alléger de tout le poids des maux exprimés, ou de détendre l'oppression de l'enthousiasme, de l'extase et du bonheur; enfin elle transforme aussitôt la passion en contemplation, parce qu'elle sépare le cœur de son objet, non point pour le lui soustraire, mais simplement l'en dégager et le lui montrer à la lumière de l'esprit. Comment tous ces bienfaits seraient-ils sentis sans la sincérité?

Mais pour la spontanéité, il en est tout autrement. On n'écrit pas spontanément pour le public; il faudrait être dépourvu de toute pudeur pour laisser surprendre tous les mouvements de son âme. Le goût dans le style est la pudeur de la sincérité. Dans les choses de la poésie, ce n'est pas la curiosité indiscrète du lecteur qu'il s'agit de solliciter, mais sa sympathie, c'est-à-dire le sentiment qui peut lui être commun avec le poète; en d'autres termes la poésie ne doit pas être purement individuelle, biographique,

elle doit être humaine. Dans les ouvrages scientifiques, la spontanéité qui est alors l'intuition, la subite appréhension du vrai, est encore moins de mise que dans les ouvrages d'imagination. On est tenu d'avoir réfléchi avant d'écrire, la réflexion est la sincérité du savant et du philosophe, parce qu'elle seule garantit la véracité de l'auteur.

Ecrire pour le public est donc une rude besogne, où l'attention est toujours en éveil pour choisir et critiquer tous les matériaux fournis par la spontanéité; écrire pour soi, ce n'est plus travailler, c'est respirer.

Respirons donc, traçons ces lignes au hasard de l'émotion et de la pensée, sans les voir naître et finir, surtout sans les relire; que la plume sténographique machinalement le poème intérieur, triste ou gai.

Il est triste, ce soir. J'ai fait aujourd'hui de la philosophie, mais non point analytique. Comme un peintre s'éloigne de temps en temps de son chevalet pour juger de l'effet (qui est la synthèse des touches), ainsi le philosophe doit souvent abandonner brusquement le squelette de sa pensée pour voir à distance si cela fait une figure, un tout; chaque os pris à part est exactement défini; mais l'agencement de tous les os est-il vrai, naturel, possible? On ne le voit que de loin. Il semble, chose merveilleuse, qu'une faculté supérieure préside au travail divisé des organes de l'entendement et par un jugement suprême et sans recours casse tous les menus jugements particuliers qui sont les pièces du système. Cette faculté est chez moi dédaigneuse, altière, et donne de rudes leçons à

ses petites ouvrières de l'étage inférieur; elle leur laisse les cornues, les alambics et tout l'attirail de la dissection et de l'analyse, elle trône dans un vide effrayant, et quand ses subalternes ont bien trituré, morcelé et retourné la question, elle les traite d'imbéciles, se moque de leur œuvre et conclut à la vanité de ce tripotage infime par une conscience hautaine d'un ensemble infini dont la trame fuit par tous les bouts la vision humaine. J'en éprouve une tristesse réelle.

Là-dessus des lettres désolantes m'arrivent, et un sentiment de solitude indicible achève de m'abîmer. Il est tard, allons dormir. J'en ai écrit trop long, mais j'y avais plaisir. **A demain.**

*Lundi 15 juin 1868.*

Je conçois une façon nouvelle de présenter la morale. La morale est l'art des actions, c'est une esthétique dont la matière est la vie pratique, elle consiste à donner de *belles formes* à sa vie. Il me semble que les anciens la comprenaient ainsi; l'honnête pour eux est plus que l'accomplissement du devoir, c'est la noblesse dans la conduite, ce qui suppose une haute intelligence du devoir et un art dans l'action. On n'enseigne utilement la morale aux jeunes gens que par cette voie. Ne leur dites pas : « Faites bien », c'est de la servitude, mais dites-leur : « Faites beau », c'est de l'art, c'est de la liberté. Ne vous adressez qu'au génie créateur qui les dévore. Voilà ce que je



dirais à une amie qui serait mère. Une mère seule comprendra bien cette méthode, méthode qui a le grand avantage de dispenser le maître de toute définition précise, puisqu'elle ramène le bien au beau qui ne se définit point.

Ne dit-on pas à l'enfant : « C'est laid, c'est vilain, ce n'est pas beau de mentir », car pour l'enfant mentir et mettre ses doigts dans son nez, c'est tout un. On veut substituer plus tard la conception du bien à celle du beau dans l'esprit de l'enfant, mais on n'arrive qu'à lui définir le *juste* qui n'implique pas tout le bien, car il y a plus dans la charité que dans la justice. Il faut toujours en revenir à intéresser le cœur dans la question. C'est une erreur de croire que l'entendement suffise à la définition du bien.

L'identité du beau et du bien est instinctivement consacrée dans le mot « honneur ». L'honneur, c'est le beau dans l'usage de la volonté, mais spécialement dans nos relations avec autrui ; vis-à-vis de nous-mêmes, le bien c'est la tempérance, et comme la tempérance tend à l'équilibre et à l'harmonie, elle est encore de la beauté. Ainsi je ne trouve de tous côtés que de l'esthétique en envisageant la morale. Mais, objectera-t-on, la morale ne serait donc que relative comme l'art ? Il n'y aurait donc pas plus de bien absolu que de beau absolu ?

Cette objection repose sur une confusion qu'il faut détruire.

Bien faire a deux sens ; cela signifie, d'une part, employer *sa volonté* à faire ce qu'on *juge bien* ; et

d'autre part accomplir ce qui est bon. Nous pouvons toujours tendre à réaliser ce que nous jugeons être le bien; la responsabilité dépendant uniquement de notre *énergie* et de notre *opinion*, nous sommes toujours responsables à moins d'être en état d'idiotisme. Mais nous ne pouvons pas toujours arriver, faute d'une instruction ou d'une intelligence suffisante, à savoir ce qui est vraiment le bien, nous ne sommes donc responsables que dans les limites de notre science. Ainsi dans un sens le bien c'est l'intention de bien faire, jointe à l'effort pour y arriver; dans un autre sens, le bien, c'est la loi absolue (et imparfaitement connue) de la nature humaine. Supposons la nature humaine tout entière connue, les rapports des hommes entre eux et les règles de conduite en découleront aisément pour réaliser le mieux possible le vœu de la nature dans les relations sociales.

Ces deux significations du mot *bien* sont si différentes qu'alors même que nous connaîtrions à fond la nature humaine et les conditions de la vie sociale les plus conformes à cette nature, *bien agir* aurait encore deux sens. La bonté de notre volonté resterait en effet très distincte de la conformité de nos actes aux lois de la nature qui constituent le bien absolu. On peut réaliser ce bien sans bonté, par hasard, par égoïsme même, et alors on a *bien agi* dans le sens de la réalisation du bien absolu, et *mal agi* ou du moins *indifféremment agi* dans le sens de la bonté d'intention. Séparons donc avec soin le bien synonyme de *mérite* du bien synonyme d'*accomplissement de lois absolues de*

*la nature*. Il est désirable évidemment que le mérite naisse de la réalisation du bien absolu, mais il peut exister, même contre le bien si l'intention de le réaliser existait. Notre conduite n'est pas coupable alors même qu'elle n'est pas parfaite.

A ce point de vue l'analogie entre les arts et la morale est complète. Quand on demande : « Y a-t-il un bien et un beau absolus ? » c'est comme si l'on demandait si la nature est régie par des lois éternelles, et l'expérience scientifique autorise à répondre : oui. Ce qui est relatif c'est la connaissance de ces lois, laquelle varie d'un homme à l'autre, d'un siècle à l'autre.

Une action *méritoire* et un ouvrage de *mérite* sont tels par le degré d'activité déployée par leur auteur, par sa part d'initiative eu égard à l'état intellectuel de son temps. Le mérite et le talent ne se mesurent pas à la conformité de l'œuvre à l'idéal absolu, sans quoi il n'y aurait pas une bonne action dans la vie d'un sauvage, pas un beau tableau chez les primitifs ; ils se mesurent à la bonté de l'intention dans le premier cas, et à la puissance de conception, d'invention, à l'effort d'intelligence de la forme dans le second (jointe à la délicatesse des organes des sens). Mais si, changeant de terrain, on compare l'œuvre ou l'action au beau et au bien absolus, sans égards à ce qu'elles ont pu exiger de génie ou de bonté de la part de leurs auteurs, on pourra porter des jugements tout différents des premiers et dire que l'action est absurde et barbare, l'œuvre incorrecte et laide.

Dès que l'homme sait que sa responsabilité morale est subordonnée à sa connaissance des lois de la nature, il devient responsable de son ignorance même, dans les limites où il peut y remédier. Le premier devoir, celui qui prime tous les autres, c'est donc d'étudier les lois de la nature humaine, source de tous les autres devoirs. C'est pourquoi nous assignons l'âge de raison aux enfants comme terme de leur irresponsabilité et quand ils veulent s'excuser d'une faute en disant : « je ne savais pas », on leur répond : « il fallait le savoir » parce qu'on estime que l'objet était à la portée de leur intelligence, et on les punit alors non pas d'avoir commis l'action, mais d'avoir ignoré par négligence, légèreté ou paresse, qu'elle était contraire aux lois de la nature humaine.

Un artiste qui commet aujourd'hui une faute d'anatomie est responsable de son ignorance parce que l'anatomie est connue ; on ne songerait pas à la reprocher à un primitif, et ce primitif peut être estimé supérieur à un rapin correct, bien qu'au point de vue de la vérité absolue, il faille préférer l'académie exacte d'un dessinateur actuel à l'académie vicieuse d'un primitif.

Dans un cas donné, on a toujours une résolution morale à prendre, la responsabilité est toujours engagée, parce qu'on a toujours une notion plus ou moins complète de la nature humaine, ne fût-ce que celle-ci : les hommes étant de même espèce, il n'est pas logique, conforme au vœu de la nature, qu'on fasse à autrui ce qu'on ne voudrait pas qu'il vous fit. La mo-

rale est donc fondée sur la science de la nature humaine et elle a existé de tous temps, parce que l'homme n'a jamais ignoré complètement sa propre nature, mais elle a toujours été imparfaite parce qu'il ne s'est jamais attaché à l'étude de lui-même.

La morale est donc *indépendante* au même titre et pour les mêmes raisons que la science dont elle n'est qu'une application. Elle ne relève, comme la science, que de l'expérience et de la réflexion. Une autorité qui impose des devoirs dont la raison ne se rend pas compte, n'a pas plus de crédit auprès de la conscience qu'un dogme non démontré n'en a auprès de l'esprit scientifique.

Le dissentiment des hommes sur ce qu'il y a de mieux à faire n'autorise point à ne pas faire ce qu'on croit être le mieux; ce n'est pas le scepticisme des autres qui peut dégager notre responsabilité, mais notre propre doute. Chacun doit donc, avant d'oser rompre avec les principes habituels de morale, se demander s'il *en doute sincèrement*, quel que puisse être le scepticisme des autres. C'est une question de fait qu'on peut seul décider. Je m'aperçois qu'au lieu de fixer mes impressions, j'écris des dissertations; tant pis, je veux mettre sur le papier tout ce qui me passe par l'esprit, long ou court, intelligible ou non; n'est-ce pas à moi-même que je parle?

1830. Juin 1830.

Il est onze heures. Je viens de passer la soirée dans

une maison où j'ai dîné. Une femme âgée comparée à son portrait de jeune femme. Toute la beauté ne disparaît pas avec le temps, qu'en reste-t-il ? Ce qui venait de l'âme, le sourire, le regard et cette construction fondamentale du crâne qui marque l'intelligence et le caractère, et dont la graisse luxuriante d'autrefois ne modifie plus l'expression. Il reste la base de la beauté, et c'est encore de la beauté, mais le charme du masque est tombé avec lui, et certaines lignes dont la signification redoutable était dissimulée par l'embonpoint, ou n'était pas encore accentuée, se déclarent et trahissent l'âme. Il y a dans les formes ce que j'appelle *les tendances*. Je suis effrayé de voir ce qu'est devenu le visage de l'enfant. La première chose à faire en présence d'une femme qu'on veut aimer, c'est d'étudier et de découvrir ces tendances ; il faut s'attacher au profil et scruter les sinuosités qui semblent inoffensives et qui peuvent changer de caractère...

J'ai lu aujourd'hui le traité d'acoustique d'Helmholtz, théorie physiologique de la musique. Que les procédés de la nature sont simples ! elle emploie les plus simples moyens aux plus grands résultats. Mais alors comment se fait-il qu'il n'y ait pas un être unique ? comment expliquer la multiplicité et la variété ? il était bien plus simple de tout réduire à l'unité indivisible. Il y a incompatibilité entre la prodigalité de la nature créatrice et l'économie de la nature organisatrice. Des germes à foison, peu de lois, une seule peut-être.

Cela ne rend pas bien ma pensée, mais je me soucie peu de la rendre, je la note.

Je n'arrive pas à mettre en ordre ma préface de *Lycrèce*. On a tant manipulé toutes les idées qu'on ne sait plus où les prendre pour les présenter sous un aspect nouveau ; elles offrent toujours leurs antiques visages.

17 juin.

On m'a demandé dernièrement pourquoi je ne fais pas de roman ni de théâtre. Je n'ai pas osé le dire. L'étude de la philosophie a rapetissé à mes yeux toutes les affaires humaines. Le *variable* m'est indifférent ; créer une scène, faire vivre tel ou tel individu, lui faire prendre sa canne, l'habiller, le faire asseoir, je trouve cela piteux, misérable. J'aime bien mieux prendre l'essence d'une passion, d'une douleur, indépendamment de toute aventure, et chercher la cadence, le rythme qui en est l'éternel et nécessaire accompagnement. Le *contingent* m'est odieux. Il m'est devenu impossible de lire un roman, et je ne vais pas au théâtre parce qu'on y substitue maintenant l'intrigue au caractère. Les *faits* ne m'intéressent pas, ils ne sont que la floraison des causes seules essentielles.

Allez donc dire cela à un monsieur que vous voyez pour la première fois !

Je m'aperçois avec regret que j'ai perdu le sens du comique. Je ris bien plus difficilement qu'autrefois.

et je suis tout surpris de voir mes amis rire de certaines choses.

Je me suis occupé, il y a deux ou trois ans, de l'essence du rire, des causes qui le provoquent, je reprendrai cette étude.

Il me semble, à vue de nez, qu'il n'y a pas d'abstractions risibles et qu'une forme est toujours engagée dans le motif du rire. Peut-être la forme seule est-elle ridicule, peut-être l'est-elle par une disconvenance avec l'idée... C'est à examiner.

Minuit ; j'ai dîné avec des jeunes gens ; une heure au café : du temps perdu, des bêtises, de l'ennui. N'est-ce donc rien qu'une soirée de vie ? Je n'ai guère fait que supputer mentalement les heures.

*Jedi 18 juin.*

Journée bien terne ; pas de travail. Le temps fuit, je me mets en retard. Je ne m'occupe qu'à m'éponger, à me rafraîchir, à somnoler ; la chaleur m'anéantit.

J'ai lu *l'Épopée terrestre* de Lefèvre. Son matérialisme ne résout rien. Les faits qu'il proclame ne sont guère contestés. Il est bien vrai que l'âme et le corps sont dans un intime rapport, qu'on ne pense pas sans cerveau, etc. ; personne ne songe à nier cette relation ; mais la difficulté consiste à expliquer l'un par l'autre deux ordres de phénomènes aussi distincts que la pensée et le mouvement. Ce n'est pas la résoudre que d'affirmer que le mouvement seul produit tout, si l'on n'éclaircit pas cette mystérieuse transformation



des forces matérielles en facultés mentales. C'est laisser subsister le problème et poser une pure hypothèse.

Les positivistes sont plus sages et plus conséquents, ils s'abstiennent de porter aucun jugement sur la Substance et la Cause première.

Enfin Lefèvre cherche à constituer le bonheur avec les éléments de la vie terrestre, il n'y réussit point. Il fallait être assez sincère et assez courageux pour avouer que la vie est misérable sans espoir divin et qu'il n'y a pas d'espoir divin. Byron, Alfred de Musset, Léopardi ont mis le doigt sur la plaie vive du matérialiste. Le bonheur y est réduit à une partie de plaisir manquée. Ce qui est menacé d'une fin demeure au-dessous de l'idée de bonheur.

Cette médiocrité de désir chez les matérialistes me dégoûte. Je crois comme eux que la mort aboutit au néant, mais je ne m'en console pas et toutes les inventions de la science me paraissent de puérides distractions en présence de l'abîme.

Son livre est plein de beaux vers, solides, nouveaux, concis, tombant sur leurs douze pieds comme trois chevaux bien assemblés, un peu lourds, mais puissants.

*Vendredi 19 juin.*

Journée accablante... pas d'énergie, pas de travail, idées paresseuses, informes.

J'ai lu la philosophie de Funck-Brentano. Mal écrit, sérieusement pensé. Oui, la philosophie doit se con-

centrer tout entière dans l'examen de la fonction de penser. Mais là encore que de vague, d'incertitude, d'erreurs!

Qu'est-ce que réfléchir? Comment l'esprit peut-il se prendre lui-même pour objet? Et n'est-ce pas également merveilleux qu'un être puisse penser autre chose que soi?

Que peut-on savoir, si l'on ne sait même pas ce que c'est que savoir?

Et pourtant nous jouissons de la certitude, nous sommes frappés de l'évidence; chacune de nos actions révèle notre foi dans la pensée.

Toutes ces contradictions sont irritantes et énervantes. On ne sait où saisir sa propre intelligence. Quel écheveau embrouillé! que le fil en est délié, cassant!

Les faits intellectuels en apparence les plus simples sont étonnamment complexes. Dans la moindre sensation il entre de la durée, de l'étendue, de l'être, des qualités, une foule d'éléments incompréhensibles et cependant perceptibles.

Quand on est las d'écrire un roman, on pose la plume, mais quand on est fatigué de philosopher, il faut encore philosopher, ne fût-ce que pour douter. Comme nous ne vivons que par la pensée, en tant qu'hommes nous ne pouvons pas plus nous reposer volontairement du doute que cesser de vivre par la seule volonté.

Il est bien heureux que l'amour n'ait pas pour condition la science.

Et encore ! ne lui faut-il pas sa certitude aussi ? Il a son doute ; il a sa foi... La curiosité se fait jalousie pour lui. Ignorer, connaître ; hors de là, plus de passion, plus d'homme.

J'ai cru longtemps que le doute n'était qu'un jeu d'esprit ; je commence à sentir qu'il est une maladie. Ce mal, d'abord imaginaire et poétique, prend une réalité positive quand on a fait le tour de sa pensée. Jusque-là l'on n'était qu'ignorant, des portes pouvaient s'ouvrir... mais tout à coup on s'aperçoit qu'en tâtant la muraille on est revenu à son point de départ sans avoir trouvé une seule issue ; alors on ne rit plus avec les railleurs, on ne pleure plus les larmes d'or des poètes ; on a le cœur serré, oppressé, on est au cachot tout de bon.

Aujourd'hui je ne pouvais être heureux, je n'ai reçu aucune lettre et je n'ai pas travaillé.

La vie sans la femme devient chaque jour plus intolérable. Pas de but, pas de halte, pas de ciel — ni ombre, ni soleil, le brouillard de l'ennui, l'abîme du dégoût, les idées de mort, le terrible « à quoi bon ? »

Une jeunesse qui se dévore, inutile. Quelques brins de menue gloriole par-ci, par-là, aumône misérable de la grande Gloire à ses mendiants. La flatterie des sots qui est le châtement de l'ambition, et l'absolu dédain de ceux qui pétrissent le pain qu'on mange, et sans lequel on crèverait comme un chien... Dépendance et orgueil ; vanité qui par vanité se juge ce qu'elle est, et reste ce qu'elle est. Je me connais. Il ne faut pas affliger les bons cœurs en méprisant leurs éloges.

il faut les remercier, leur sourire; mais c'est le cas de serrer d'un cran le cilice intime de la modestie pour ne pas follement oublier qu'on n'est rien, qu'on ne sait rien. On croit volontiers ceux qu'on aime, on s'imagine que leur plaisir c'est avoir réussi, et, au fond, c'est se plaisir à soi-même. On se complait en soi et dans ses amis; cela ne compte pour rien dans la balance de la critique. Ne pas confondre réussir et *conquérir des affections*; mais savoir se consoler de la médiocrité par les affections. J'entends par médiocrité ce qu'on appelle le *talent*. Que peut-on dire de plus honnête à ceux qui n'ont pas de génie?

Samedi 20 juin 68.

J'ai la mauvaise habitude de me lever tard. Ce n'est pas que le lit me soit agréable quand je suis réveillé, mais j'y suis rivé par une lassitude indéfinissable. Me lever est une besogne. Je regrette les matinées perdues, les seules heures du jour où la température soit fraîche, où l'esprit soit léger, clair, ailé.

Il m'a été impossible de faire un vers. Je ne peux que lire de la philosophie. Il me semble que je suis bien près de tenir le bout du fil, mais les illusions sont fréquentes, je m'en défie.

J'imagine un instant que j'aie à créer, à composer une intelligence et je me demande comment je m'y prendrais. quels éléments seraient nécessaires à cette formation. Et d'abord qu'est-ce qu'une intelligence,

quel but me proposerais-je en la créant? Je me proposerais sans doute de donner aux phénomènes de l'univers une sorte d'existence nouvelle qui serait comme l'écho, la répercussion de leur existence réelle, dans un être. Ainsi il faut que l'univers existe, pour ainsi dire, en autre chose qu'en lui-même, qu'il soit double : réalité et image. Or en quoi ce nouvel univers différera-t-il de l'univers réel? S'il lui était en tout pareil, il n'y aurait qu'un second univers, et non pas une intelligence de l'univers. L'être intelligent a sa réalité propre, distincte de la réalité extérieure qu'il doit comprendre; en un mot il y a deux êtres différents dont l'un cependant doit être contenu dans l'autre d'une certaine manière. Cela ne peut pas être substantiellement, sans quoi les êtres seraient confondus, identifiés. Comment donc l'intelligence *comprend*-elle le monde? Puisque la substance, l'être du monde, ne peut être aucunement contenue dans l'être intelligent, puisque ces deux êtres doivent rester distincts, la nature intime, la substance du monde demeure nécessairement extérieure à l'esprit et n'en peut être comprise.

Je suis donc obligé de renoncer à créer un être absolument intelligent, si je ne place pas l'intelligence dans le monde même, mais dans un être qui lui est extérieur. C'est vainement que j'essaimerais de substituer dans l'esprit à la substance du monde une image de la substance du monde; il ne saurait y avoir d'image de substance, car la forme seule peut être reproduite indépendamment de la substance dans l'es-

prit, à l'état d'image; une image ne peut être qu'une forme, et il n'y a pas de forme représentant la substance même.

Ce sont donc les formes seules du monde, de ses phénomènes, qui peuvent être contenues dans ma créature intelligente. Ici je remarque plusieurs conditions essentielles imposées à cette créature. Si sa substance est absolument et en tout différente de celle du monde, ces deux substances ne peuvent avoir aucune forme commune; aucune forme du monde ne peut être représentée dans l'esprit. Il est clair en effet que la forme n'est pas indépendante de la nature de la substance; par cela même qu'elle lui est unie, elle en participe, elle a quelque attribut commun avec elle; on ne conçoit pas l'union de deux choses *tout à fait* différentes, car elles ne peuvent soutenir aucune relation entre elles. Si donc l'esprit peut contenir, pour les comprendre, les formes du monde, si par conséquent ces mêmes formes existent à la fois dans le monde et dans l'esprit, c'est qu'il existe quelque attribut commun entre le monde et l'esprit, c'est que la substance de l'un est en quelque sorte semblable à celle de l'autre. L'esprit ne peut comprendre du monde que l'attribut qu'il a de commun avec lui pour les formes qui ont cet attribut pour lien avec le monde. Les formes de tout autre attribut de la substance du monde ne seront pas comprises par l'esprit.

Ainsi quand j'essaie de constituer un être intelligent, je ne puis étendre son intelligence au delà de sa capacité de représentation, laquelle est restreinte

aux attributs qu'il peut avoir en commun avec le monde.

Si cela est vrai, je puis affirmer qu'un être intelligent quelconque ne connaît du monde que ce qui lui est commun avec le monde; en d'autres termes, la connaissance qu'il peut avoir de la nature du monde ne dépassera jamais la connaissance qu'il peut avoir de sa propre nature.

Dans un couple, il y a toujours un tyran. D'où vient cela? C'est d'abord que, le plus souvent, l'amour n'est pas égal de part et d'autre; le plus aimé se plaît à éprouver sa puissance et il craint moins de la perdre, parce que cette puissance n'est vraiment précieuse que si elle est jointe à la passion. C'est le cas le plus vulgaire, mais le fait a lieu encore lorsque l'amour est égal des deux côtés. Chacun comprend l'amour à sa manière, pour l'un il consiste à posséder, pour l'autre à se sentir possédé; le caractère en décide et répartit les rôles. Dès qu'on aime, on cherche instinctivement à prouver son amour et à connaître si l'on est aimé; chacun fait, selon son caractère, sa preuve et son expérience, l'un en despote, l'autre en esclave. Ce n'est pas du tout un état d'hostilité, le despote est cher à l'esclave et celui-ci au despote. Au fond l'épreuve est concluante pour l'un et pour l'autre: le jour où le tyran cesse de tyranniser, c'est qu'il n'aime plus; le jour où l'esclave cesse de fléchir, c'est qu'il n'aime plus. L'un cesse d'aimer en abdiquant la domination qui ne l'intéresse plus; l'autre en

s'affranchissant d'un servage qui ne lui est plus doux.

Lorsque les caractères sont les mêmes, il se présente des situations analogues et plus remarquables ; si les créatures sont également tendres, la tyrannie se traduit par une obséquiosité jalouse, le plus tendre est le plus obsédant, mais c'est une obsession délicate ; l'esclavage est alors un sacrifice du plaisir de choyer, on se laisse faire, par un sentiment délicat du bonheur qu'on donne ainsi, bonheur qu'on ne veut pas disputer. Toutes les fois qu'il y a un dévouement possible, il y a émulation, combat, et, chose admirable, le tyran est celui qui se dévoue, l'esclave celui qui accepte le dévouement et s'en prive pour l'autre. Quand les caractères sont tous deux dominateurs, la lutte de possession est passionnée, souvent brutale et l'amour a toutes les apparences de la haine ; chacun ne juge de l'affection de l'autre que par l'empire qu'il peut exercer sur lui.

Ainsi, dans tous les cas, l'amour est une opposition de sentiments qui se manifeste dans chaque acte de la vie commune, car il faut toujours que l'un se laisse dominer ou idolâtrer lorsque lui-même désirerait le faire. On peut trouver dans ces observations des marques infaillibles de l'état d'une liaison...

*Dimanche 21 juin.*

Je sens bien que je ne ferai pas plus de vers aujourd'hui qu'hier. J'ai pour quelques jours de stérilité, je n'y peux rien, il faut attendre...



Ma préface ne va pas vite ; les idées ne me manquent pas, mais je ne puis les poser d'une manière intelligible sans les développer, et ma préface devient un livre. Il faut un bien grand art pour entrer immédiatement en communication avec l'esprit du lecteur ; il faut deviner l'état général des esprits, le point de vue actuel, et relier son propre point de vue à celui-là ; sinon c'est une exposition complète de doctrine : tout doit être pris à la racine, c'est un ouvrage d'un autre genre.

La messe ; tout le village est à la messe ; je reste seul à la maison. Que vont-ils faire à l'église ? Entendre les chants latins, regarder les gestes sacrés du prêtre ? Non, les uns n'y comprennent rien, les autres n'y font plus attention ; la messe n'a de sens déterminé pour aucun. Ils vont là tous ensemble, avec des intelligences très diverses, humilier l'homme devant Dieu. Quel Dieu ? Le principe nécessaire, absolu, de toutes choses, la cause de tout ; les uns se le figurent avec une barbe et une robe, les autres l'imaginent comme une sorte d'esprit, de souffle universel, chacun se le figure comme il peut, mais tous le conçoivent de même.

Ils le conçoivent *en* et distinct du monde, parce que notre entendement est fait de telle sorte qu'il distingue la cause de l'effet, faute de saisir le lien substantiel qui les unit et les confond. Tous ces braves gens sont dans leur droit, ils sont même dans les voies de la nature, car en cela ils obéissent au

besoin de leur raison et de leur cœur. Car enfin c'est un fait incontestable que l'homme est affreusement isolé de la cause du monde, quelle qu'elle soit ; que cet isolement lui pèse, et qu'il lui serait doux de se sentir soutenu, accompagné... Il est fort naturel qu'il cherche à se mettre en relation avec le principe nécessaire qui résout et explique tout, et qu'il donne une force sensible à ce principe. La messe ne signifie rien de plus, tous les cultes s'équivalent par l'intention. Quand je pense à la cause organisatrice du monde (que je la place en lui ou hors de lui), je me prosterne, je me sens dépendant, je sens ailleurs qu'en moi la solution de tout ce qui me concerne ; je suis à la messe. Nous allons tous à la messe. Sans le prêtre, le temple serait égal en noblesse à l'idée même du divin.

Ce soir, fête de Sceaux, bal demi-champêtre dans le parc.

*Lundi 22 juin.*

A quoi bon fixer ici les langueurs, les tristesses de cette journée ?...

Hier une lettre m'a aidé à vivre... Puis la réaction vient, la solitude ne se laisse jamais longtemps tromper...

Vraiment cette philosophie de Funck-Brentano est très remarquable. Il est certain qu'un pareil livre écrit par Renan ou Taine serait tout à fait hors ligne. Je crois que depuis Maine de Biran personne n'a pénétré

si avant dans les esprits. Mais quel fouillis ! Quelle langue ! On est obligé, dans cette forêt, de faire son chemin soi-même, et lire cet ouvrage, c'est plutôt découvrir qu'apprendre. Je ne profiterai de cette lecture qu'en la résumant de mémoire par écrit comme je fais pour les ouvrages importants. Malheureusement le temps me manque ; il me manque toujours et pour tout. La vie nous fait sentir son prix et fuit.

J'ai joui aujourd'hui d'une lucidité d'esprit qui ne m'est pas ordinaire. J'ai vu clair dans les lointains de ma pensée, et j'ai goûté l'*inexprimable* sans obscurité, suprêmes délices de la philosophie...

Ce plaisir a été gâté par des retours à la vie réelle, immédiate... La variété infinie des choses positives me laisse plus seul que l'unité simple de la cause première vaguement entrevue.

Mardi 25 juin. Paris.

Je ne pourrai donc jamais jouir d'une retraite absolue d'un mois ? Ne voir personne, n'aller voir personne !

Visite de digestion à M<sup>me</sup> X. Je ne sais à quel propos elle a parlé de l'amour. Il me semble qu'une fois vieux je ne prononcerai plus ce mot ; il appartient aux lèvres qui ont le baiser. Je garderai le souvenir parce qu'il est intérieur, invisible, enseveli, mais je tairai le mot.

Le pire désespoir, c'est l'indifférence dans un bon cœur.

La plus grande flatterie qu'on puisse faire à certaines gens c'est de leur témoigner du respect.

Pour plaire à une femme quelconque il faut commencer par la respecter; toute femme aime à être prise au sérieux. La galanterie implique le mépris de la femme; elle révolte les natures délicates et déplaît aux coquettes parce qu'elle ne donne rien à torturer. Il faut offrir à ces femmes un cœur qui puisse souffrir encore un peu, si peu que ce soit.

A cinq ans on enfourche un bâton comme si c'était de l'équitation; à dix-huit ans on embrasse une fille, comme si c'était de l'amour; à trente ans on se marie, comme si c'était du bonheur; à quarante on cherche des places, comme si c'était de l'honneur; puis on meurt, comme si l'on avait vécu.

*Jeudi 25 juin.*

Invitation pour une grande partie en voiture (break, brac, brie, je ne sais pas comment ils appellent cela, quatre chevaux, des grelots, etc...), on partira de Versailles dimanche matin, on ira visiter Chevreuse... J'ai refusé. Pourquoi? Je n'en sais rien du tout. Je n'aime pas les parties, toute organisation me déplaît.

S'amuser, mot profond, toute la misère de l'homme y est. Dans un monde heureux l'idée du plaisir ne naîtrait jamais, le bonheur serait la vie même, ce serait un break, brac, brie... perpétuel et inconscient. Mais un brie, brac, break une fois par hasard, comme ça, chez les autres, ma foi non.

Si l'on soupçonnait à quel point toute invitation m'est odieuse, comme je suis indifférent et ingrat, comme je fais peu de cas de ce qui n'est pas *le tout* en toutes choses, on me laisserait bien tranquille.

Oh! un ami! une bonne conversation avec Léon, avec un vieux savant, un philosophe, ou avec mon petit neveu, parlez-moi de cela tant que vous voudrez.

Je ne dis rien de l'amour, c'est un peu trop vil pour être tout plaisir; mais je réserve pour la fin, comme l'idéal du bonheur, l'amitié dans l'amour, ce que j'ai senti de plus délicieux au monde.

*Vendredi 26 juin.*

On a fait quelques vers, pas bien venus, à retourner...

La poésie de sentiment est passionnée ou réfléchie. Elle est peut-être plus facile dans le premier cas que dans le second. J'ai rarement fait de vers expansifs, il se pourrait que je n'en eusse jamais fait. J'aime à donner un mouvement contenu à l'émotion; la compression me semble plus élevée, plus digne que l'expansion. Réprimer l'élan du cœur, c'est mieux compter ses battements, la douleur pesée est plus noble que la douleur criée. J'aime à dire simplement : j'étouffe l'exclamation pour en faire un soupir, j'arrête les pleurs pour les faire retomber sur le cœur; c'est ma manière, ou plutôt, c'est mon idéal.

Une pièce de vers n'est pas faite pour initier tout

le monde à une certaine douleur, mais pour la faire ressentir à ceux qui en sont capables et dignes; cette communication doit donc être *ad hominem*, discrète, mystérieuse, cela se passe d'âme à âme; on s'entend à demi-mot. Ceux qui ne comprennent pas ainsi n'eussent pas mieux compris un développement de la pensée, et ceux qui sont touchés le sont plus profondément, plus intimement et savent gré au poète de ne s'être adressé qu'à eux, de n'avoir ni trahi ni prostitué leur douleur.

On ne saurait croire combien il est difficile de garder cette mesure, d'observer cette clarté relative, ce demi-jour qui n'est lumineux que pour les intéressés et qui cependant doit être agréable à tous, au moins par le côté artistique.

Pour faire de la poésie dramatique et passionnée on est peut-être tenu à moins de tact, de philosophie et d'art, il suffit d'être acteur naturel, de comprendre le rôle, mais on n'est pas obligé de le considérer dans ses rapports externes avec tel ou tel témoin. Je ne parle pas du théâtre, mais de la poésie lyrique. Autre chose est de souffrir naturellement, autre chose de réfléchir sa souffrance et d'en calculer la portée sympathique.

Un grave inconvénient à simplifier la forme, c'est que les vers perdent leur effet à la lecture; la simplicité, communicative par le débit, devient incolore et froide, abandonnée à elle-même. Et pourtant, au milieu de toutes ces difficultés, la note juste est toujours possible à frapper, on la pressent, mais plus on

en approche, plus les tons voisins sont faux. Il est préférable de faire, malgré soi, tout autre chose que ce qu'on voulait, plutôt qu'un à peu près. Le contraire peut être vrai, l'à peu près est toujours faux.

*Samedi 27 juin.*

Quelle impression ai-je éprouvée aujourd'hui? Aucune, sinon la langueur d'une oisiveté odieuse. Oisiveté relative toutefois, car j'ai noté les passages principaux du livre de Brentano et je les ai transcrits. Mais pas de composition, rien d'effectif, de créé. Temps qui n'est ni perdu ni bien employé.

*Du devoir.* — Le devoir aide à vivre, parce qu'il divise le temps et ordonne le travail. Ce qui me manque peut-être, c'est l'absolue nécessité d'agir. La composition est de sa nature capricieuse, *journalière*, comme on dit, de là mille sophismes de la paresse pour différer, ajourner la besogne. On ne peut pas considérer comme un devoir de créer du beau, mais c'en est un de s'y essayer chaque jour et de ne point se rendre trop vite aux résistances et aux inerties de l'esprit.

Il me manque surtout une assistance, un appui, un vivant et actuel encouragement. Seul, seul, seul!

Je suis allé dans la campagne pour examiner de près les fleurs comme naguère au Jardin des Plantes. Je suis désolé d'ignorer leurs noms. Le génie de la Nature (pourquoi ne pas dire Dieu?) n'est pas seulement puissant, il est spirituel, il s'amuse comme les enfants à

faire des découpures, des cocottes ! C'est incompréhensible, admirable, ridicule, sublime, niais, charmant, en un mot, cela n'a pas de rapport avec le génie humain, et nous nous obstinons à en chercher un. La poésie qui interprète ces choses est peut-être une vanité absurde ; mais si, par hasard, les sentir c'était les connaître, elle serait une révélation profonde.....

Pauvre Jardin des Plantes !

*Mercredi 1<sup>er</sup> juillet.*

Il est onze heures, je suis las, j'ai sommeil, mais je vais cependant griffonner quelques lignes ; je suis déjà bien en retard, la paresse me gagne, essayons de la vaincre, il n'y a que la première ligne qui coûte.

Je voudrais terminer ma série des *Solitudes* par une pièce plus importante que les autres et qui caractériserait la solitude de l'esprit. Il faut : a) montrer l'esprit se séparant peu à peu de la nature, et s'exilant dans la contemplation intérieure des essences métaphysiques ; mais il faudra *représenter* cela et non le définir. L'esprit n'a qu'une compagne, la vérité ; il la poursuit, il traverse l'enveloppe sensible des objets pour l'atteindre au delà dans son gîte obscur. Elle l'entraîne, d'abstraction en abstraction, dans une sorte de désert où plus rien n'a de consistance, où les formes évanescentes n'ont laissé d'elles que leurs proportions, où elles sont devenues *formules*. Ah ! que les lois sont pâles, mornes, sinistres, implacables, elles sont les



filis qui font mouvoir les comédiens de l'univers visible, et ces fils ténus composant dans leur froide harmonie une espèce de toile d'araignée où l'âme s'empêtre, et alors le monstre ignoble de l'ennui, du spleen, vient lentement mais sûrement la ronger et l'épuiser. Malheur à qui cherche la trame de la tapisserie au lieu d'en admirer naïvement les dessins et les couleurs!

Au fond il n'y a qu'une solitude, origine de toutes les autres, c'est l'éloignement où nous sommes de la raison du monde, de Dieu, quel qu'il soit. Dès que je sais que tout doit s'expliquer par quelque être dont la loi est nécessaire, je sens l'absence de cet être, et plus je pense, plus je la sens. Il est là et je ne le vois pas, j'appelle, il reste muet, je suis donc horriblement abandonné, je suis seul. Il me regarde par le calice des fleurs, par le visage de ma maîtresse, par le ciel entier, mais c'est *un regard sans yeux*. Dieu me regarde par les choses, comme la personne aimée par les souvenirs qu'elle m'a laissés, par une boucle de cheveux, une bague, une lettre, par l'air même de la chambre, regard fixe, demi-mort, énervant, irritant.

*Judi 2 juillet.*

On m'écrit : « Est-ce la civilisation qui rend ainsi l'existence dérisoire, ou est-ce notre organisation incomplète? »

Il faut répondre : l'imperfection même de l'homme est cause de la civilisation, et la civilisation même

n'arrive qu'à mieux accuser son imperfection. Je m'explique : Si chaque individu eût été un homme complet, également fort, intelligent et bon, si les qualités et les aptitudes eussent été les mêmes chez tous les hommes, il est probable que le mot civilisation n'eût jamais été inventé, car le problème que ce mot implique ne se fût pas posé, le mot progrès eût suffi. Le problème de la civilisation est en effet celui-ci : compléter les hommes les uns par les autres, c'est-à-dire diviser leurs fonctions selon leurs aptitudes respectives et régler le juste échange de leurs services réciproques. Grâce à l'inégalité des facultés, cette division du travail est fatale, mais combien elle est misérable au fond ! Elle parque les hommes pour toute leur vie dans ces ornières qu'on nomme les carrières, les professions, témoignage de l'imperfection de chacun. Et le commerce nécessaire de tous ces états entre eux condamne ceux qui les exercent exclusivement à une irrémédiable dépendance. La civilisation est donc la meilleure organisation possible des mutuelles servitudes ; servitudes rendues moins sensibles par leur réciprocité même et par la justice qui tend à s'établir dans cette réciprocité. Le progrès de la morale et de la science aide puissamment à la civilisation, mais il ne la constitue pas essentiellement, parce qu'elle est essentiellement politique et économique. Voilà comment l'imperfection individuelle est la condition, la cause, la raison d'être de la civilisation.

Je dis en outre que la civilisation fait plus vivement

sentir cette imperfection; c'est évident, car elle tend à classer les aptitudes personnelles, à canaliser les vocations, et elle accuse ainsi ce qui manque à chacun en marquant ce qui lui est exclusivement propre. Il ne faut donc pas demander si notre misère est due à la civilisation, qui nous asservit, ou à notre imperfection, qui nous condamne à cet asservissement. Ce sont deux choses solidaires et inséparables. La civilisation s'empare de nous sans notre consentement, mais notre imperfection nous obligerait à y consentir, car nous ne pouvons nous passer les uns des autres et par là nous nous asservissons les uns les autres.

Cette fatalité ne peut être éludée, mais elle peut être rendue insensible et ressembler au bonheur. C'est ce qu'on appelle *avoir trouvé sa voie* et *faire son chemin*, puisqu'en effet notre aptitude et nos passions nous classent malgré nous dans une certaine catégorie sociale, nous pouvons en nous y rangeant de bonne grâce, par instinct même et vocation, satisfaire à notre nature, et cela d'autant mieux que le monde où nous vivons sera mieux civilisé. Les révolutions ne créeront jamais l'indépendance (qui est la vraie liberté), mais par la suppression de tout privilège, de toute entrave à l'élection des carrières, elles permettront à chaque nature de suivre son penchant spécial, d'obéir à son tempérament propre, et, par contre, de ne dépendre que dans la juste mesure de son imperfection native.

Ce qui prouve combien notre civilisation est encore arriérée, c'est l'immense quantité de passions et d'aptitudes qui n'ont pas de débouchés, qui, faute de

trouver un emploi et un aliment, se heurtent contre les barrières des lois et des mœurs et réclament vainement contre elles. Les déclassés (dans le sens large du mot) abondent, et il n'y a de malheureux que les déclassés et les non-classés de cœur et d'esprit. Pour ceux-là l'existence est bien vraiment dérisoire. Ils sont nés trop tôt ou trop tard, avec une organisation inopportune.

*Vendredi 3 juillet.*

Je commence à m'alarmer de la difficulté que j'éprouve à faire des vers depuis près d'un mois. L'idée et la forme ne me viennent pas ensemble, ce qui est le signe de la stérilité en poésie. Je partage à cet égard de tout point l'opinion de Leconte de Lisle que j'ai vu dernièrement; il me disait que les mots ne viennent pas s'adapter à la pensée, mais que les deux se présentent dans une intime union, de sorte que la justesse des termes et la clarté des idées ne sont qu'une seule et même chose. Il est vrai que parfois on cherche le mot propre, mais pour le chercher il faut qu'on le sente; c'est une question de réminiscence, non de création.

La formation du vers est un phénomène intéressant à étudier. Chez moi voici comment il se produit. Je me mets, par la réflexion du sujet, dans un état général de sensibilité, d'imagination, de volonté, qui m'affecte tout entier et ne laisse rien de moi en dehors de l'impression; je tâche de la subir en toutes mes

facultés. Il en résulte une vie esthétique difficile à définir; elle n'est pas naturelle, puisque je l'ai provoquée par la concentration de mes forces intellectuelles et sensibles, elle n'est pas davantage artificielle, car, si je puis la provoquer, il ne m'appartient pas de la déterminer, je l'appelle et je m'y livre. Malebranche disait que nous voyons tout en Dieu, je dirais qu'en ces moments-là, je vois tout en mon Dieu qui est l'Art, je ne distingue plus mon œuvre de moi, et cependant je la considère et la traite comme objet. Dans ces dispositions je sens germer les formes, les rythmes, j'aide à leur développement plutôt que je ne le crée, et les vers éclosent. Ce qui me fatigue le plus ce n'est donc pas de faire des vers, mais c'est de me mettre en état de les faire.

*Second tableau.*

Elle est élégante. Je ne parle pas seulement de cette élégance de second ordre qui n'est autre chose chez la femme que l'instinct de la toilette qui lui sied. Quelle femme ne possède à quelque degré le souci et le don de se parer selon sa personne? J'entends une élégance plus relevée, celle qui sait assortir les manières à la finesse et à la lierté de l'esprit, plutôt que le vêtement au corps; ceci est donné par surcroît. L'aisance est signe de supériorité, comme l'assurance présomptueuse est marque de médiocrité. Mais il faut que cette aisance soit faite de grâce pour se faire agréer, c'est-à-dire qu'elle doit être naturelle.

L'élégance est aisée, elle est le geste d'une âme d'élite. Elle ne s'apprend pas, elle est spontanée, toutefois elle se connaît, et en cela elle confine au goût. Aussi n'y a-t-il pas loin de l'élégance à la recherche. La recherche peut encore être élégante, mais où commence l'affectation, l'élégance finit. Combien toutes ces nuances, en apparence subtiles, se saisissent bien dans la femme ! Dans celle dont je m'occupe ici je crois trouver la pure élégance ; c'est la moitié de sa beauté. Sa toilette est pleine d'intentions et dénuée de prétention ; elle croirait, j'en suis convaincu, commettre une faute grave envers elle-même, si elle se rendait remarquable par quelque chose dans sa tenue ; elle sait qu'il ne s'agit pas d'être remarquée, mais bien d'être distinguée, qu'il faut ne ressembler à aucune autre, mais en restant soi. Or on est soi par toute sa personne, non par l'exagération d'un détail, car tout se tient en nous et par conséquent tout doit s'harmoniser dans nos dehors. L'élégance dans les petites choses est simplement de la grâce ; dans les grandes, c'est de la dignité, mais ce doit toujours être de l'esprit. Cette qualité exerce sur moi une séduction extraordinaire, bien que souvent elle m'humilie un peu. Oh ! que je voudrais faire un vers qui lui ressemblât !

D'où vient que le mot *fat* n'a pas de féminin ? On dit d'un homme qu'il est fat, on ne saurait le dire d'une femme.

Ce qui sauve la femme de ce défaut c'est peut-être qu'elle peut mettre de la grâce jusque dans la suffi-

sance. Une femme contente d'elle-même ne nous choque pas, puisque nous nous sentons portés à la servir et à l'admirer.

Si elle est belle, elle ne peut trop présumer d'elle-même, si elle est laide elle se sent désarmée, elle est humble ou envieuse, elle n'a donc point de fatuité, la fatuité ne reconnaît point de supériorité.

Règle générale, un fat ne conçoit aucun idéal. La conception de l'idéal dans l'art ou dans la science nous fait sentir combien nous en sommes éloignés et nous écrase. Voilà pourquoi un fat est toujours un sot.

Le fat se croit parvenu; le présomptueux croit qu'il parviendra, ce n'est que la moitié d'un sot.

*Dimanche 5 juillet.*

V... m'envoie un exemplaire de sa traduction de l'*Intermezzo* de Heine, avec cette épigraphe : « Témoinage d'admiration et de sympathie »... Admiration ! peste ! On abuse singulièrement de ce mot-là entre poètes. Le public en est plus chic, il a raison. Ces bons jeunes gens qui se frottent les uns contre les autres, dans un parfait isolement, c'est pitoyable et triste. Il n'y a pas de degrés pour moi dans l'admiration, l'admiration est un état quasi surnaturel de l'âme, un transport, un ravissement suprême, au delà duquel je ne conçois plus d'autres joies; l'admiration c'est l'enthousiasme esthétique, le plus grand de tous. Il est donc évident que V... se méprend sur la valeur du

mot. Que ressent-il donc pour Dante, Shakespeare, Hugo, etc...? Il se pourrait encore qu'il se moquât de moi, mais un pareil procédé n'est pas de son caractère. Non, il a tout simplement pris les mauvaises habitudes de nos coteries. On ne m'arrache pas facilement ce mot-là.

Un témoignage plus sérieux et qui ne s'adresse pas à mon mauvais orgueil, c'est la confiance qu'on me témoigne comme critique de vers; on me donne une pièce à lire et l'on s'en tient à mon appréciation, on la retouche sur mes avis. Ah! voilà une vraie preuve d'estime littéraire. Retoucher ses vers! parlez-moi de cet éloge-là, il m'est plus sensible que la prétendue admiration.

Quand mes vers seront dignes d'admiration, personne ne le saura mieux que moi, et alors, sûr de mon œuvre, je me passerai de compliments. Il en est ainsi, avant d'avoir atteint la perfection, l'on est scandalisé de l'éloge, et si un jour on y arrive, on n'a plus souci de l'éloge. La conscience de l'art, comme celle du bien, est à soi-même sa récompense.

Quand un homme est obligé de reconnaître qu'il a moins d'esprit qu'un autre, il s'en dédommage en s'attribuant plus de bon sens.

Quand une femme est moins belle qu'une autre, elle ne peut pas interpréter favorablement son infériorité. Le génie même est moins écrasant pour la médiocrité que la beauté pour la laideur. Pauvres laides!



*Lundi 6 juillet.*

Quand on commence à aimer la femme pour sa bonté, c'est signe qu'on vieillit, mais c'est en même temps la consolation de vieillir.

Sujet de poésie : Une jeune fille dit : « C'est la première fois que je sors toute seule, ma jeunesse est donc passée, je ne me marierai donc pas. » Le premier acte d'indépendance est pour elle le premier pressentiment de sa solitude future.

Autre sujet de poésie : Il m'est arrivé plusieurs fois de me lier avec une femme pendant trois ou quatre jours : entretiens tendres, promenades, etc. Le cinquième jour je lui écris que je pars pour un grand voyage et c'est fini. Je n'ai pas eu le courage d'entreprendre la grande aventure d'amour et j'ai fui comme un lâche avant d'être pris. A quoi bon ? Un jour de plus, j'étais perdu... ou heureux. Quel jeu que la vie !

On lit toujours trop vite la première fois, on dévore la lettre, en la relisant on la déguste, on la rumine, et l'on s'aperçoit que mille finesses avaient échappé.

*Mercredi 8 juillet.*

Matérialisme et spiritualisme.

La chimie est parvenue à réduire tous les corps composés à un certain nombre de corps qu'elle n'a pu décomposer et que pour cette raison elle suppose

simples jusqu'à plus parfaite analyse. Un corps vivant quelconque, traité par l'analyse chimique, donne en dernier résultat un petit nombre de corps simples, azote, hydrogène, oxygène, carbone, etc., d'où l'on est tenté de conclure que par une synthèse convenablement préparée on pourrait reproduire le corps vivant primitif et que la vie n'est peut-être qu'une résultante des diverses propriétés de ces corps élémentaires. Il y a dans cette conclusion du vrai et du faux. Chaque corps simple, séparé et isolé par l'analyse, est doué de propriétés constantes qui le définissent, mais ces propriétés ne sont constantes que si les conditions dans lesquelles elles se manifestent sont toujours les mêmes (sauf le poids qui persévère dans tous les cas); mais nous voyons les affinités, la solubilité, varier avec la température et les circonstances électriques, et si malgré ces changements nous continuons à donner le même nom au corps, c'est que d'une part son poids persévère et que de l'autre nous savons qu'en reproduisant les premières conditions nous ramènerons les premières propriétés. On pourrait à la rigueur voir autant de corps différents sous un poids unique qu'on peut faire surgir de propriétés en variant les conditions de chaleur et d'électricité. Il n'est donc pas scientifique de dire que tel organe vivant est un composé d'azote et d'hydrogène, parce que l'analyse y découvre les corps alors que les conditions mêmes de la vie organique sont détruites par le fait seul de l'analyse. Ces corps pour reconstituer l'organe devront subir des conditions qui,

modifiant toutes leurs propriétés, ne permettent plus de voir en eux ce que dans des conditions toutes différentes on appelait azote et hydrogène. En un mot, il n'y a vraiment pas de corps définis, mais des ensembles de propriétés stationnaires dans des circonstances identiques. Il est donc faux de prétendre que c'est de l'azote et de l'hydrogène qui constituent tel organe, car les propriétés s'y sont modifiées, et partant les noms appliqués à leurs groupements primitifs ne sauraient convenir à leurs groupements actuels.

Mais toutefois il y a lieu de se demander si les éléments qui forment *substantiellement* l'azote, l'hydrogène ne suffisent pas à constituer l'organe vivant par le développement de propriétés virtuelles non constatables quand on les nomme azote et hydrogène, mais que des conditions subséquentes permettent de constater sous le nom de tissus, de nerfs, etc... Dans ce cas, la même *substance* se serait manifestée plus complètement sans adjonction d'un *principe vital*. Cette hypothèse est légitime et la physiologie (Claude Bernard) tend à la confirmer.

Ouf ! Reposons-nous...

*Jeudi 9 juillet.*

J'ai des accès de tendresse qui me donnent envie de pleurer; j'en ai le bord des yeux gonflé, mais pas une larme. Cette vie d'isolement, de perpétuelle privation est intolérable, je languis; l'inutilité de mes vœux me tue.

Secouons cela : reprenons nos bêtises d'hier.

La distinction du matérialisme et du spiritualisme n'aurait donc plus de raison d'être si l'on démontrait ou si seulement on apercevait que les propriétés qui tombent sous le sens sont sujettes à se grouper très diversement, à disparaître et à se révéler très inopinément, de manière à rendre scientifiquement impossible toute division sérieuse *des corps*. Dès lors aucune induction ne serait possible sur la nature fondamentale de la substance qui supporte et manifeste toutes ces propriétés sensibles, et rien n'empêcherait d'admettre qu'elle possède une foule d'autres propriétés qui ne tombent pas sous le sens. On voit où cela mène : c'est une sorte de Spinozisme scientifique.

Ainsi : 1<sup>o</sup> Faire observer que la division des corps en chimie et, en général, dans toutes les sciences naturelles, n'est pas absolument fondée, qu'elle n'est au fond qu'une distinction des phénomènes par groupes persistants dans les mêmes conditions. — Remarquer toutefois que la constance du poids implique l'existence d'une substance identique sous les divers phénomènes.

2<sup>o</sup> Rien n'autorise à distinguer deux substances, l'une matérielle, l'autre spirituelle ou vitale, car dire la *matière* en parlant d'un corps tel que l'oxygène ou l'azote, ou le sulfate de chaux, c'est considérer un groupement de propriétés dans les circonstances données et rien de plus; il n'y a nulle incompatibilité entre ces propriétés et d'autres propriétés jusque-là virtuelles dans la même substance qui attendent leurs

conditions pour se révéler, et il n'y a aucune raison pour qu'elles puissent se révéler à nos sens, mais il ne faut pas dire que l'azote et l'hydrogène *deviennent* tel organe. C'est cette substance qui d'azote et d'hydrogène devient l'organe par la manifestation d'autres propriétés.

*Lundi 13 juillet.*

Allons, un peu de courage!... tu n'en dormiras que mieux.....

Peut-être pas; quand j'ai remué certaines idées, elles travaillent malgré moi toute la nuit. Je ferais mieux d'écrire mon journal le matin. Je n'en jugerais que plus sainement ma journée de la veille. Le sommeil aurait équilibré mes facultés et apaisé mes émotions. Il m'arrive de désavouer le lendemain ce que j'ai écrit le soir précédent; je ne pense pas à la lumière de la lampe comme au soleil, la nuit renouvelle mon être; les espérances remontent à flot, les couleurs de mon imagination s'éclaircissent; il s'opère une réconciliation de mon cœur avec la vie; mais cette douceur ne dure pas; la crise arrive toujours...

Rencontre d'un petit vieillard de vingt-cinq ans. Apparence de maturité; juge les grands écrivains du jour en homme qui sait le dessous des cartes; familier avec Sainte-Beuve qui doit ignorer son nom; critique d'histoire; fait des conférences; croit à soi; ne désespère pas de Michelet; obséquieux dans la conversa-

tion, vous approuvant sans vous laisser achever, vous devinant; fin, oh! fin, le gaillard! Entend la politique transcendante, prend le contrepied des prévisions les plus naturelles. Beaucoup de mémoire; évidemment heureux. J'ai remarqué que les gens doués de mémoire ont peu de sensibilité. Cela s'explique, les cœurs très vulnérables vivent de deux ou trois souvenirs qui rendent tous les autres insignifiants; ils soignent ou irritent leurs blessures, et le reste du monde ne les intéresse pas. C'est peut-être moins la mémoire qui manque aux hommes sensibles que l'attention nécessaire à la fixation de faits et à la réminiscence; pour être attentif à tout indifféremment, il faut ne rien préférer, ne rien désirer, ne rien regretter. Il y a une foule de dates qu'ils ne retiendront jamais, parce qu'ils n'ont jamais pu leur donner figure dans leur esprit, les y avoir écrites, tandis qu'ils se rappelleront jusqu'aux moindres traits d'un beau visage. Mais peut-être aussi n'ont-ils naturellement pas la mémoire des dates et ont-ils celle des figures.

C'est toujours un grand sujet d'étonnement pour moi de rencontrer unies la joie et la médiocrité, car comment se méprendre sur le rang infime qu'on occupe dans l'échelle des intelligences, sur sa propre obscurité, sur l'ignorance où l'on est plongé à l'égard de toutes les sciences; il suffit d'ouvrir un livre pour sentir qu'on n'est rien. Ce qui a été dit et écrit sur chaque point de la science est infini; la sagacité, la profondeur des maîtres est écrasante. Peut-on s'humilier assez devant le génie? Il faut admirer, admirer, et

mourir de jalousie, j'entends cette jalousie qui rend digne d'égaliser le dieu alors même qu'on n'en est pas capable.

Tous ces petits singes manquent de justice envers leurs maîtres, ils ne savent pas vénérer ; et ils manquent de fierté, puisqu'ils ne sentent pas la médiocrité. Ils ne sont capables que d'envie et de bonheur.

*Mardi 11 juillet.*

Journée nulle pour le travail, c'est-à-dire comme les précédentes.

Visite à l'École de Saint-Cyr ; carrousel de fin d'année. Affluence considérable de spectateurs. Ce qui m'attriste le plus dans les foules, c'est la laideur. Il viendra sans nul doute un moment où l'humanité tout entière sera laide. Mais l'amour survivra à la beauté, on verra des monstres se sourire et s'accoupler. Il est possible qu'alors l'amour perde en élévation. La beauté prête à la passion un objet digne de culte et justifie assez bien les faiblesses et les servilités de l'amoureux, mais du jour où elle disparaîtra, la passion réduite à l'instinct de la génération et ne s'adressant qu'au sexe, indépendamment de l'expression, semblera bien ignoble. Cependant les âmes pourront rester belles, et la tendresse pourra subsister ; s'il en devait être ainsi la disparition de la beauté serait presque un bienfait, la séduction serait sans péril ; le cœur ne s'attacherait qu'à la grâce intime, aux qualités morales ; il n'y aurait point de déceptions et les liaisons

deviendraient plus durables. La question d'ailleurs se complique beaucoup si l'on considère que la beauté est relative au goût et au tempérament de chacun; souvent nous ne comprenons pas comment telle personne peut plaire, et elle plaît. Ainsi en dehors de la beauté artistique, il y a dans les formes une expression sympathique, un charme d'un ordre très différent qui relève de la physiologie et de la psychologie plus que de l'esthétique. L'expression voluptueuse et tendre pourrait donc survivre à la correcte beauté, car elle n'est pas incompatible avec la laideur et elle suffit à éveiller l'amour. J'ai peine à croire toutefois que l'amour demeure aussi noble, aussi humain. Il y a dans la beauté quelque chose d'*impersonnel*, on sent très bien qu'elle est un masque, qu'elle ne s'identifie pas nécessairement à la personne; ce qu'on admire c'est elle et non la personne même; aussi disons-nous que la beauté nous transporte, nous élève, qu'elle est divine. Les courtisanes le savent bien, c'est le plus souvent cette distinction qui fait leur force. Il ne leur est pas permis d'être médiocrement belles, il faut qu'on les oublie elles-mêmes, ou bien il faut qu'elles aient l'expression sensuelle qui les réduit à l'état de machines à plaisir, ce qui efface encore leur personnalité morale.

De là vient sans doute la nouveauté du mariage, on y trouve une possession qu'on n'avait jamais connue ni même souvent souhaitée; on a désormais affaire à la personne même... on ne possède plus ni *l'ange* ni *la bête*, mais la femme; quel risque à courir!



*Mercredi 15 juillet.*

Dans le champ de la pensée et de la passion il est des régions lointaines, inconnues des amis les plus intimes, mais où sait aller tout droit la femme la moins remarquée; ce n'est pas ce qu'elle dit qui plaît et semble spirituel, mais le rapport de ce qu'elle dit à ce monde obscur d'idées et de sentiments intraduisibles; l'accent, le geste, toute la personne en est comme une vivante expression. La femme aimée est révélatrice, même à son insu; ce qu'elle éveille en nous de rêves et d'émotions est prodigieux et passe de beaucoup son intention et son art; en effet elle n'introduit pas en nous ces poèmes, elle les y fait éclore, elle a rencontré la source, elle en fait jaillir les trésors, mais elle ne les y avait pas apportés. L'amante ne peut que faire valoir et fructifier notre âme; elle nous fait sentir notre propre cœur. On conçoit dès lors que de secrètes convenances morales et physiologiques soient nécessaires pour que spontanément tel visage, tel accent, tel mot, remuent ce cœur dans ses profonds replis. Tout jugement porté sur la puissance d'enchantement que possède une femme est donc téméraire.

Oui, je reviens sur cette observation : si confiants, si intimes que soient deux amis, ils s'ignorent mutuellement dans la région de leur âme déparée à l'amour. Il est impossible d'imaginer l'amour d'un autre; on en

peut mesurer la violence par les effets, mais la qualité, le mobile, la raison de cet amour, échappent à toute appréciation.

*Vendredi 17 juillet.*

Renaissance au travail, c'est-à-dire à la force, à la joie intime, au seul bonheur inviolable, à la dignité.

---

## Journal intime

(1869)

*26 janvier 1869.*

Départ pour Nice. Pensées vagues, mauvais sommeil; le roulement sourd et légèrement saccadé du wagon me plonge dans une ivresse inféconde. J'imagine et rien ne se dessine.

*27 janvier.*

Différence de la beauté et de la grâce. D'où vient la séduction? La beauté en elle-même, sans le secours de la grâce, n'est qu'admirable, elle n'est pas aimable. Pourquoi? La beauté m'est redoutable. Cela vient-il du sentiment de la difficulté de la posséder joint au sentiment de l'irrésistible attrait? L'irrésistible, l'inaccessible : tout l'amour.

Le châtement de ne pas aimer, c'est de ne pouvoir jouir d'être aimé.

Cette chose qu'on a jadis tant souhaitée, on ne la sent pas ou elle est presque à charge.

Les mécomptes, les désillusions, les vaines attentes, tout cela m'a tellement rompu à toutes les disgrâces, que je suis indifférent aux événements de l'amour, bien que j'en aie encore toutes les passions. La privation a été l'état normal de ma vie. Je suis habitué à être privé, ce qui est le dernier terme de la misère du cœur.

*29 janvier 1869.*

A Nice. Temps triste, infiniment triste. Je pleure-rais volontiers. Je suis énervé, agacé. Le ver solitaire que les uns ont dans le ventre, les autres l'ont dans l'âme. C'est le désir. Faim toujours renaissante, disproportion constante entre l'appétit et la pitance, et dans cet excès même la satiété.

Je suis malheureux; et j'ai tant de choses à regretter, à désirer, que mon chagrin ne prend aucun nom, comme s'il avait l'univers pour objet. Si loin... si près...! Cela brise et dissout les forces, et enfin la résignation n'est plus que la défaillance...

Que ce peu a donc de prix! On se lasse, on médite des résolutions... puis les projets du désespoir s'évanouissent en une minute, et c'est à recommencer. Prestige merveilleux de cette minute qui cependant n'a jamais donné le bonheur! Mais elle soulage. Être soulagé, c'est tout le bonheur possible à l'homme.

Je ne puis faire de vers.

30 janvier 1869.

L'Océan s'agite, la Méditerranée se déploie ; l'un se plaît à défigurer le ciel en fragments tumultueux dans son miroir brisé, l'autre semble s'étendre pour le mieux réfléchir. Les vagues de l'un se poussent violemment comme des désirs, les plis de l'autre s'enchainent languissamment comme les vœux ; et, tandis que l'Océan malmène et brouille la pensée, la Méditerranée déroule avec lenteur la page bleue du rêve.

Je souffre devant la mer : c'est un berceau trop puissant pour mon âme. Il ne l'endort pas, il la trouble ; il lui imprime un mouvement d'impuissantes aspirations, dont elle n'éprouve que le malaise ; il l'attire sans l'entraîner, comme le fucus de ses bords. J'ai la sensation d'un arrachement éternel. Puis je sens que je suis dupe d'un mirage de mes yeux bornés, qu'après tout c'est de l'eau, que je la dépasse infiniment et qu'enfin rien n'est vraiment grand dans l'espace.

Les montagnes ne me trompent pas plus longtemps : je pense tout de suite à la hauteur des étoiles, et à la plus élevée qui pourrait l'être infiniment davantage.

31 janvier 1869.

La philosophie pratique consiste moins dans la recherche du bonheur que dans l'art de s'en passer.

Mon désir du bonheur s'engourdit sous un ciel brumeux, comme le serpent dans une cage ; mais quelle imprudence de le porter au soleil ! Il s'y dégourdit et rampe jusqu'à mon cœur pour le mordre encore.



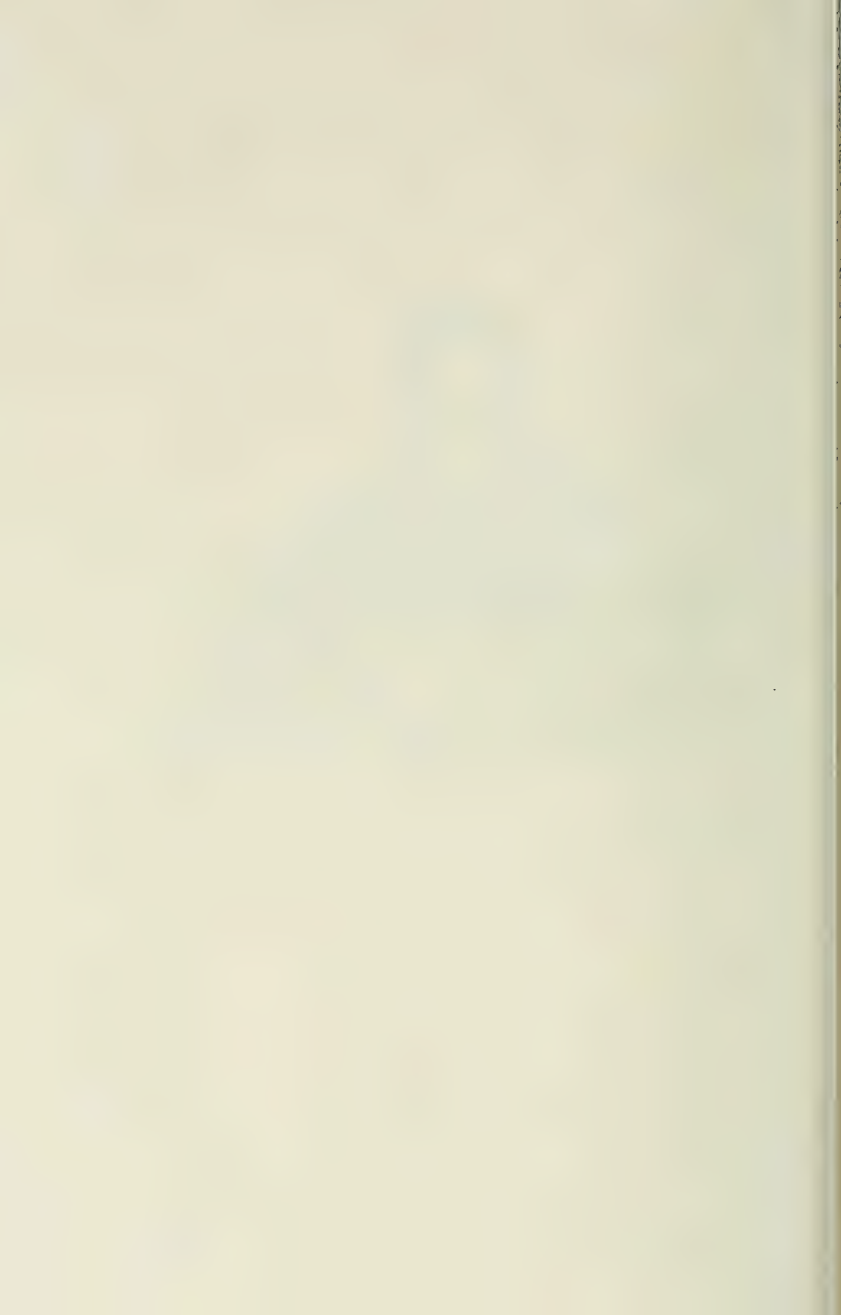




L. L. M.



Lettres à Madame Amiel





## Lettres à Madame Amiel

*Châtenay, 12 juillet 1868.*

... Les arts plastiques me désolent par leur impuissance radicale à rendre le mouvement; la musique seule agit, elle seule est faite absolument pour parler à l'âme qui vibre toujours, où l'on peut trouver une émotion, mais jamais un repos. Le cœur qui s'arrête, qui cesse de battre une seconde, c'est la mort, et les arts plastiques, condamnés à fixer l'image, y impriment quelque chose de cette mort. Pour moi, plus je regarde un tableau, une statue, plus je sens le mensonge de l'art qui ne peut les faire vivre, puisqu'il n'y peut continuer l'action. Aussi l'œuvre ne me plaît-elle que tout de suite, qu'autant qu'elle n'est qu'une vision. La moindre suspension de la vie m'affecte péniblement.

*Châtenay, 4 octobre 1868.*

... Vous soulevez une bien grosse question à propos de la direction de l'esprit. Je me suis souvent

demandé pourquoi la mode des directeurs était passée : je crois que la cause en est dans l'abaissement progressif de l'intelligence des femmes. La casuistique s'est beaucoup simplifiée pour elles; elles n'ont d'ailleurs plus besoin de guide, parce qu'elles rêvent sur place et pensent peu; elles ne s'occupent pas des mille chemins ouverts à la volonté, parce que leur volonté est engagée dans une rainure; leurs relations avec les hommes (notez ceci) ne sont plus assez polies, assez délicates, pour créer des cas de conscience embarrassants, on ne leur parle plus à demi-mot, elles savent toujours parfaitement à quoi s'en tenir. Autrefois les femmes pouvaient vivre dans le monde avec leurs passions, aujourd'hui leurs passions les déclassent tout de suite et leur moralité consiste à ne pas se déclasser, ce qui les conduit à une dissimulation qu'elles dédaignaient jadis. Elles ont aujourd'hui trop peu de liberté pour avoir besoin d'une direction morale; la séparation du bien et du mal est nettement tranchée pour elles. Quant à la direction intellectuelle, la plupart n'en ont que faire, et vous savez pourquoi. Mais à supposer même qu'elles se soucient du vrai, jamais l'homme n'a été moins capable de leur donner des notions intéressantes pour elles; il n'est plus catholique et il n'est que savant; tous les problèmes importants de l'origine et de la destinée sont mis de côté. Que leur importe la chimie? Qu'ont-elles à faire de la mécanique? On ne satisfait pas des poètes avec si peu de chose, et elles sont poètes.

Paris, 7 octobre 1868.

... J'ai entrepris dans ma précédente lettre une longue tirade sur la direction d'esprit; je n'y avais pas beaucoup réfléchi, je me mets à y penser. Comment ose-t-on prendre sur soi de guider une volonté, quand on est si embarrassé de la sienne? Quelle témérité! Quelle outrecuidance! On peut tout au plus consentir à collaborer dans la recherche du vrai, mais tracer des règles, c'est un peu impertinent. Je vous soumettrai ici plusieurs observations. Ou l'on a affaire à une intelligence médiocre, ou l'on s'adresse à un esprit d'élite; dans le premier cas, j'aimerais mieux conduire des oies avec un petit bâton; dans le second cas, la domination est pleine de périls. Vous allez voir pourquoi. La vérité est une, mais les voies qui nous y conduisent sont très diverses. Chaque esprit suit instinctivement la sienne; il n'est pas bon d'arracher une intelligence à la méthode qui lui est naturelle pour la plier à une méthode différente, et cela pour deux raisons: d'abord *on n'apprend que par soi-même*, c'est-à-dire en transformant tout enseignement pour l'approprier à la méthode qu'on suit naturellement, c'est donc créer un travail pénible à l'esprit que de lui imposer une méthode artificielle; ensuite pourquoi restreindre le nombre des voies qui mènent au vrai? Chacun assiège la citadelle de son côté, et elle est plus vite investie et emportée que si tout le monde pousse à la fois dans une direction unique ou un seul obstacle sérieux peut arrêter l'armée entière. Madame,

il faut harceler l'inconnu, il faut y enfoncer la sonde de toutes parts, il faut que chacun l'attaque par où il veut et à sa manière, car les uns sauront, grâce à leurs aptitudes spéciales, le pénétrer là où les autres ne l'entameront jamais. L'auteur dramatique, par exemple, arrive à la connaissance de l'homme par une tout autre route que le philosophe moraliste, et le savant par une autre route encore que les deux premiers, et cependant c'est toujours l'homme qu'il s'agit d'analyser. On arrive également à la notion de la divinité par des chemins très divers, selon qu'on est doué pour marcher dans l'un ou dans l'autre ; il y a des mystiques, des métaphysiciens, des positivistes. Aucun de ces instincts de l'intelligence n'est à repousser ; la vraie méthode consiste à étudier la nature avec l'intelligence humaine tout entière, et non pas seulement avec celle de Pierre ou de Jacques. Il n'y a que les petits esprits qui cherchent à amener les autres sur leur propre terrain ; ce qui caractérise un esprit grand et complet, c'est une singulière aptitude à se trouver chez soi sur tous les terrains, à ne tenter aucune conversion au profit de sa méthode propre, parce que cette méthode est aussi multiple que l'intelligence est capable de directions diverses.

Voilà pourquoi, madame, si j'avais à diriger un esprit, je me garderais bien de décider pour lui, mais j'essaierais de le conduire à décider comme moi par ses aptitudes propres et sans jamais violenter les instincts de son entendement ; j'y gagnerais de voir mes idées confirmées par des preuves d'un ordre nou-

veau; ce serait, comme je disais, une collaboration.

Mais il faut une telle souplesse d'intelligence et des facultés si complètes pour employer efficacement ce procédé de direction, que certainement je ne serai jamais le directeur de personne.

Paris, 21 décembre 1869.

... Vous me demandez comment il se fait qu'un roman intéresse plus par les mauvaises qualités de son héros que par sa vertu; pourquoi un don Juan captive mieux le lecteur qu'un honnête amoureux? Je serais bien tenté de dire que ce sont les mauvaises qualités du lecteur qui sont sympathiquement chatouillées par celles du héros, mais ce serait peut-être bien sévère. Je crois que la pratique du vice, offrant moins de simplicité que celle de la vertu, prête davantage à l'aventure et au développement d'une intrigue. Voyez que ce mot même *intrigue* signifie à la fois le nœud d'un ouvrage dramatique et, pris en mauvaise part, la complication du jeu des passions. La vertu, sans être exclusive de la passion, n'y est pas favorable, puisqu'elle a mission de la vaincre, de la modérer et même de l'étouffer lorsqu'elle devient précisément intéressante par sa puissance et son ardeur. Ajoutons que la malice exerce bien davantage l'esprit que les bonnes qualités; malin et spirituel sont presque synonymes, la méchanceté est souvent brutale et inepte, mais la malice implique le génie de la combinaison, c'est l'art dans le mal; ce sera, par

conséquent, la perfidie et la galanterie dans l'amour, la médisance habile, le mensonge bien fait, la raillerie, la flatterie adroite dans les relations sociales, toutes actions coupables mais propres à aiguïser l'esprit et à varier l'intérêt, parce qu'elles laissent à deviner et à imaginer. Une belle amitié, un amour noble et pur, la sincérité, la droiture, tout ce qui prend, au grand jour, le grand chemin de la vérité, tout cela édifie sans irriter la curiosité, les actes sont trop simples pour n'être pas prévus, et ce qu'on prévoit ennuie.

*Paris, 18 septembre 1873.*

... Je suis dans une telle fournaise de travail depuis quelque temps, que l'affreux ciel que nous avons ne m'est presque pas sensible, si ce n'est peut-être à mes nerfs, qui sont très surexcités. Est-ce la cause de mon ardeur au travail ou, au contraire, cette ardeur cause-t-elle la surexcitation ? c'est ce que je ne démêle pas très bien. J'ai peu d'appétit, mais je dors. Je crois toutefois que mon exaltation cérébrale n'est pas bien saine, car elle se porte sur toutes sortes de sujets, de sorte que je fais de l'analyse philosophique tout de suite après avoir rimé ; cela ne m'est pas ordinaire. Je regrette de n'avoir pas de goût pour les recherches pénibles et les formes difficiles ; la fatigue, ou du moins la tension d'esprit, m'empêche de jouir du plaisir de composer, comme j'en jouirais si je n'avais à faire travailler que mon imagination. Je suis obsédé de cette pensée, que la poésie, loin d'exclure



---

l'expression des vérités supérieures d'un caractère scientifique, la rendrait au contraire plus juste *intimement* si elle était pourvue de la hardiesse nécessaire dans son langage. Il faudrait qu'un poète comme Hugo imposât à l'esprit français la beauté du vrai. Le système de Darwin, par exemple, est d'une ineffable grandeur pour qui en fait une application universelle. Les mômeries des cultes mourants seraient tellement surpassées qu'elles se couvriraient d'un ridicule plus décisif que celui dont Voltaire les a couvertes. Le bon sens est si pauvre en bonnes raisons qu'il ne sera jamais le vainqueur définitif des idolâtries. Il faut mieux que ce couteau de bois pour trancher la superstition à sa racine, qui est devenue, par les siècles, un tronc de chêne. Il serait donc à souhaiter que les vérités, ou du moins les magnifiques vraisemblances des hypothèses de la science, prissent possession du cœur des hommes comme elles conquièrent leur esprit. La poésie seule pourrait produire ce résultat. Elle a son mode de démonstration. Ce qui a pu être dit en beaux vers acquiert une précision qui s'adresse à toutes les facultés ensemble, et ainsi la sensibilité collabore avec l'intelligence, elle joue le rôle du verre grossissant qui met en lumière les intimités de la nature.

Ce qui me manque pour réussir à mon gré dans cette entreprise c'est l'imagination : je ne colore pas assez les objets pour dissimuler la sèche trame du raisonnement.

---

... Je suis levé de bon matin, vers cinq heures et demie, je suis prêt à six heures un quart environ et je descends au jardin; je gagne le bois et je m'assieds sur un petit tertre qui domine la vallée du côté de Versailles. Là, je rêve et j'essaye de composer. Il me vient des idées de poèmes; mais peu de vers. Il y a là des chênes, malheureusement un peu jeunes, mais mon imagination leur prête un aspect vénérable et je n'ai qu'à m'étendre sur le dos pour les rendre très élevés; il faut un peu d'industrie pour solliciter les émotions. Avant-hier matin ces chênes m'ont parlé, je regrette de ne pouvoir vous rapporter leur langage dans sa simplicité, mais je vais tâcher de le traduire : « Voilà l'homme, il s'assied sous nos feuillages, accoudé sur la mousse, dans une attitude mélancolique. Il n'est plus tel que l'ont vu nos pères, au temps où Mérovée chassait dans les grandes forêts de la Gaule. Et l'homme de ces temps-là n'était plus tel que l'avaient vu les pères de nos pères, quand les hautes végétations couvraient la face du monde et qu'il tailait des haches de pierre. Les chênes n'ont point changé, ils croissent toujours moins nombreux et moins vénérés, mais semblables à eux-mêmes, habités par les mêmes oiseaux; ils n'ont point changé, les chênes, ils se sont seulement succédé en se propageant; les vieilles feuilles, macérées par les pluies et le soleil, se sont entassées par couches pour former un sol de plus en plus nourricier, dans lequel, nous, les derniers venus, nous enfonçons nos racines; nous

grandissons sans bruit, tranquillement, et tous les ans nous voyons jouer sous notre dôme des enfants nouveaux qui rient et pleurent, puis, tous les siècles, des bûcherons nouveaux, dans des costumes nouveaux, avec des engins nouveaux, nous abattent pour construire de plus grands vaisseaux, dont les formes varient, et des maisons plus vastes pour des hôtes plus riches. Mais dans cette perpétuelle diversité des hommes aux divers temps, le fond de l'homme demeure presque immuable. Celui qui est accoudé là, sur la mousse, n'est pas plus content de vivre que ne l'était son aïeul dès l'âge ancien, qui mordait les loups au visage pour se défendre contre eux, et se traînait tout sanglant à nos pieds pour y chercher des glands. Celui-ci est repu et triste, l'autre était affamé et irrité, et les races, dont la chaîne immense les réunit l'un à l'autre, ont lentement vaincu la faim, le froid, sans vaincre jamais le mal, qui est le propre de l'humanité, le mal étrange que nous ignorons et dont le nom même nous est inconnu, ce mal fait de besoin et de satiété, d'impatience et d'ennui. Nous autres nous sommes pour être ; aspirer l'air par les pores de nos feuilles nous suffit... »

*9 décembre 1871.*

... L'attachement aux rapports éternels des choses est une condition de vie pour les œuvres artistiques, et tout ce qui est de mode est voué au ridicule à très bref délai. C'est ce qu'atteste la fortune des ouvrages

sans profondeur où l'auteur s'est préoccupé du vêtement mobile de l'humanité plus que de sa structure intérieure. Ne vous plaignez donc pas d'arriver à la *quintessence* de tout, car il n'y a vraiment que l'essence qui dure sous les vaines métamorphoses de la vie. Toutefois n'espérez plus les joies faciles de l'enthousiasme des premières années; la médiocrité de tout vous pénétrera de tristesse et vous n'aurez pas même la consolation de vous enorgueillir de vos dédains, car l'Idéal est un terme de comparaison qui vous humiliera dans votre propre estime. Remarquez que, dans la vie, les orgueilleux *actifs*, c'est-à-dire confiants en eux-mêmes, sont le plus souvent inintelligents; l'exception qu'ils font en leur faveur serait une impudence, si elle n'était une niaiserie. Orgueilleux de quoi? Me voici revenu au déplorable « à quoi bon? », il est grand temps de m'arrêter, car vous avez plutôt besoin de réconfort que de dissolvant. A tout prendre, il y a une bonne chose en ce monde, c'est de désespérer ensemble, d'user en commun de la lumière qu'on acquiert sur la nature du Beau, pour y mieux aspirer, sinon pour y atteindre.

... L'idée que vous vous faites de mon goût pour le monde est des plus plaisantes; je n'insiste pas, car mes actes étant, pour les trois quarts au moins, en complet désaccord avec mes goûts, je ne puis rien dire de ceux-ci qui ne puisse être nié par l'examen de ceux-là. Il y a entre mon rêve et ma vie un abîme que je sens, mais que je serais ridicule et fat de trop

préciser : ainsi j'aimerais la gloire et je n'aime pas la société des hommes; je me plais dans la compagnie de la femme, mais je la rêve dans des conditions que je suis absurde d'exiger en ne me mariant pas. Mon idéal serait de vivre dans un cabinet de travail avec une compagne silencieuse et très tendre, qui trouverait naturel que je restasse des heures sans lui rien dire; de cette retraite il me serait très agréable d'avoir une perception solitaire du renom que j'aurais mérité, car ce qui me préoccupe c'est de *valoir*; cela bien acquis, je me passerais admirablement de mes clients et de leurs obsessions. Ce dont j'ai passionnément besoin, c'est de la caresse dans l'air, chose que le mariage promet seul. Le célibat est une espèce de la rage; il ne faut demander à un célibataire tant soit peu sensible aucun acte rationnel; il est une contradiction vivante, un monstre; pourtant il préfère son état vraiment misérable à la platitude et à l'aridité de la plupart des unions quotidiennes. Il ne connaît que des étincelles de bonheur, suivies de nuits opaques pendant lesquelles ces étincelles prennent dans son souvenir et dans son aspiration malade des proportions d'incendie.

31 décembre 1873.

... Je n'entends pas par médiocrité une petite mesure d'esprit, de puissance ou de fortune, ce qui caractérise une certaine bourgeoisie; je prête à ce terme un sens qui n'est pas tout social; je nomme

médiocrité la condition essentielle de l'homme, sa situation dans le tout. Comme il ne regarde pas souvent au tout et qu'il est par ses besoins rappelé aux circonstances les plus voisines de sa vie terrestre, il n'a que fort rarement le sentiment de sa médiocrité. En outre, son rapport à ce qui l'entoure immédiatement est très propre à lui donner le sentiment contraire, puisqu'il règne sur sa planète. L'impression du néant, au degré où je l'éprouve quelquefois, est un fruit assez récent de la science positive. Je me sens devenir *un point* dans l'espace, *un instant* dans la durée, dès que j'envisage l'énorme amas de siècles, qui se prolonge en arrière et en avant du moment vécu, et l'immensité du milieu où je vis et dont la terre est un point elle-même. Quand ces pensées se dépouillent de leur forme esthétique et passent ainsi du domaine de la poésie dans le domaine de la raison pure, passage fort difficile d'ailleurs, elles agissent sur la volonté comme un dissolvant terrible; sublimes dans l'imagination, elles sont seulement atroces dans l'entendement qui ne se console pas de leur horreur par leur effet artistique. Pascal a senti l'infini d'une manière dont Lamartine, par exemple, ne se doutait même pas, car il n'y a qu'un mathématicien qui conçoive ou du moins essaie de concevoir une valeur plus grande ou plus petite que toute valeur donnée.

Pour un poète, l'infini commence avec l'incolore et l'indistinct; le nuage, *la nue* en est le symbole, mais pour un Pascal ou un Spinoza, l'infini est tout au contraire la seule chose positive, et c'est le fini qui

est vraiment négatif. Le langage, à cet égard, a pris la forme du concept populaire qui est l'inverse du concept métaphysique. Vous ne sauriez croire combien l'éloignement dans le temps et dans l'espace me trouble et me rend inerte. Sans même faire appel aux successions et aux prolongements vertigineux de la vie sidérale, mais en contemplant seulement le fourmillement lointain de l'histoire humaine, j'arrive à un état qui doit être celui des rêveurs indiens. Je me compte alors pour rien, et si je m'occupe encore de faire des vers, c'est par l'instinct naturel qui est hostile à ces excursions dans l'infini et nous ramène impérieusement à notre condition bornée. Quand je me prends au sérieux, c'est que je m'oublie. Un bon moyen de ne pas donner dans ce travers est de penser tout à coup, pendant une *actualité* très intéressante, à un personnage quelconque des siècles morts, Artaxerxès Longue-Main, par exemple, ou encore à un être insignifiant comme à l'esclave qui étrillait les chameaux de la reine de Saba, et pour qui l'existence était aussi chose très importante. Mais, si je ne crains de vous fatiguer l'esprit, je vous expliquerais comment cette sensation du néant dans le tout, qui serait encore pour le philosophe une sorte de jouissance intellectuelle, ne lui est pas même donnée sans mélange, car la raison qui le porte à dire qu'il n'y a rien de grand l'oblige à concevoir qu'il n'y a non plus rien de petit, et que tout être flotte entre deux infinis, également distant des deux extrêmes, situation que Pascal a peut-être le premier sentie à fond.

*Foutenay-le-Fleuri, mercredi 3 juin 1874.*

... Dimanche j'ai déjeuné avec l'officier d'état-major qui s'est intéressé à mon travail de logique appliqué à la géométrie; il l'avait lu d'un bout à l'autre, et je suis sorti de cette redoutable épreuve rassuré sur les principaux objets de mon étude; je n'ai pas fait de fautes de déduction, mais il m'a demandé encore quelque temps pour réfléchir sur mon principe qui renverse ses idées, ce qui ne m'étonne pas. Il m'a paru être tout à fait au courant de la matière et ce sera beaucoup pour moi d'avoir son approbation, mais je m'adresserai, s'il y a lieu, à plusieurs autres encore, avant d'oser soumettre mon idée à un homme connu dans la science. J'ai peu parlé de ce travail, mais j'en ai peut-être encore trop parlé, car si j'échoue, on aura le droit de me dire que c'est bien fait, que je ne devais pas me mêler d'autre chose que de mon art. Cependant je ne puis me résoudre à ne jamais me préoccuper des questions qui sont les plus curieuses ou les plus importantes. Je ne trouve pas qu'on doive, pour cultiver un succès exclusif, s'interdire des études plus viriles et plus dignes de la pensée. Il y a dans la poésie une part de métier qui souvent me semble basse et puérite et qui me révolte; il faudrait pouvoir improviser toujours pour ne jamais se sentir humilié par les minuties de la versification.

Je voudrais être entièrement homme par mon esprit, et il me répugne de me classer dans une caté-



gorie de rêveurs, dédaigneux par impuissance des froides beautés de la science. Vivre intellectuellement par toutes mes facultés ensemble est mon ambition, et, si j'en avais le temps, j'étudierais les arts en cultivant mes aptitudes embryonnaires.

*Mardi 4 août 1874.*

Me voici à Lyon depuis dimanche et j'éprouve un certain soulagement à me sentir un peu éloigné de mon milieu habituel où je n'ai pas la vie qui me plairait. Quelle vie me plairait ? Il ne faudrait pas trop me pousser là-dessus...

. . . . .  
J'ai apporté de la besogne que je retrouve soir et matin. Je ne rime pas, je ne puis, mon esprit n'y est pas ; je rêve et la poésie est si différente de la versification, depuis que versifier est une science, qu'on se sent parfois d'autant plus poète qu'on fait moins de vers. Je m'imagine que vous rêvez aussi beaucoup au bord de la mer, malgré le peu de goût que vous manifestez pour les grands balancements inintelligibles de la vague ; le mouvement seul, dès qu'il est périodique, invite au songe ; il bat la mesure des profondes musiques de la rêverie ; c'est pour cela sans doute qu'on s'éloigne si difficilement des bruits même dont on n'aime pas l'obsession ; je crois qu'un tic-tac de moulin m'arrêterait. Je me rappelle qu'au Creusot la rumeur de la forge avec ses intermittences et ses retours des mêmes grincements de laminoir, bien loin

de m'empêcher de poursuivre la rime et le sens qui vont toujours à hue et à dia, accompagnait bizarrement mon travail; et, comme la contradiction excite la pensée, le vacarme sollicite l'énergie de la réflexion. Tout cela pour dire que le bruit de la mer, qui n'est pas aimable, n'est cependant pas contraire à la plus douce méditation.

*Dimanche 9 août 1874.*

... Vous souffrez, dites-vous, de la médiocrité générale et particulière, dont votre naïveté est trop souvent dupe, parce que vous croyez les gens plus hauts et plus intelligents que vous. Je comprends à merveille ce sentiment; dès qu'on s'y abandonne, un grand découragement s'empare de la volonté, car on en vient à *mépriser l'estime d'autrui*, ce qui ôte à l'ambition l'un de ses plus puissants mobiles, mais aussi le moins noble. L'ambition ne devrait jamais se proposer que la plus complète exploitation des facultés dont on est pourvu, quelle que puisse être la fortune des œuvres. Mais vous souffrez de la médiocrité par des motifs moins égoïstes; vous ne désirez pas un entourage éminent pour le prix de son approbation, mais vous le recherchez pour le fruit que votre intelligence en espère. Grande est votre déception; l'intelligence, comme vous l'entendez, est bien rare, elle n'est presque pas humaine. Le travail de la pensée s'est divisé à l'infini, comme celui de l'industrie; le nombre des spécialistes est allé toujours croissant et

peu à peu le grand travail d'universalité qui marquait la sagesse antique a fait place à une multitude de vues plus sûres, mais infiniment plus étroites. Que de fois j'ai envié le sort des jeunes gens qui se pressaient autour de Socrate ou d'Aristote pour poser à ces maîtres quasi divins des questions toujours sublimes par leur étendue et leur portée, et auxquelles ils répondaient, non point par la vérité, mais par des pressentiments immenses qui la valent en noblesse. On croyait alors que la raison de l'univers est immédiatement accessible, parce qu'on sentait qu'elle est une; on y allait droit par quelque hypothèse générale qui régissait tant bien que mal toutes les provinces de la science. Des esprits élevés à pareille école ne pouvaient nourrir qu'une vaste ambition intellectuelle et leur essor les élevait si haut, même dans l'erreur, qu'on ne sait où git vraiment la dignité du cerveau, ou dans la science effective ou dans le besoin de savoir. C'est ce que les positivistes ne se demandent même pas lorsqu'ils placent si bas les tentatives des philosophes. Aujourd'hui on est un excellent mathématicien à la condition de ne point entendre, comme Pythagore, rouler harmonieusement les astres; mais un excellent mathématicien n'est pas aussi différent d'un imbécile qu'on pourrait le croire, s'il n'a aucun souci de l'origine des idées de nombre et de mesure; l'aptitude mathématique est très comparable à une fonction mécanique, car des pères, d'ailleurs fort bouchés, résolvent parfois des problèmes très difficiles par la seule intuition. Une intelligence

compréhensive, capable de coordonner les aperçus les plus éloignés et les plus divers, est seule bien constituée; elle est aussi la plus rare. Et, pour tout dire, je suis porté à croire que c'est la faculté esthétique, le sens artistique, qui confère à une intelligence la puissance de concevoir philosophiquement toutes choses. Songez en effet que tous les grands efforts de l'esprit humain se sont exprimés par des systèmes. Or, un système suppose une *composition*, un retour de l'analyse abstraite à la vie, car enfin il s'agit, après avoir décomposé la réalité par toutes les sciences particulières, de la reconstituer telle qu'elle est, mais intelligible. En d'autres termes, toute science particulière, par son analyse, détruit la *forme*, et c'est la philosophie qui la rétablit, et c'est en cela qu'elle fait œuvre d'art.

Mais où vais-je? Je ne puis cependant quitter ce sujet sans relever une phrase de votre lettre, qui m'a beaucoup frappé et qui s'y rapporte : « L'individualité de celui qui pense est un trouble dans l'harmonie universelle ». Oui, je le crois comme vous; de là cette tendance à se livrer par le rêve aux sollicitations absorbantes de l'infini; il semble qu'on sente la personnalité comme irrationnelle dans le concert des choses et on est disposé à la rendre au réservoir commun, le sacrifice est impliqué dans le panthéisme et dans toutes les doctrines de la nécessité. Au fond la personnalité, en nous limitant, nous diminue; beaucoup de penseurs fiers l'ont senti, et ils ont cherché à faire du moins de l'intelligence individuelle, non le

miroir passif du monde, mais le terme et l'expression suprême de son développement, comme l'a fait Hégel. « Tout est vain et ridicule hors la nature même, » dites-vous. En effet, elle est et agit par une nécessité devant laquelle toutes les rébellions de la prétendue liberté sont semblables aux petites agitations d'un bouchon qui flotte sur la mer.

9 février 1875.

... Je viens d'avoir, en lisant le dernier ouvrage d'Herbert Spencer, *l'Introduction à la science sociale*, une impression à la fois agréable et anxieuse. Il projette de traiter cette science comme une application de la psychologie, ce qui est, vous le savez, mon point de vue, et deux livres de mon ouvrage sont déjà écrits dans ce sens. Il est probable que la grande supériorité de la psychologie anglaise sur la nôtre lui fournira des moyens infiniment plus sûrs et plus variés que les miens, sans parler de la différence d'érudition et d'esprit qui lui donne de si grands avantages. Je regrette donc de n'avoir pas osé publier mon commencement à titre de simple plan, j'aurais daté ainsi mon travail. Je suis très curieux de savoir si la méthode psychologique conduira Spencer à la théorie générale de la *possession* qui implique la possession de l'homme par l'homme sous quatre formes mères de toutes les institutions sociales, ce qui est le fond de ma pensée. S'il y arrive, je n'aurai plus aucune raison de faire imprimer mon étude, mais j'aurai la consolation de voir le sujet traité de main de maître et com-

plètement épuisé avec cette bonne foi et cette exactitude minutieuse qui caractérise la philosophie anglaise.

---

... Dans le voyage des bords du Rhin, que j'ai fait avec Sédille et sa famille, je suis allé jusqu'à Anvers, mais je n'ai pas poussé plus loin, de sorte que je ne connais pas les musées hollandais. Je me fais une grande fête de les visiter en si bonne compagnie. Je me promets d'extorquer de nos deux peintres les renseignements techniques les plus utiles pour entrer dans l'intime intelligence de ce que nous verrons. Déjà le dernier ouvrage de Fromentin sur les maîtres de la Belgique et de la Hollande m'a bien éclairé, mais je n'en suis pas aussi satisfait que je l'espérais, du moins au point de vue où je me place, car vous savez que je me suis mis à piocher l'esthétique pour tâcher de formuler en termes exacts ce que j'en pressens vaguement. Or cette exactitude scientifique dont j'ai besoin est sans doute impossible à obtenir, si j'en juge par le livre de Fromentin; les impressions de la couleur y sont à chaque instant interprétées par celles de la musique, et le jargon d'atelier, quoique relevé par sa plume distinguée, domine encore assez pour ôter toute rigueur aux définitions. J'épiais, par exemple, une définition du *style* en art, et j'ai été bien déçu en lisant ce qu'il en conçoit, et si l'on entend par le style, dit-il, « l'idéal de ce qui est pur et beau tran-

scrit en formules... ». Pour moi cette phrase est du galimatias, rien n'y est défini, *idéal, pur, beau*, autant de vagues conceptions qui défraient les dissertations oratoires sur l'art, mais n'en expriment pas l'essence. J'espère, en posant méthodiquement des questions à nos compagnons de route, tirer d'eux, peu à peu et sans les importuner, quelque chose de ce que je veux savoir. Il est certain que le mot *style* répond à l'une de leurs préoccupations spéciales, et qu'il a pour eux un sens autrement plus net et important que pour un amateur, même éclairé, comme Godard, par exemple. Le peu que j'ai travaillé, depuis que je ne vous ai vue, n'a profité qu'à mon étude sur la nature de l'artiste; j'avance lentement, car mon désir d'être exact m'oblige sans cesse à des analyses nouvelles de sujets qui ne sont pas directement engagés dans l'esthétique. Ainsi j'examine le phénomène de l'expression dont on parle souvent sans trop savoir quel en est le jeu psychologique, je suis conduit beaucoup au delà des limites que je m'étais d'abord tracées. Tant pis, car je n'en finirai pas; il en arrivera de ce travail comme de ma géométrie, que je sens toujours sujette à revision et qui m'a fait perdre infiniment plus de temps que je n'en tirerai d'avantage. Puis il y a dans le besoin d'exactitude un grand écueil, c'est la subtilité; à force de vouloir ne rien laisser sans définition, on porte son regard jusqu'aux fils les plus déliés de la trame ou les faits se dessinent, on veut encore couper chaque fil en quatre et naturellement le lecteur vous envoie au diable, parce qu'il s'intéresse

plus à la tapisserie qu'au canevas. Aux deux extrémités d'une étude de ce genre on cesse également de voir clair; d'abord on voit confusément la masse des faits parce qu'on ne les a pas encore distingués, puis on voit confusément le dernier résultat de la distinction parce qu'il ne reste plus à regarder que de l'infiniment petit. Entre les deux termes, il faut savoir, comme Taine, choisir un milieu où la perception des choses est devenue claire sans exiger de l'esprit un effort qui ramène le trouble dans la vue. Malheureusement ce milieu ne me satisfait jamais, c'est un à peu près qui convient à la vulgarisation, mais qui laisse trop de vérités dans l'ombre. Je suis frappé de ces difficultés, qui me confirment dans l'opinion que la préoccupation de rendre communicable à autrui ce qu'on pense fait peut-être penser plus nettement, mais, à coup sûr, fait penser moins profondément. Il ne faut cesser d'analyser que quand la vue s'obscurcit, mais il faut écrire bien avant que la vue n'ait commencé à s'obscurcir, car un peu moins de netteté dans la pensée de l'écrivain se traduit dans le style par beaucoup moins de lucidité pour le lecteur; le langage que nous nous tenons à nous-même dans notre cerveau, lorsque nous touchons aux limites de notre compréhension des choses, est encore intelligible pour nous, il serait absolument inintelligible à un tiers. Aussi la méditation à fond est une œuvre solitaire qui meurt avec le cerveau sans en être jamais sortie, et comme ce moment de la méditation est, pour un vrai curieux, le plus intéressant, le plus *objec-*



---

*tif* par la plus intense intuition de la chose étudiée, il s'ensuit qu'un livre s'arrête précisément où l'intérêt de la recherche tend à s'accroître; à cet égard tout livre est un maître.

---

... Je veux d'abord vous entretenir de vous-même. Je suis frappé, depuis longtemps déjà, de votre préoccupation de retraite; vous ressemblez à une ville assiégée qui pense à mettre bas les armes devant un assiégeant dont les parallèles la menacent de trop près; cet ennemi, c'est le Temps, les parallèles sont les années; vous songez à vous rendre à merci, ne demandant qu'à finir vos jours comme une reine découronnée, dans une commode captivité, aux extrêmes frontières de son royaume perdu. Je suis tout à fait à mon aise pour vous en parler, car n'ayant jamais été complimenteur, je risque moins de paraître impertinent sur un sujet en général réservé. Je reconnais d'abord que vous allez faire une grande expérience sur le cœur humain, expérience redoutable pour beaucoup de femmes, car c'est à ce moment qu'elles apprennent qui les aime et comment on les aime. Le temps est un puissant chimiste, c'est dans le creuset des années que les éléments de l'affection se séparent et se mettent en évidence. Vous allez sentir la profonde différence qu'il y a entre *l'attrait* et *le charme*, et peut-être n'y avez-vous jamais pensé? Permettez-moi d'appeler votre attention sur ce point; je veux

vous faire bénir la philosophie. Dans le monde on entend par « *prendre philosophiquement son parti* » se résigner au lieu de s'éclairer, ce qui n'est pas du tout philosopher.

L'attrait sollicite et fait venir, le charme retient et fixe. Il y a un abîme entre ces deux actions. L'attrait pour attirer suppose quelque *attirail*, c'est une arme; le charme est une émanation plus profonde, c'est l'être même agissant directement sur autrui, c'est le *vrai moi* qui triomphe. Remarquez que toute femme distingue sa beauté de son moi, car lorsqu'elle se sent aimée pour sa beauté elle se demande : « M'aime-t-on aussi pour moi-même ? » Distinction bien juste ! Il y a le vrai *vous* qui ne suit pas la fortune de l'autre vous; le premier charme après avoir attiré, le second a pour mission de faire communiquer le premier avec autrui par le symbole de la forme. Toucher au moment où l'on n'a plus à attirer, c'est en finir avec l'inconnu, par conséquent avec toutes les chances de méprise et de déception, et si alors on continue à charmer ceux qu'on a conquis, on prend possession d'eux définitivement, sans autre effort qu'en restant soi. Pour entrer dans vos inquiétudes, je suppose donc (ce que je n'ai pu encore constater) que vous êtes aussi atteinte, aussi détériorée que vous le dites. Eh bien ! vous allez savoir si vous aviez du charme ou seulement de l'attrait. Je ne crains pas pour vous le résultat de l'épreuve. Vous allez sentir une chose dont auparavant vous ne pouviez être sûre au même degré, à savoir qu'on ne peut pas se passer de vous,

et ce *vous* intime dont vous disiez : « M'aime-t-on pour moi-même ? », de ce vous si cher à tous ceux qui ont eu affaire directement à votre âme, si cher à votre entourage. J'ai diné hier quai de la Tournelle et j'ai été tout attendri de l'accent avec lequel les vôtres parlent de vous, de votre maladie, de vos souffrances. A leur tour vos amis véritables vont devenir presque *des vôtres* en devenant moins courtisans, c'est-à-dire plus attentifs au vrai vous. Je ne sais plus, en écrivant ces lignes, si mon esprit fait de la philosophie ou si j'ai cédé la parole à mon cœur. L'analyse est une œuvre fine, et quand elle tire des choses leur plus secrète essence, il arrive souvent que cette essence, au lieu d'être une abstraction, est un parfum et un baume. C'est en cela que la philosophie et la poésie ne sont pas toujours incompatibles.

Pour en finir avec la philosophie, je partage votre désespoir au sujet de l'impuissance des mots à exprimer ce qu'on veut. Le langage n'est pas une palette où l'on puisse mélanger toutes les couleurs entre elles, à toutes doses, pour nuancer à l'infini l'expression, c'est plutôt une collection de petits cailloux colorés une fois pour toutes comme ceux d'une mosaïque; on peut bien, en les rapprochant dans un certain ordre, les faire influencer un peu les uns sur les autres, mais il y a bien loin de cette juxtaposition à un mélange de couleurs, à un dosage d'éclat. La parole nuance mieux que la plume grâce à l'accent et au mouvement; aussi entre le discours et un écrit il y a la même différence qu'entre une peinture et une

mosaïque. On ne peut pas rajeunir les mots, mais on peut communiquer à leur arrangement quelque chose de neuf et d'original, et c'est là tout le style. Je définirais volontiers le style : l'empreinte du tempérament de chacun dans la disposition des mots ; ou encore : l'art de mettre dans la disposition des mots une nouveauté qui n'est en aucun d'eux. Écrire, c'est fatalement travailler dans le vieux, et bienheureux celui qui peut donner à ce rapetassage un air de fraîcheur !

*Harlem, 26 août 1876, vendredi soir.*

... J'avais mal vu Rubens, lors de mon premier passage à Bruxelles et à Anvers, il y a quelque quinze ans, au retour d'un voyage sur les bords du Rhin. Rubens n'est décidément pas mon peintre, non que je sois insensible à son génie, car la *Mise en croix*, la *Descente de croix* d'Anvers, et le tableau où il s'est peint avec sa famille, celui-ci surtout, m'ont tout à fait saisi ; le coloris en est bien plus fin que celui des toiles du Louvre, et tout aussi puissant ; c'est un bouquet de nuances qui ravit les yeux. Mais, en général, je ne trouve pas vraies les chairs de Rubens, le ton en est arbitraire, souvent d'un jaune relevé de bleu et de rouge exagérés dans le clair-obscur, je n'ai jamais vu cela dans la nature ; le dessin doit être juste, cependant il me déplaît ; les muscles forment des nodosités désagréables, je n'en sens pas le jeu ; la force est rendue par la masse de matière charnue et non par la dureté de la fibre et du tendon, comme si la puissance ne se mesurait qu'au poids de la viande ;

l'énergie nerveuse semble inconnue à ce peintre, et c'est pourtant la plus expressive. Les lignes peuvent être bien conçues au point de vue de la composition, ce sont de belles arabesques, mais au point de vue de la beauté corporelle, je les trouve tourmentées, tous les genoux sont cagneux. Le corps du Christ est construit comme celui des bourreaux; une âme délicate n'y saurait habiter; j'aime mieux, à tout prendre, le Christ efflanqué des primitifs italiens. D'après l'éloge enthousiaste que fait Fromentin de la *Communion de saint François*, je m'attendais à autre chose et à mieux. Toutefois le tempérament de Rubens y est à l'aise. Il y a là des moines brutaux et violemment attendris qui devaient être réussis, car la mélancolie et la distinction, qualités chrétiennes des primitifs, en sont bien absentes.

En somme, c'est le tableau du coup de lance et le tableau de famille qui m'ont le plus frappé; ils m'ont délecté la rétine d'une manière inexprimable.

Mais ce qui a été entièrement une révélation pour moi, ce sont les Franz Hals d'ici. Comment se fait-il qu'un pareil peintre ne soit pas plus souvent cité? Le peu que j'appréciais dans Ribot, je m'aperçois que c'était du Hals, et encore du Hals des derniers jours; et maintenant que j'ai vu le Hals du bon temps, j'ai Ribot en horreur, comme un profanateur. La véracité de ce peintre est prodigieuse; je n'avais rien vu qui en approchât, même en Italie, car il faut bien distinguer ici l'art de la poésie. Dans tout grand peintre italien il y a un mélange profond de l'un et de l'autre.

et j'entends par la poésie d'une peinture ce que l'artiste ajoute à la nature aussi bien dans le coloris que dans la composition; la couleur est en effet sujette à interprétation, chaque peintre, selon son tempérament, interpose entre lui et l'objet un prisme qui modifie avec harmonie les tons réels. Pour Hals il semble que le problème consiste à transporter sur la toile les tons donnés par le modèle, en maintenant tous leurs rapports réels; c'est accepter toutes les difficultés de l'imitation, au lieu de les simplifier ou de les éliminer par l'adoption d'un procédé ou d'un parti. Pendant sa longue carrière, depuis son premier tableau jusqu'à son dernier, Hals fait en quelque sorte le siège de la vérité par des approches successives, et il ne perd la sincérité qu'à la fin de sa vie lorsqu'il est trop affaibli pour satisfaire aux exigences de son propre idéal; alors il renonce à rendre la complexité infinie des tons réels et se borne à combiner le noir, le rouge et le blanc; c'est à ce moment que notre Ribot l'imite. Mais entre les deux extrémités de son talent, il y a une période où il ne diffère pour ainsi dire pas de la nature. J'en suis émerveillé. Faire voir la chair comme elle est, sur un fond qui n'est pas artificiellement sombre, qui est aéré et transparent, ce doit être bien difficile; Hals mène de front deux qualités que je n'ai guère vues réunies, à savoir la précision absolue du dessin et en même temps la richesse et le charme du coloris. J'ai cru remarquer que l'harmonie des couleurs comporte une certaine indétermination du trait, parce qu'elle tend à supprimer les

limites qui sont le dessin même; cela n'est-il pas vrai du Corrège, de Rembrandt? Il y faut chercher la ligne dans la commune et vague limite des tons. Dans Hals tout est à la fois très distinct et très lié. Le mot charme que j'ai employé pour caractériser son coloris n'est pas juste; il satisfait l'œil plutôt qu'il ne le charme; il ne lui demande aucune concession, parce qu'il lui rend tout ce qu'il y a dans l'objet, mais il ne le flatte pas non plus. Ce réalisme n'est nullement vulgaire; les physionomies sont comprises, non forcées; beaucoup sont extrêmement fines et profondes aussi. Je parlerais sans fin de ce peintre, faute d'arriver à l'expression exacte de ce que j'en pense. Je l'admire sans réserve, car je n'exige pas de lui de hautes conceptions; rien dans son milieu ne s'y prêtait, et d'ailleurs il n'y a rien de plus haut que l'intelligence de la nature, dans quelque ordre que ce soit.

*Harlem, 31 août 1870.*

... Je trouve enfin un art *représentatif*, sinon aussi poétique qu'on pourrait le souhaiter; cette fidélité à la nature, cette bonne foi et d'incroyable habileté qui la sert m'enchantent. Rien de théâtral, rien de vague; toujours la difficulté est abordée de front et vaincue dans son intégrité par la profonde justesse de l'observation et par une patience d'étude infatigable. Un seul génie a trahi cette tradition et cette méthode, c'est Rembrandt, et tout en l'admirant comme on le doit, je lui en veux pour cela. Seul, il ne sait pas prendre la nature telle qu'elle s'offre aux yeux, il sub-

stitue, pour ainsi dire, une lumière qui est dans son propre regard à la bonne lumière solaire; il en a le droit et il en tire un parti prodigieux, mais je ne puis m'empêcher de croire qu'il s'est rendu ainsi le travail plus facile, car l'éclairage de ses tableaux est un perpétuel effet de torche. On finit par ne plus savoir s'il fait jour ou s'il fait nuit dans ses compositions; c'est littéralement ce qui arrive pour la *Ronde de Nuit* qui, paraît-il, ne se passe pas du tout la nuit. Mais comment croire que des visages ainsi éclairés le sont par le soleil? Le relief et l'éclat, dans le fameux chef-d'œuvre, sont tels que les toiles environnantes tombent dans une platitude insupportable comme si une grande étincelle électrique illuminait tout à coup la salle; voilà un résultat indéniable; aucun peintre sans doute n'y atteindra, qu'il veuille représenter la lumière du soleil ou la lumière artificielle d'un flambeau. A ce point de vue il importe peu de savoir si la scène que Rembrandt a peinte est diurne ou nocturne; qu'elle soit l'une ou l'autre, l'effet est étonnant et fait tout évanouir alentour; on dirait qu'il n'y a qu'une toile dans la salle et que les autres ne sont que le papier des murs. L'admiration vouée à cette œuvre est donc parfaitement motivée, on ne l'a pas surfaite puisqu'elle demeure sans pareille. Mais qui dit sans pareille ne dit pas sans égale. Éclairer est une qualité rare et essentielle chez un peintre, mais ce qu'il éclaire n'est pas moins important que la lumière même qu'il crée. Or la lumière merveilleuse de la *Ronde de Nuit* se distribue sur des personnages qui déplaisent. Le petit



lieutenant du premier plan est ridicule; sa tête et son cou font le tiers de sa hauteur; le dessin est indécis partout; il n'y a pas un type de Hals qui ne soit plus intéressant que ceux de ce tableau, mieux étudié, surtout plus vrai. En somme, l'admiration est arrachée par une qualité maîtresse qu'on sent n'être pas au service d'une heureuse composition. Oserais-je dire cela? L'aurais-je même senti si je n'avais lu Fromentin? Je crois que j'aurais éprouvé un malaise indéfinissable et que je me serais accusé de ne pas comprendre la belle peinture. J'ai vu d'autres Rembrandt, et j'ai malgré moi regretté d'attacher une extrême importance à des qualités qui ne sont pas les siennes; sans cela j'en aurais joui davantage. Jamais je n'ai vu les chairs aussi dorées par la lumière qu'il les fait; chez lui la couleur, chaude plus que radieuse, n'a pas une variété égale à sa puissance. Rembrandt n'imité pas la lumière naturelle, il en crée une qui la vaut, qui la surpasse, si l'on veut, mais enfin le plaisir qu'on en ressent n'est pas celui qu'on demande aux œuvres d'imitation, c'est en cela qu'il se sépare profondément de ses prédécesseurs, tous attachés à la représentation scrupuleuse et même servile de la réalité; son art est plus haut, plus grand, plus inventif, plus poétique en un sens, mais il y a dans le vrai un tel charme, une telle force que les yeux, ravés par sa palette, ne sont pas pour cela dégoûtés du coloris fidèle et du dessin exact des maîtres qu'il a dépassés. J'ai vu hier à Amsterdam des Steen délicieux et des Pierre de Hooghe, des Metz, qui ne laissent rien à

désirer si l'on y cherche la naturelle expression de la vie et du jour réel, et pourquoi y chercherait-on autre chose ?

Rembrandt ne s'en tient jamais à ce modeste idéal. Son tableau des *Syndics des Drapiers* est extraordinaire; les têtes sortent du fond de manière à faire oublier qu'il y a une toile où elles sont peintes. Tout le reste est d'ailleurs perdu dans une nuit impénétrable, qui est sans doute l'œuvre du temps autant que de l'artiste; on dirait une scène de décapités parlants. Ces hommes vivent, mais un peu étrangement, ils inquiètent, ils ont quelque chose d'halluciné malgré la lourdeur de leur chair; la pâte, amassée en paquet, leur fait une maladie de peau. Impossible de ne pas admirer leur vigueur et leur éclat, impossible de les croire de ce monde.

*Harlem, lundi 4 septembre 1876.*

Notre séjour à Harlem prend fin demain matin, nous y sommes restés un peu plus que nous ne voulions. Les musées d'Amsterdam en sont cause. Nous avons besoin d'y retourner plusieurs fois. Ne me prenez pas au mot pour tout ce que je vous ai dit de Rembrandt. Mes premières impressions ont été précipitées et parfois contradictoires; je suis maintenant un peu plus maître de moi. Je n'avais pas encore vu la galerie Six, à Amsterdam. Les portraits que j'y ai vus m'ont paru supérieurs à ce que je connaissais de Rembrandt, la lumière en est très belle et très sage en même temps, c'est-à-dire tout simplement vraie. En

outre, j'ai revu avant-hier les *Syndics des Drapiers* par un coup de soleil passager après la pluie; les fonds se sont illuminés et les figures se sont détachées tout entières au lieu de s'y confondre en partie comme je les avais vues d'abord, ce qui isolait complètement les visages. La scène m'a paru plus vivante encore. Mais je n'ai pu arriver à effacer tout à fait dans mon esprit les traces de l'impression première de la *Ronde de Nuit*. Je suis agacé de ne rien comprendre à la composition et, bien que l'effet soit étonnant, l'indétermination de l'heure laisse mon imagination dans un malaise invincible. Je ne puis pas arriver non plus à admettre pour une carnation réelle, dans beaucoup de portraits de Rembrandt, l'amas de petits moellons de couleur que son pinceau juxtapose; enfin je ne puis prendre sans défiance des jaunes d'or pour des surfaces lumineuses; c'est un artifice qui ne donne pas le change aux yeux, quand on a bien regardé des visages à la lumière solaire; en réalité, le soleil ne dore pas les chairs, il en rend les tons plus ardents, il les épure au lieu de les compliquer. Je crois que les peintres sont obligés de jaunir les tons pour les éclairer, c'est un pis-aller que Rembrandt a exagéré, tandis que le génie consiste plutôt, ce me semble, à faire rayonner le ton sans l'altérer, comme on le voit dans les portraits de la galerie Six, dans la *Léon d'anatomie* et dans la *Suzanne* de la Haye. Les peintres de genre hollandais ont, pour la plupart, subi à cet égard l'influence de Rembrandt, mais le sentiment de la vérité, qui est leur unique objectif, les a préservés

de toute exagération; l'art de ces peintres est inouï; je ne sais plus comment je pourrai trouver le moindre plaisir à regarder la peinture de genre moderne depuis que j'ai vu les Pierre de Hooghe et les Terburg; il y en a ici de merveilleux. Plus je m'instruis en étudiant ces chefs-d'œuvre, plus je sens la profondeur et la complexité de l'art de peindre et moins j'ose en parler. Aussi je vous répète que je ne fais aucun cas de mes propres impressions; si j'avais été organisé pour la peinture, j'aurais peint; ce que j'en dis n'est pas de mon crû, quelque bonne foi que j'y mette; cela me vient de tous côtés et j'imagine ensuite avoir trouvé moi-même mes jugements. On reconnaît sa compétence en un art à l'assurance qu'on se sent dès qu'on en est ému; je n'ai nullement cette assurance, une réflexion d'autrui modifie mon opinion avec mon point de vue, ce qui ne m'arrive jamais pour la poésie. Enfin, en peinture, je sais que j'ignore, et cela suffit pour ôter toute indépendance à mon goût. Je suis déjà moins docile en sculpture, j'y suis moins aisément traître à mes propres admirations.

*Gand, vendredi soir, 1876.*

... J'ai revu hier à Anvers les plus belles choses. Il y a un portrait de Rembrandt, aussi lumineux que possible. De temps en temps nous trouvons dans les musées de beaux échantillons de peinture italienne; le charme, la grâce, la facilité de cette peinture fait un tort singulier aux plus solides qualités des œuvres flamandes et hollandaises. Je vous assure que le Titien

de la Haye, une femme toute nue pour qui un seigneur joue de l'orgue par un beau et sombre soleil couchant, *n'est nullement primé* par aucun Rembrandt. Cela donne à réfléchir. Où il y a de la beauté (chimère ignorée du Hollandais), on ne peut s'empêcher de sentir une supériorité de premier ordre qui ne se laisse jamais oublier, surtout quand la couleur même est substantielle. C'est avec délices qu'on rencontre ces belles formes au milieu des types décidément vulgaires que représentent les tableaux d'ici.

Je suis plus convaincu que jamais que les qualités proprement picturales sont la *condition nécessaire* d'une œuvre, mais n'en sont pas la *condition suffisante*. Une troisième visite à la *Leçon d'anatomie* a été pour moi moins favorable que la seconde, uniquement parce que j'avais eu l'imprudence de garder un peu de Titien dans les yeux. Rembrandt supprime le trait, la ligne par le trait, ce qui est conforme à la nature, où il y a des limites et pas de trait, mais il ne conserve pas toujours le dessin, c'est-à-dire la ligne précise, même sans le trait. Cela m'explique à la fois ce que j'admire en lui et ce que je sens n'y être pas parfait. Les Italiens (sauf bien entendu les primitifs) suppriment aussi le trait visible, mais ils dessinent néanmoins avec une précision suffisante, on pourrait modeler avec de la glaise leurs figures, on éprouverait des difficultés à le faire pour les figures de Rembrandt; le dessin y a l'indécision de ligne des visages un peu grêles. C'est mon critérium ordinaire pour savoir si une forme est dessinée. Je suis encore bien

troublé de ce que j'ai vu, et n'en puis parler comme je voudrais.

*Vendredi, septembre 1876.*

... Ce que vous me dites du peu de fondement sérieux de mon spleen m'a facilement convaincu, car après avoir exprimé fort amèrement ma mélancolie, je me suis repenti d'en avoir entretenu avec tant d'importance une amie bien plus légitimement soucieuse que moi. Dans l'ordre matériel, sauf l'état de ma santé, je n'ai à me plaindre de rien, et comme je n'imagine pas de détresse plus odieuse, sinon plus grave, que celle de la vie matérielle, je comprends que mes confidants, affligés de ce genre d'ennui, me donnent peu de compassion; ils souffrent d'embarras dont le moindre inconvénient est de les priver de leur liberté de mouvement et de pensée, ce qui est le pire mal, à mon avis; à vrai dire, mes confidants sont peu nombreux, car je trouve qu'on ne peut se plaindre qu'en proportion de la confiance qu'on a de ne pas ennuyer; et combien ne faut-il pas aimer quelqu'un pour supporter de lui l'expansion de ses maussades tristesses? C'est donc parce que j'ai foi dans votre sympathie que j'ose la mettre à si rude épreuve; le mot sympathie ici n'est pas banal, il signifie une aptitude spéciale à entrer dans les pensées et les sentiments d'autrui, quand ces pensées et ces sentiments seraient regardés comme absurdes par des indifférents. Aussi, que d'absurdités je vous dis, dans lesquelles je me plais à exagérer mes impressions pour

mieux les accuser ! En somme, je serais ridicule de me dire malheureux quand on ne manque de rien du nécessaire et qu'on trouve des affections. Pourtant je suis sincèrement triste, et quand je m'interroge à fond sur ce point, je reconnais que ce mal a pour causes l'influence de mon état nerveux et de ses suites sur toutes mes entreprises, et aussi mon besoin et ma défiance incurable de la société de la femme, qui, en dernière analyse, se résout en une passion de l'indépendance qui m'a plusieurs fois coûté cher. Je me rends parfaitement compte, à mesure que l'ivresse de la jeunesse m'abandonne, qu'il ne peut y avoir pour moi qu'une situation compatible avec mon état actuel, qui est l'affaissement physique et une constante préoccupation intellectuelle : c'est un mariage de raison, mais, à d'autres égards, rien ne m'est plus antipathique ni n'est plus éloigné de ma pensée. En un mot, mon idéal de jeune homme a survécu chez moi à l'activité de la jeunesse, de sorte que je n'ai plus le courage de mes désirs. Le funeste « *a quoi bon ?* » me vient à l'esprit quand je sens combien je suis peu capable de réaliser mes vœux et de satisfaire mes passions. Ce manque d'équilibre se manifeste dans toute ma vie et peut en donner la clef. Je désire et je ne veux pas ; toute ma conduite est là ; je raisonne où, sans doute, il ne faudrait que sentir et agir. Qu'y faire, puisque le mal est dans la volonté même ? Dans ce moment-ci, mon existence est tout intérieure et j'ai le loisir de m'analyser. Il y a une chose qui m'affecte beaucoup, c'est la responsabilité que j'assume

par mon inertie même qui, en définitive, ne crée que du chagrin à ceux qui m'aiment. Je voudrais n'entraîner personne dans l'orbite de ma vie, mais les attractions réciproques échappent à cette philosophie; je ne suis donc pas plus capable de solitude que d'association. J'éprouve la plus grande répugnance à m'expliquer par écrit sur tout cela, j'aime beaucoup mieux en parler, car alors je peux me reprendre, à moins que je n'exprime les choses dans des vers où j'ai pris le temps de bien les exprimer comme je les sens.

Une autre cause de ma tristesse, c'est la fâcheuse direction que prennent mes études; je perds le goût de la poésie, je la trouve de plus en plus puérole, comparée aux austères travaux de la science; les plus grands génies littéraires me semblent des enfants auprès du génie scientifique qui, au lieu d'imiter et de défigurer la nature sous prétexte de la transfigurer par l'idéal humain, l'étreint corps à corps, telle qu'elle est, et lui ouvre, doigt par doigt, ses mains fermées pour en arracher des lambeaux de vérité. Voilà le vrai combat. Mais ce n'est pas avec des idées pareilles qu'on progresse en littérature. Je ne fais presque plus de vers; je rougis de les faire vides, et quand je veux les remplir jusqu'au bord d'un contenu substantiel, j'ai tant de peine à les achever que j'en suis malade. Certes, ce n'est pas la matière poétique qui manque, la science même est en effet la plus haute matière poétique considérée au point de vue du drame intellectuel de ses héroïques conquêtes, mais qu'est-ce que cela fait au public abêti par des vulgarisations



niaises? Je suis donc extrêmement perplexe. De plusieurs côtés on se plaint que je ne publie plus rien. Quand je lis les vers qui réussiront au théâtre, à part ceux de Coppée qui sont irréprochables et d'un art exquis, je sens que je les ferais beaucoup meilleurs, mais qu'est-ce que cela fait au public si l'action manque? Et où mon âme rêveuse et dégoûtée puiserait-elle l'action, qui est la réalité à sa plus haute puissance? D'autre part, mon instruction première est trop incomplète pour que je puisse pousser un peu loin aucune science. Ne me croyez pas présomptueux à cet égard, hélas! je n'ai aucune illusion, je me connais une grande faculté d'analyse, mais personne n'en dirige l'emploi, et je ne sais pas utilement l'appliquer.

*Février 1877.*

... L'ennui est le sentiment de la vie sans emploi des facultés. Ne confondons pas l'ennui, au sens philosophique du mot, avec l'ennui au sens littéraire, qui est l'équivalent de contrariété et même de *douleur* dans les classiques du xvii<sup>e</sup> siècle, car alors on peut dire qu'on s'ennuie quand on fait une chose désagréable ou impatientante. L'ennui dont je parle a pour condition un désœuvrement; non pas le désœuvrement absolu, car on s'ennuie en agissant, mais le désœuvrement relatif aux œuvres dont on se sent capable et qu'on n'accomplit pas. Ainsi, je m'ennuyais chez le notaire tout en travaillant du matin au soir, j'étais un clerc occupé et je me sentais un *poète désœu-*

vré. De même, vous pouvez être une maîtresse de maison très affairée, et une *Parisienne désœuvrée*, un amateur de lettres ou d'arts *désœuvré*. Il n'y a jamais ennui sans méprise ou perversion dans l'emploi de l'activité. Pourquoi s'ennuie-t-on d'attendre ? D'abord il y a là un ennui d'impatience qui n'est pas l'ennui proprement dit; il y a en outre celui-ci, qui consiste à ce qu'on ne fait pas ce qu'on est venu faire pendant que la chose attendue est différée. Attendre, c'est se sentir vivre inutilement.

Si vous admettez ces observations, vous conviendrez que moins on a en soi de principes d'action, de mobiles intellectuels ou moraux, moins on a de *matière à désœuvrement*. C'est pourquoi un homme ignorant, un paysan ne s'ennuie presque jamais; remarquez qu'un simple est capable d'*attendre* bien plus facilement qu'un homme cultivé, cela est connu dans toutes les antichambres de ministères; en effet, il n'a aucune démangeaison de cerveau; et en outre, la chose la plus insignifiante lui étant nouvelle l'intéresse, voir les gens entrer, sortir et passer, l'aide à patienter. Il est vrai que si ce paysan attend son salaire il s'impatiente très vite, mais cet ennui-là n'est pas celui que nous visons, c'est une contrariété de la nature de toutes les déceptions. Mais c'est chez les prisonniers que la vérité de ma définition éclate. Le premier mois de prison est aussi dur pour un homme cultivé que la première année pour un malfaiteur grossier, au point de vue de ce qu'on appelle proprement l'ennui. Cependant, il semble que le premier

puisse se distraire par le travail de la pensée; en effet, son ennui cessera quand il aura recouvré la faculté de penser avec un peu de suite, mais tout d'abord il souffre d'une démangeaison générale de tous les lobes de son cerveau dépaycé, et cela est horrible. Bientôt ce sera le prisonnier grossier qui souffrira le plus par la privation d'exercice physique; chez lui, ce sont les jambes qui éprouvent la démangeaison. On dit que les paresseux s'ennuient, il faut s'entendre. Un vrai paresseux est celui qui n'aime pas à agir; ce n'est donc jamais l'inaction qui l'ennuie; l'oisiveté n'ennuie que les gens actifs, il n'y a pas ennui sans paresse forcée. Mais il arrive qu'il y a des *paresseux inconséquents*, c'est-à-dire des gens qui aiment les fruits de l'activité sans aimer l'action; par exemple, on sait qu'on trouverait un grand plaisir à connaître la géométrie, mais on n'a pas le courage de faire l'effort nécessaire pour lire un traité de cette science, alors on s'ennuie par paresse en feuilletant le livre; mais encore fallait-il qu'on eût un principe de curiosité pour pouvoir se sentir privé de savoir par sa lâcheté.

Un imbécile s'ennuie, mais ce qui l'ennuie, ce n'est pas le désœuvrement de son intelligence, c'est le désœuvrement de ses facultés d'un autre ordre, dont il est trop bête pour trouver l'emploi; ce *n'est pas son esprit qui s'ennuie*, car il n'éprouve aucun besoin de penser, c'est son activité physique ou sa sensibilité vulgaire qui, dans le milieu où il vit, milieu supérieur à lui, ne sont pas défrayées.

*Mercredi 12 décembre 1877.*

... J'ai un objet bien plus haut à proposer à vos méditations contemplatives, c'est ce qui a été donné à l'Académie pour matière au concours de poésie de l'année 1876; le sujet est celui-ci : « Poésie de la Science », sujet sublime! Vous l'avez peut-être vu annoncé dans votre journal; Sarcey en a parlé dans un article que je n'approuve pas, car il semble critiquer l'Académie de prétendre éveiller des inspirations qui ont depuis longtemps devancé son appel. Il cite, à ce propos, des vers de Hugo, d'André Lefèvre dans sa traduction de Lucrèce, et de moi dans ma pièce à Musset. On ne devrait pas se moquer de l'Académie quand elle daigne suivre le mouvement littéraire de son temps, et c'est trop d'exiger d'elle qu'elle en donne l'inspiration puisqu'elle représente le passé par l'âge de la plupart de ses membres. Mais je doute fort qu'elle ait prévu combien le sujet qu'elle propose aux candidats de son prix est révolutionnaire. Que fera-t-elle si la meilleure pièce est antichrétienne? Si les concurrents se bornent tous à célébrer les résultats industriels de la science, qui à vrai dire sont poétiques, par la délivrance de l'esprit désormais débarrassé des lourdes chaînes du travail manuel et enrichi d'un loisir que l'antiquité n'achetait que par l'esclavage des trois quarts du genre humain, ils auront plutôt chanté l'utilité que la poésie essentielle de la science. S'ils prennent pour thèse la

lutte gigantesque de l'esprit humain avec l'inconnu, comme cette lutte date de la naissance de la curiosité, ils n'auront pas caractérisé la *Science*, ils auront plutôt fait à la philosophie les honneurs du sujet proposé.

Enfin ils peuvent, avec plus de nouveauté et d'intérêt, s'attacher à peindre l'émotion particulière que donne la science proprement dite, et qui est, ce me semble, le *sentiment de la sécurité dans le savoir* grâce à la méthode toute moderne de Bacon. Ce sentiment de sécurité dans le savoir, les anciens ne l'ont connu que fort peu dans la branche à peine cultivée alors de la physique exacte. Quand Archimède crie son *Eureka!* on sent que sa joie vient de la *rigueur* de la démonstration découverte. Jamais Aristote ni Platon n'ont eu l'occasion de s'écrier : « J'ai trouvé! » Hélas! ils sentaient qu'ils aspiraient plus qu'ils ne conquéraient. L'enthousiasme d'Archimède comme de Képler, sous une forme religieuse et mystique, est au plus haut point poétique. Il y aura encore un point de vue à ne pas négliger, c'est la poésie de la science en tant qu'elle est la seule *conciliatrice des hommes sur la terre*. En effet la science n'admet que des vérités démontrées, c'est-à-dire indiscutables et accessibles à toute intelligence qui s'y applique; *elle définit et prouve*. Or il n'y a plus de querelles possibles sur des matières où tout est défini et prouvé. Quand donc la sociologie, selon le rêve de Comte, sera devenue une science organisée, on sera obligé de tomber d'accord sur une foule de questions sociales et politiques au-

jourd'hui litigieuses; il sera devenu, non seulement insensé, mais encore ridicule, de contester des droits qui sont au contraire mis en doute aujourd'hui par un grand nombre d'hommes qui abusent du peu de rigueur des théories politiques pour maintenir tous les abus sans révolter suffisamment la raison, bien qu'ils indignent le cœur. La science plie toutes les volontés sous le joug impersonnel et nullement humiliant de la Vérité. Les caractères s'en ressentiront aussi, de plus en plus favorablement, car l'orgueil du savant est le moins dangereux de tous : ou la vérité découverte le justifie, ou l'erreur reconnue l'anéantit. Je ne puis m'étendre sur cette vue, je vous signale seulement les conséquences morales, vraiment poétiques, du développement scientifique, dont le terme suprême en est la *concorde*.

Il faut convenir qu'on pourra faire de beaux poèmes là-dessus. Mais le plus beau n'aura pas été fait encore. La poésie la plus vivante de la science proprement dite, c'est-à-dire de la science moderne, c'est sa rencontre avec le Christianisme dans l'âme même du savant. La voix tour à tour terrible et caressante de l'Eglise, qui, dès notre enfance, s'est donné pour écho la voix maternelle, nous laisse à tout jamais dans l'âme une vibration difficile à éteindre. On a eu beau détruire et oublier même le dogme, il nous en reste le vague et puissant charme d'une hymne dont on ne se rappelle plus une note, mais dont l'impression lointaine subsiste. La science froide et sûre en face d'un spectre religieux qui ne veut pas lui céder

la place, voilà le *drame* moderne de la pensée humaine; là est le poème, mais je me demande comment fera l'Académie pour le couronner.

... Taine n'est pas tout à fait d'accord avec Gaston<sup>1</sup> sur la philosophie de mon poème<sup>2</sup>; et j'ai discuté là-dessus avec lui hier, il ne m'a pas convaincu. Dans la première partie, je fais dire au chercheur qu'il n'y a pas d'action désintéressée, que si l'on va au fond des plus hauts instincts, tels que l'amour maternel, on trouve que la nature, pour arriver à assurer la conservation de l'enfant, n'a pas compté sur le dévouement pur, et qu'elle a trouvé plus sûr de faire de l'enfant une extension du *moi* de la mère, afin que celle-ci s'aimât en l'aimant; en un mot, la nature n'exige pas d'action méritoire pour obtenir les résultats nécessaires au salut de l'espèce; elle trouve bien plus sûr d'intéresser indirectement l'individu au bien d'autrui, et ainsi l'égoïsme et ses dérivés président à toute l'économie de l'espèce. Alors la *Vaix* se récrie et prétend qu'il y a des mouvements purs. Taine soutient que le désintéressement consiste à *vouloir le bien d'autrui quand même on y trouve un intérêt*. Moi je prétends que le motif d'action, dès qu'il est conçu par l'agent comme un intérêt personnel, l'action dùt-elle profiter à autrui, l'empêche d'être désintéressée.

1. M. Gaston Paris.

2. Le poème de *la Justice*.

L'impuissance de la raison à donner toute l'explication des phénomènes moraux, fait le sujet même de mon poème; il faut que les affirmations du cœur, c'est-à-dire de la conscience, viennent compléter les conditions posées par la raison. Je défie la raison de prouver qu'il existe des droits et des devoirs. Toute la philosophie antique et la moderne y ont échoué, et cependant personne de bonne foi ne soutient que les actions sont indifférentes. Taine, devant ces grands problèmes, a pris le parti d'en nier la difficulté, même de les supprimer. C'est ainsi qu'il s' imagine avoir défini le beau, quand il a donné les conditions sans lesquelles il n'y a pas de beauté. La belle affaire! Je sais bien que je ne sens pas le beau quand il n'y a pas ordre, unité dans la variété, observation des lois du type, etc., mais tout cela n'est pas le beau, c'en est la condition; un artiste qui suit ces règles-là fait fort bien, mais il n'a qu'édifié la charpente de son œuvre qui sera belle par l'addition d'un rien qui est tout; si l'on change la ligne d'une bouche d'un dixième de millimètre, elle cesse d'être belle. Quoique toutes les lois de l'anatomie et de la symétrie, de l'unité dans la variété, etc., soient encore respectées, cette différence infiniment petite dans la courbure des lèvres contient l'infiniment grand du charme esthétique. Voilà où est le vrai problème, le seul difficile. Tout le reste n'est que de la Saint-Jean. De même le dévouement pur consiste dans une abstraction complète de son intérêt propre, et non dans une satisfaction de soi pour le bien d'autrui, car



cette satisfaction est encore un mobile d'intérêt. Or, comment l'homme peut-il agir sans motif de préférence et comment une préférence peut-elle être entièrement désintéressée? Voilà ce que la raison ne résout pas, et c'est tout le problème sur lequel le cœur n'hésite pas. Le cœur est un instrument de connaissance dont les renseignements doivent être considérés comme de la même valeur que ceux de la raison, bien que les intuitions soient irréductibles aux procédés de la raison. Et cela est si vrai que nous ne croyons rien définitivement tant que le cœur proteste.

... A propos des mathématiques, je suis enthousiasmé d'une notice que je viens de lire dans la *Revue Scientifique* sur l'ensemble des travaux de Leverrier. Comment sa mort n'a-t-elle pas été un deuil public? Après Newton, il n'y a pas de génie mathématique plus puissant, bien qu'il y en ait de plus inventif. Son œuvre est colossale et si haute qu'elle fait pleurer. Arracher un secret au ciel sera toujours plus beau que de le peupler des plus brillantes chimères. Il faut être foncièrement puéril pour placer la poésie au-dessus de la science; cela ne vaut même pas la peine d'être discuté, surtout si l'on songe que la science ouvre des horizons essentiellement poétiques. L'immensité réelle de l'espace produit dans l'âme comme une inondation de sublimité. Je vous confie avec délices des impressions qui me feraient traiter de faux frère par les rimeurs, mais que vous comprendrez, si je ne me trompe sur votre sympathie. Ah! que n'ai-je

hérité d'un langage approprié à des sujets de ce genre? Je ne croupirais pas dans la poésie personnelle, je célébrerais la lutte gigantesque d'un atome pensant avec un astre monstrueux obligé de lui rendre ses comptes. L'humanité, si laide, vue dans les œuvres pratiques de sa vie, est, dans ses spéculations, d'une beauté effrayante; eile doit être redoutée de l'infini, s'il a quelque amour-propre, car sa petitesse matérielle rend les triomphes de sa pensée bien humiliants pour le reste de l'univers.

... La définition que vous cherchez de la tendresse est bien difficile à donner. C'est une affection plus sensuelle que l'amitié simple, car elle est beaucoup plus caressante. La tendresse nous donne le désir d'un contact; la mère serre son enfant sur sa poitrine; deux frères tendres s'embrassent. La tendresse me semble donc être un sentiment qui tend à s'exprimer par des sensations. Les mystiques sont tendres; ils aiment Jésus avec leurs sens autant qu'avec leur âme (sainte Thérèse). Une nature tendre est essentiellement voluptueuse. C'est pourquoi la tendresse est si poétique. Elle est compatible avec une certaine chasteté. Entre frère et sœur elle est délicieuse; la différence des sexes y est sentie et cependant elle est pure. Entre amants elle naît assez tard, lorsque les sens ont perdu de leur autorité et que l'habitude a lentement substitué ses liens continus aux nœuds intermittents de la passion; il est rare toutefois que la tendresse succède à l'amour; cela suppose beaucoup

de mutuelle estime, or l'estime n'est pas essentielle à la passion. La tendresse est pour moi l'idéal de l'affection. C'est en elle que se rencontre le plus parfait mélange du physique et du moral, dans une proportion telle que la caresse y est comme sanctifiée et jamais suivie de regrets vagues, comme dans les excès de la passion. Je ne puis penser à une union tendre sans attendrissement. Les larmes de la tendresse sont exquises. Tout cela est supra-terrestre; il fait bon y rêver.

La culture, développant l'esprit d'analyse, nous fournit des motifs et des moyens nouveaux d'aimer, si nous sommes aimants; elle aiguise les facultés sensibles du cœur, mais je doute qu'elle les crée. L'instinct, dans les choses du cœur, est le cœur même en puissance.

... Pour moi j'apprécie beaucoup les beautés que je vois, mais à un tout autre point de vue que vous. Je me sens, il est vrai, très petit devant les montagnes, mais je n'en trouve pas moins les montagnes les plus hautes très petites, parce que je ne puis m'empêcher de comparer leur hauteur à la distance des astres. Ou plutôt il n'y a rien pour moi de petit ni de grand absolument à cause de l'habitude que j'ai prise de considérer toutes choses comme relatives les unes aux autres. J'ai perdu ainsi la naïveté des impressions premières. C'est très sincèrement qu'à mes yeux un caillou ramassé sur la route peut présenter dans ses cristaux toutes les merveilles des glaciers et dans sa

figure toute la beauté des lignes des montagnes. Mais il faut pour sentir cela avoir acquis la faculté de ne plus regarder la grandeur du corps humain comme l'unité de mesure des grandeurs. Je m'aperçois du reste avec chagrin, tous les jours, que la réflexion est mortelle à l'esthétique; on ne jouit de la beauté du monde qu'en se gardant de soulever le voile des apparences; il faut rester enfant, ne pas discuter les sensations, mais en subir aveuglément le charme. Le côté *puéril* de la poésie m'apparaît souvent. La moindre découverte scientifique excite ma jalousie bien plus que le plus beau vers de Hugo. Le génie qui pénètre les secrets de la nature est le vrai conquérant, bien supérieur, selon moi, à celui qui combine des images.

... J'ai lu un peu ici; je vais achever les leçons que Sainte-Beuve a faites en Belgique sur Chateaubriand, en deux volumes. Il s'y trouve autant de notes que de texte; c'est rempli de documents curieux sur les écrivains du commencement de ce siècle. Que nous sommes loin de ce temps!

Combien la mélancolie hautaine, poseuse, et le style apprêté de Chateaubriand sont passés de mode! Quand on pense à l'énorme popularité dont il a joui et au peu qui lui en reste, on reconnaît que la sincérité seule assure la durée des œuvres, parce que la sincérité est le gage de la vérité des sentiments, qui seule a son prix dans tous les temps. Cette lecture m'enseigne que l'imagination, si riche qu'elle soit, ne suffit pas à soutenir un ouvrage; elle est trop factice,

trop sujette à subir les excitations passagères d'une époque, pour agir sur les hommes des époques suivantes; ce qui a paru autrefois sublime ou touchant ne nous semble plus que déclamatoire ou précieux; l'imagination s'était substituée à l'honnête expression des sentiments vrais. Les œuvres qui ne sont point belles par autre chose que le style restent comme des monuments littéraires dont l'intérêt est surtout historique. On admire le style de Chateaubriand, mais il me semble que rien d'important pour l'intelligence n'est demeuré de tous ses écrits, rien non plus de cher au cœur.

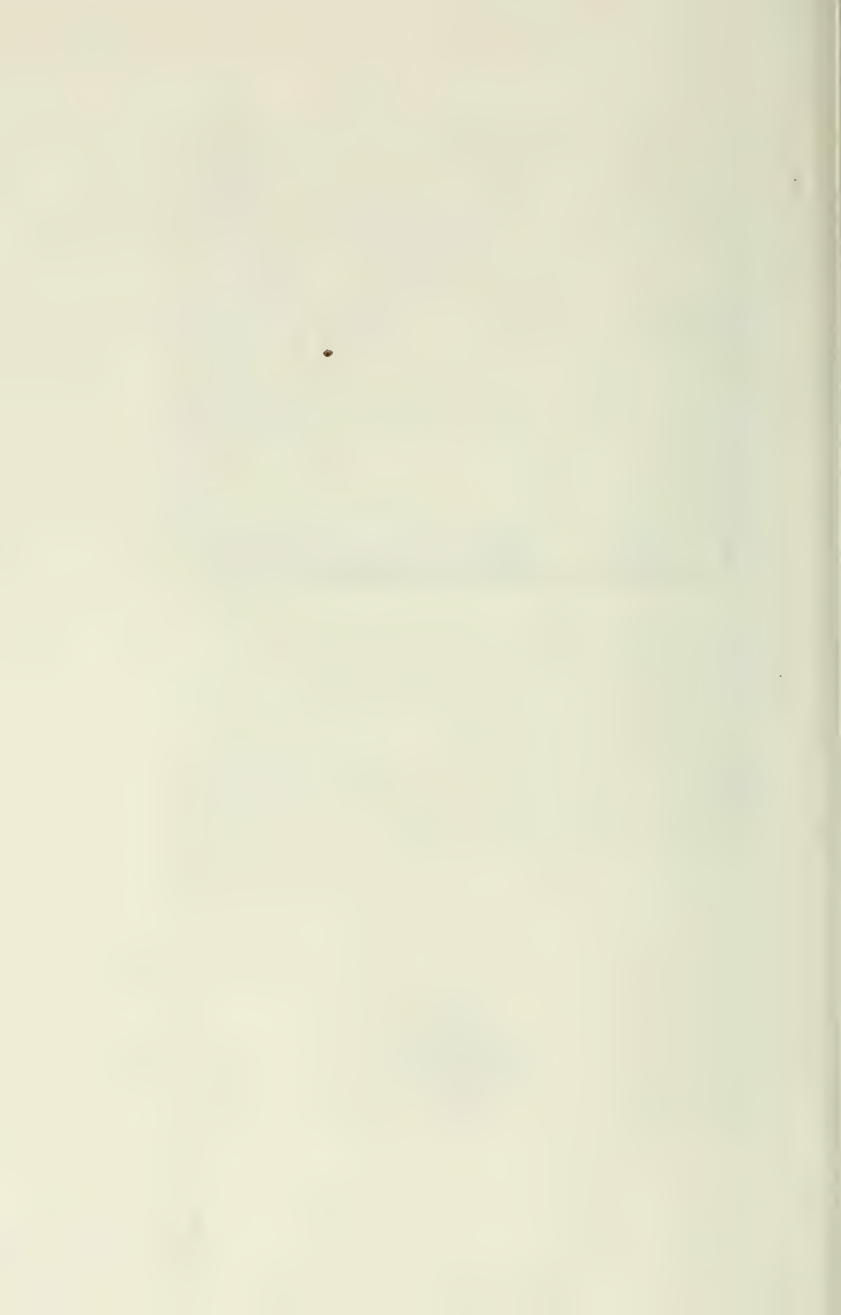
Certainement la littérature a produit des ouvrages merveilleux, mais je vous avoue que c'est par l'expression de la vérité qu'elle me semble le plus digne d'intérêt; les ouvrages de la science sont, à mes yeux, bien supérieurs aux œuvres d'imagination; je ne connais pas une œuvre littéraire qui approche pour moi des découvertes de Newton. Il y a un abîme, à mes yeux, entre la valeur d'une invention poétique et celle d'une invention scientifique. *L'Iliade* et *l'Odyssée* ne me paraissent être que des jeux d'enfant, comparés à la découverte du carré de l'hypoténuse et de la rotation de la terre. Remarquez que Molière lui-même, si grand dans les lettres, n'a fait que nous révéler des traits de notre propre caractère, traits que, grâce à lui, nous reconnaissons en nous ou en autrui; nous les connaissions sans les avoir dégagés et remarqués; mais le savant de génie nous révèle ce que nous ne connaissions d'aucune manière; il nous *apprend* quel-

que chose au lieu de se borner à nous faire reconnaître ce que nous savions implicitement déjà. Oui, en vérité, les littérateurs qui ne sont que littérateurs me semblent des enfants auprès des savants. Il n'y a peut-être pas dans toute l'œuvre de Hugo une seule beauté aussi sublime que le calcul de Leverrier assignant sa place dans le ciel à une planète inconnue. Mais je sens que je suis peut-être injuste et inexact en prêtant à tout le monde l'amour de la vérité, qui, chez la plupart, est bien inférieur à l'amour de la beauté. C'est que je ne suis pas assez artiste. Puis, je vous dis tout ce qui me passe par l'esprit, et sans doute la réflexion m'en ferait beaucoup rabattre.

... Hayem veut m'engager dans une certaine société intitulée : « Société des Amis de la Paix », dont le but est de substituer l'arbitrage des nations à la guerre. Rien ne me semble plus naïf que ce programme, d'ailleurs très noble. Le plus fort préférera toujours le jugement de la force à celui de l'équité; il faudrait que le tribunal fût lui-même armé pour pouvoir sanctionner ses décisions, et alors ce serait encore la guerre éventuelle.



Lettres philosophiques







## Lettre à M. Émile Boutroux

*Enghien, 16 septembre 1875.*

Monsieur,

Je suis absent de Paris et je n'ai pas eu tout de suite le numéro de la *Revue politique et littéraire* où vous avez bien voulu analyser et critiquer mon travail sur **Lucrèce** (ou plutôt à propos de **Lucrèce**).

J'ai lu avec émotion votre savant article, car j'avais beaucoup à craindre : la qualité de rimeur est une fâcheuse recommandation auprès des penseurs. Je vous suis d'autant plus reconnaissant d'avoir examiné ma préface avec une aussi indulgente attention. Mais si je vous sais un gré infini d'avoir pris au sérieux cette étude, je serais fâché que vous eussiez pu y voir quelque prétention à formuler un système, surtout

une métaphysique. Je suis bien convaincu de la vanité de l'ontologie; je regrette même que tant de savants encore fassent de l'ontologie sans le vouloir, quand, par exemple, sous le nom de matière, ils définissent un substratum qu'ils imposent aux phénomènes dont ils n'ont mission que de déterminer les rapports. En réalité je me garde bien de substituer un nouveau concept de matière à l'ancien, car je voudrais que dans les sciences on ne parlât plus de matière et qu'on s'en tint à une exacte interprétation des faits de toute provenance pour en découvrir seulement les lois. Vous remarquez avec justesse qu'attribuer *a priori* à la matière toutes les propriétés qu'il s'agit précisément d'expliquer, c'est ne rien expliquer et que même le mot matière « n'est plus de mise pour caractériser une essence qui, de toute éternité et par elle-même, est active et vivante ». Aussi ne suis-je nullement attaché au mot matière, non plus qu'au mot esprit, et dans ma préface je souhaite que ces vocables disparaissent du langage scientifique.

Si j'adopte la division des phénomènes en physiques et moraux, c'est simplement parce que je les observe par deux voies différentes, par les sens ou par la conscience, mais je n'en infère pas qu'ils manifestent deux substances distinctes; je n'en puis rien savoir; la liaison de tous les phénomènes dans le champ de la sensibilité me fait, il est vrai, présumer que leur substratum objectif est unique; ma métaphysique ne va pas plus loin. Sur cette liaison des phénomènes j'ai des réserves à faire. On a démontré,

surtout en physique, que certains phénomènes sont *équivalents* d'autres *phénomènes*, qu'ils se substituent les uns aux autres dans notre sensibilité, de telle sorte, par exemple, qu'une sensation de résistance a pour équivalente une sensation de chaleur, etc... Ainsi un même principe d'excitation éveillerait des manifestations sensibles capables de se substituer les unes aux autres; force, chaleur, électricité, magnétisme, ne paraissent plus être que des manifestations diverses d'un même principe. Il serait bien désirable que le rapport des phénomènes divers entre eux fût toujours ainsi réductible à l'équivalence, mais jusqu'à présent l'équivalence n'est pas démontrée pour le plus grand nombre. Pour ceux-ci on n'a encore démontré que leur dépendance; on a démontré que les uns conditionnent et déterminent les autres, par exemple on sait que les phénomènes dits chimiques sont déterminés par des conditions de température et d'électricité, mais on n'a pas pu prouver que l'affinité soit réductible entièrement à la chaleur ni à l'électricité; on sait que les phénomènes dits physiologiques sont déterminés par des conditions chimiques, mais il reste à prouver que la chimie explique toute la vie; on sait enfin que la pensée est conditionnée par le cerveau, mais a-t-on prouvé que la pensée ne soit qu'un équivalent d'un phénomène physiologique? La *détermination* des phénomènes les uns par les autres me semble fort différente de leur *équivalence*. Il se peut que des phénomènes comportent l'*équivalence* entre eux dans toute une même classe,

mais qu'une classe de phénomènes ne comporte que la *détermination* par rapport à une autre classe; c'est-à-dire que la physique poserait les conditions de la chimie; la chimie celles de la physiologie; la physiologie celles de la vie mentale et affective. Je ne dis pas que le passage d'une classe à l'autre par la découverte d'une équivalence ne doive jamais avoir lieu, mais il est remarquable que ces distinctions subsistent jusqu'à présent, et je demande aux savants de les reconnaître tant qu'ils ne les ont pas résolues.

Je ne crois donc pas être inconséquent dans la suite de mes idées, mais je l'ai été certainement dans leur expression, lorsque, après avoir ouvert le concept de matière à toutes les propriétés, j'ai hésité à faire participer de ce concept les propriétés psychiques sous prétexte qu'elles sont encore irréductibles aux propriétés physiologiques. Tout mon travail établit qu'il n'y a pas lieu, selon moi, de distinguer *substantiellement* la matière et l'esprit, parce qu'il n'y a qu'un objet d'étude, le monde *phénoménal*; mais dans ce monde il y a des distinctions jusqu'à présent irréductibles, la chimie n'est pas réductible à la physique, ni la physiologie à la chimie, ni la pensée à la vie physiologique.

Mais je m'aperçois trop tard, monsieur, que ma lettre de remerciement dégénère en dissertation; vous n'aviez pas mérité de moi ce surcroît de lecture; je vous en demande pardon; ne voyez dans ce plaidoyer fort mal placé qu'un gage de la grande importance

---

que j'attache à vos critiques et de la confiance que votre bienveillance inspire.

Veillez agréer, monsieur, avec la nouvelle assurance de ma gratitude, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

## Lettre à M. Albert-Émile Sorel

*Paris, novembre 1893.*

**V**ous voilà donc en Philosophie, et fort troublé, dites-vous, par les grandes questions qui s'agitent dans la classe de philosophie, par celle de l'union de l'âme et du corps, entre autres. J'ai peur que vous ne vous rendiez malheureux bien à tort. Si j'étais votre professeur, je vous dirais : « Mon enfant, je ne possède pas la solution des problèmes que je vous propose; personne ne la connaît, mais c'est déjà beaucoup que de bien poser ces problèmes dont le vulgaire ne soupçonne même pas l'existence. Je fais l'éducation de votre curiosité plutôt que je ne la satisfais. Je vous donne à sentir les bornes de l'intelligence humaine; il ne m'appartient pas de les reculer, mais il est utile de les connaître, lors même qu'on ne connaîtrait pas autre chose. Il est plus facile de se résigner à l'igno-

rance quand on a mesuré la portée limitée des instruments de la science humaine. On ne souffre dès lors pas plus de ne pouvoir atteindre la vérité suprême que de ne pas pouvoir décrocher une étoile. »

Comme nous ne savons pas ce que c'est que la matière, non plus que l'esprit, nous ne devons pas attacher d'importance à ne pas davantage savoir comment ils sont unis. Peut-être même n'y a-t-il pas lieu de se poser cette question, car dire que deux choses sont unies, c'est dire qu'elles ont quelque chose de commun qui constitue un même fond substantiel à toutes deux. Deux choses qui différeraient par leur être ne sauraient rien avoir de commun, ni par conséquent être unies. L'âme et le corps, quelque idée qu'on se fasse de leurs essences respectives, sont liés par un fond substantiel commun, puisqu'ils communiquent entre eux. Mais le substratum dont ils sont des manifestations distinctes est situé à une distance infinie de notre intelligence. La métaphysique n'est bonne qu'à exercer l'intelligence dans sa faculté d'abstraire; le terrain de la métaphysique est, en somme, le point de contact de l'intelligence avec la cause première de l'univers phénoménal. Le contact est tout superficiel, car ce n'est pas connaître l'essence intime de cette chose que de l'avoir conçue nécessaire, existant par soi, et par suite infinie et absolue. Les conditions d'existence d'une chose ne révèlent pas ce qu'elle est. Qu'est-ce qui dans cette cause est infini et absolu? Voilà ce qu'il importerait de connaître et voilà ce que nous ne savons pas. Ce n'est pas la métaphy-

sique, c'est la religion qui offre une notion du contenu de la cause initiale, de son essence intime, en nous enseignant que cette cause est infiniment juste et bonne, infiniment libre, etc. C'est dans l'essence humaine que la religion puise le catalogue des attributs divins, en élevant à la perfection les attributs moraux de l'homme. La métaphysique est muette sur la moralité de son objet. Elle n'en apprend que l'ontologie la plus abstraite, les conditions d'existence, rien de plus. Elle est tout entière dans le concept du nécessaire...

---



## Lettre à M. Camille Hémon

*Châtenay, 10 novembre 1907.*

**J'**APPROUVE entièrement le programme de votre cours, parce qu'il ne laisse échapper aucune face de ma pensée, aucune de mes préoccupations intellectuelles. Je me bornerai à vous confier quel est mon propre sentiment sur mes élucubrations philosophiques.

Je ne suis pas un philosophe de profession, j'ai seulement la curiosité de ce qui explique et justifie l'univers, de sa raison d'être, de ce qu'il est sous ses apparences sensibles, de son origine et de sa destinée, curiosité passionnée, mais pareille à un amour malheureux qui renonce d'avance à la possession. Je pose à l'univers, outre la question du *comment*, celle du *pourquoi*, problème formidable que je n'ai pas l'outrecuidant espoir de résoudre et que néanmoins je n'ai jamais pu m'interdire d'agiter. Ce qui me l'a

rendu encore plus ténébreux et plus ardu qu'il ne l'est pour le savant et pour le métaphysicien patentés, c'est que, en ma qualité de rêveur, de poète, je complique singulièrement les termes de ce problème. J'ai, en effet, à chercher une transition qui semble chimérique entre les deux pôles extrêmes de ma pensée, à savoir : d'un côté, le concept de l'Être nécessaire avec son contenu nécessité, potentiel d'évolution prédéterminée, et, de l'autre côté, le concept du Beau. L'esthétique pour moi est partie intégrante de l'ontologie; j'ai besoin de trouver la définition du Beau et je suis mis en demeure de la chercher dans les manifestations de l'Être nécessaire, substratum et principe de toutes les formes constitutives de la vie organique et expressives de la vie psychique. Or se peut-il que la nécessité engendre l'idéal supérieur, la dignité, c'est-à-dire la beauté morale exprimée par la beauté plastique plus qu'agréable, par l'architecture ou la musique de Beethoven, par exemple? Se peut-il qu'un vers de Corneille pousse comme un champignon, que la position et la valeur d'un mot y soient fatalement préfixées comme la situation et la masse d'un astre? D'une part, la satisfaction procurée à mon entendement par le concept fondamental de la métaphysique, par l'idée d'Être nécessaire d'où dérivent logiquement celles de l'Éternel, de l'Absolu, de l'Infini; d'autre part, le ravissement sans nom suscité par la haute musique, je veux dire par une phrase musicale que nulle parole n'accompagne et qui, pourtant, parle à l'homme et le dépayse dans un au-delà

indescriptible, ces deux états moraux vous représentent exactement les deux pôles opposés de ma vie psychique.

Vous comprenez quel abîme j'avais à franchir pour passer de l'un à l'autre. Le ravissement esthétique n'est pas purement passif; c'est un enthousiasme qui fait aspirer, tendre vers un idéal, c'est donc un essor. Essor impuissant, hélas! mais d'autant plus actif qu'il est plus comprimé, comme l'énergie que fournit la chaleur transformée dans une locomotive prête à partir est d'autant plus intense qu'elle rencontre plus de résistance dans les parois de la chaudière close. Mais le potentiel mécanique est nécessité, tandis que mon potentiel psychique est seulement sollicité. Du moins, à tort ou à raison, je me crois libre parce que je me sens libre et, bien que je puisse être logiquement contraint de douter de mon indépendance dans mes résolutions, en fait je ne le peux pas. Me voilà donc obligé, bon gré mal gré, d'expliquer l'existence du libre arbitre dans la chaîne des événements engendrés tous par l'Être nécessaire, unique origine du processus universel. Je sens que la valeur morale, la dignité, beauté psychique, est irréductible aux valeurs mesurables par le mètre et le dynamomètre et je ne peux m'empêcher de le croire, quand même le libre arbitre, fondement de cette valeur, m'est démontré absurde, c'est-à-dire contradictoire, par mon propre raisonnement. *Il y a en moi conflit entre l'intuition qui affirme et la déduction qui nie.* Le poète chez moi ne peut rien sacrifier au philosophe, parce qu'il ne peut

se défendre de croire véridique le témoignage de sa conscience (qui est un sens intime) et de croire révélatrice l'aspiration esthétique le confirmant, de s'y fier au même titre et au même degré qu'il se fie à l'évidence axiomatique et à la démonstration réfléchie.

Il est naturel que, dans ces conditions, les efforts de ma pensée n'aboutissent pas à une construction régulièrement ordonnée dont toutes les parties se tiennent par une solidarité rendue manifeste. Ils ressemblent aux sursauts d'un fiévreux qui se tourne et se retourne dans son lit sans pouvoir s'y reposer. Peut-être cependant, si je n'ai pu obtenir du sphinx une réponse qui me satisfasse entièrement, mes recherches n'auront-elles pas été tout à fait stériles. Un chasseur qui rapporte au garde-manger son carnier vide n'a pourtant pas fait une course inutile, quand l'exploration du pays d'alentour lui a fourni pour d'autres et pour lui-même des renseignements sur les chances, sur la possibilité ou l'impossibilité d'y rencontrer du gibier.

Voici, en gros, le bilan de ma chasse. J'ai acquis l'assurance que le terrain des sciences expérimentales et des sciences exactes est superficiel et borné; que sa communication avec le tuf métaphysique est essentiellement mystérieuse; que ce terrain n'est solide qu'autant que le savant demeure fidèle à sa fonction d'observateur raisonnant sur les données empiriques, pour en découvrir les rapports les plus généraux, de manière à réduire au minimum les conditions déter-

minantes des phénomènes sans jamais prétendre en atteindre la cause active, le substratum. Ce qu'il appelle *corps, matière, atome, agent électrique* ou autre, est une synthèse plus ou moins persistante de sensations, synthèse qu'il peut toujours supposer décomposable en d'autres unités synthétiques; mais le principe objectif de ces unités, ce qui, en dehors du moi, relie les causes extérieures de ces sensations toutes subjectives, est métaphysique et, partant, à jamais hypothétique. Je fonde la distinction foncière, irréductible, entre l'objet scientifique et l'objet métaphysique sur ce fait aisément constatable que toute proposition formulant dans l'esprit humain une relation entre le premier et le second est contradictoire. Ce fait n'est pas seulement mis en évidence dans les antinomies de Kant, il peut l'être dans n'importe quelle assertion rapportant les données du monde phénoménal à leur fondement métaphysique. J'ai signalé plusieurs de ces antinomies dans la dernière partie de mon petit livre sur *les Causes finales*, et je me propose de recenser tous les autres cas de ce genre. Au sujet du libre arbitre j'ai, dans ce même ouvrage, indiqué une position neuve de ce problème déconcertant. Je me suis demandé comment un univers dont le processus entier serait nécessité aurait pu engendrer, je ne dis pas un acte libre, mais seulement l'idée, vraie ou fausse, d'un pareil acte, comment elle aurait pu se construire.

Dans ce même ouvrage sur *les Causes finales*, je signale, sans approfondir la question, l'identité fou-

cière, substantielle du physique et du psychique, identité que m'avait déjà révélée l'étude du phénomène de l'expression. Dans mon livre *l'Expression dans les Beaux-Arts*, j'institue d'abord une théorie analytique de ce phénomène, où je montre que la physionomie, les gestes, en un mot les mouvements du corps expriment les mouvements de l'âme, parce que les uns et les autres ne sont que deux espèces d'une même activité. Ainsi le beau moral pour engendrer le beau plastique n'a pas à descendre; ses qualités ont leurs similaires dans la forme. Pour le regard de l'artiste, la beauté du Parthénon ou de Notre-Dame de Paris est indivisément morale et physique.

Les résultats de mes méditations tendent donc à ébranler les murs dressés par les diverses écoles entre le déterminisme et l'activité libre, entre le matérialisme et le spiritualisme. Ces résultats sont modestes : ils ne permettent pas encore d'instituer une explication simple et définitive de l'univers; ce défaut leur est commun avec toutes les acquisitions d'une recherche patiente poursuivie selon la méthode de Bacon, dont l'application permet de ne poser aux données de l'expérience que des questions légitimes. Quand je me suis occupé d'esthétique, je n'ai pas commencé par me demander : qu'est-ce que le Beau? J'ai attendu que l'analyse minutieuse des perceptions sensibles me révélât leurs caractères expressifs et que l'analyse de ceux-ci me révélât certains caractères exprimant une chose à laquelle ne pouvait convenir aucun nom inscrit dans le dictionnaire des passions

ayant des causes nettement déterminées, des causes définissables. Ce qu'exprime toute forme dite proprement *belle* se trouve précisément remplir cette condition.

Dès lors j'ai pu reconnaître ce que c'est qu'admirer et aspirer, en suivant la piste indiquée. Dans les sciences politiques, l'analyse m'a encore fidèlement servi pour déterminer la nature psychologique du lien social, quels sont les mobiles qui provoquent et maintiennent la subordination unilatérale ou réciproque des volontés individuelles dans un État. Je ne vous dissimulerai pas que cette étude, dont j'ai trouvé l'occasion d'utiliser les fruits dans ma préface à l'édition récente de la *Bible de l'Humanité*, de Michelet, me satisfait pleinement, parce qu'elle rend compte de l'évolution sociale à un moment quelconque de l'histoire. Enfin, j'ai aussi appliqué l'analyse à l'explication exacte des lois de la versification française dans mon *Testament poétique*...











SULY PRUDHOMME

# Pensées





## Pensées

**I**L faut être homme, s'en rendre compte et le maintenir.

Ce qui est corruptible et sujet aux accidents ne peut jamais être une source de bonheur, car il ne faut pas confondre le bonheur qui doit être durable avec le plaisir nécessairement passager. Nous devons donc chercher le bonheur dans les choses inviolables. Or, vérité consolante et sublime, l'homme trouve dans les trois facultés de son âme des éléments de joie inaccessibles aux violences de la fortune, du temps ou de la tyrannie : la science est inviolable, la résolution inviolable, l'amour inviolable. Ainsi pour être heureux, cherchons la vérité, c'est-à-dire Dieu même ; soyons libres, c'est-à-dire vainqueurs de nos passions, mais surtout aimons, c'est la route la plus

facile de la félicité. Et je vois avec émotion que le bonheur est essentiellement de ce monde, car on y peut étudier, on y a de puissantes tentations à combattre et la poésie nous y fait tout aimer.

Le bonheur consiste évidemment dans l'accomplissement de nos volontés et de nos désirs. Les désirs exigeant, pour être satisfaits, l'accord, le consentement d'une volonté étrangère et indépendante de la nôtre, il est préférable, pour être plus sûrement heureux, de désirer le moins possible et d'exercer notre volonté sur des objets où elle soit moins sujette à rencontrer des obstacles; il faut donc renoncer aux choses de la terre; or l'homme vit au milieu des choses de la terre, et ainsi l'essence du bonheur est contradictoire sans l'espérance d'un ciel. Otez le ciel, le bonheur du meilleur Stoïcien ne vaut pas une heure de plaisir.

On n'est heureux que par ce qu'on sent et non par ce qu'on est; on est grand par ce qu'on pense et point par le bonheur. Vaut-il mieux être heureux que grand? Vaut-il mieux être sauvage que civilisé? Ah! sevrer-nous de jouissances, mais jamais d'infortunes! Combien l'homme heureux est inférieur à l'homme qui sait souffrir! Nous tenons à l'honneur de souffrir avec force, comme le soldat tient à la blessure qui lui décore la poitrine. Rousseau ne l'a pas compris.

La joie n'est qu'une trêve aux maux, le bonheur en serait l'ignorance.

---

Le bonheur diffère du plaisir par sa condition même qui est la possibilité de durer, d'être permanent. Il crée une atmosphère : le plaisir ne crée qu'un éclair, une fusée de joie.

On ne distingue pas assez la possession de la jouissance. Si l'homme était ainsi fait, qu'ayant acquis un bien il fût toujours également joyeux d'en pouvoir disposer, la possession serait le bonheur. Mais à mesure que nos trésors s'accroissent, l'horizon de nos désirs recule. Nous envions, il est vrai, les seules richesses que nous pouvons espérer, mais nous pouvons d'autant plus espérer que nous possédons davantage, et ainsi s'étend jusqu'à l'infini le cercle étroit de nos premières ambitions.

L'amour est une grande source de bonheur, mais, comme les choses de notre monde finissent et nous affligent en finissant, il faut chercher le bonheur dans l'attachement aux choses éternelles. Mais les choses éternelles ne sont pas toutes à la portée de tous ; ainsi le beau et le vrai. Cependant, pour que le bonheur fût possible, Dieu a voulu que le bien, qui est éternel, fût accessible à tous.

Ni le passé ni l'avenir ne nous appartiennent ; ils apportent cependant le contingent le plus considérable dans l'état présent de notre sensibilité par le souvenir et le regret, l'espérance et la crainte. Ainsi le bonheur n'est guère qu'un retour et une anticipation.

Les besoins de chaque créature semblent être proportionnés à son intelligence. Ainsi l'homme nu avec son génie ne serait-il pas mieux partagé que la brute avec son instinct, si toute son âme n'était qu'intelligence? Mais il a reçu quelque chose de plus, un cœur pour sentir la douleur et la joie, et surtout pour aimer. Et cependant ce cœur ne l'a pas rendu plus heureux. Après de merveilleux efforts il a trouvé le bien-être et demeure étonné que ce ne soit pas le bonheur. Il cherche alors, il interroge l'univers et se frappe le front. Il ne songe pas que le cœur est la source de tous les désirs qu'il veut combler par l'esprit, et que l'esprit n'est pas infini dans ses facultés comme le cœur dans ses vœux. L'homme est aussi prompt à oublier qu'ardent à désirer, il n'éprouve que le plaisir, c'est-à-dire une parcelle de bonheur, lorsqu'il atteint le but de ses recherches, et le motif en est simple : sa découverte lui procure d'abord un agrément superflu dont il se fait bientôt un besoin; dès lors il n'est plus heureux par la possession de ce nouveau bien, mais il serait malheureux d'en être dépossédé. Ressent-on quelque satisfaction journalière d'avoir deux bras? On n'y pense jamais et on se suicide avec tous ses membres. Quel plaisir au contraire ne trouverait-on pas à s'en créer un troisième? Mais désormais ce serait une infortune de n'en avoir que deux. Ainsi la plupart des découvertes augmentent le nombre infini des privations possibles, sans multiplier celui des jouissances réelles. Le riche songe qu'il a beaucoup à perdre, le pauvre à gagner. Le



---

premier est soucieux de ce qu'il a, le second de ce qu'il n'a pas et personne n'est content. Reste pourtant la médiocrité, mais elle est pour beaucoup de gens plus insupportable que la misère, car tout excès a un relief qui flatte l'orgueil.

Offrez à certains joueurs de leur rendre le quart de ce qu'ils ont perdu, plutôt que d'accepter, ils jetteraient à l'eau leurs derniers louis. Comme je l'ai dit, il y a dans toute extrémité un plaisir amer que la médiocrité nous enlève. Il semble que nous jetions notre reste à la fortune pour lui ôter la joie de nous le ravir encore.

\*  
\* \*

**T**ous les amoureux ne sont pas poètes, tant s'en faut, Dieu merci ! Mais il est une chose que tous les amoureux voient de l'œil des poètes, c'est l'objet aimé.

J'admire ce mot *objet*. Oui, la femme aimée est un objet que le temps et la maladie détériorent et qui perd alors tout son charme comme beaucoup de vieilles choses, car l'amour est avant tout une idolâtrie de la forme. Et les hommes ont l'inconséquence de blâmer la coquetterie et la toilette, cette lutte pitoyable avec les années ! La parure et le fard sont des affronts que les femmes nous font.

Il faut être bien fat pour croire qu'on est aimé, mais il faut avoir été bien malheureux pour ne plus le croire.

L'amant semble moins chercher à jouir qu'à plaire,

et pourtant il est égoïste ; c'est qu'il veut plaire pour jouir.

La témérité dans les entreprises que l'amour conseille se mesure au bonheur que l'amour promet. Ces entreprises ne sont donc pas, à proprement parler, des folies, si l'on n'a pas appris par expérience que la promesse est trompeuse.

Les voluptueux aiment la pudeur ; c'est un voile de plus à soulever, et c'est le premier, celui qui ajoute à la volupté l'orgueil de la conquête.

Le châtement de la coquette est de ne pouvoir que penser à l'amour ; dès qu'elle le sentirait, elle cesserait d'être coquette.

La pruderie est la pudeur sans l'innocence, et la chasteté est la pudeur sans l'ignorance. La pruderie est le dépit de la sécurité. La pudeur est la défense naturelle de la femme qui ne veut se donner que tout entière, âme et corps. La pudeur est la répugnance de la femme à livrer son corps sans son âme ; elle est une preuve de l'indivisibilité de l'être.

Ce qui prouve la bonne opinion que le monde a malgré tout des femmes, c'est qu'il ressent plus de mépris pour une femme perdue que pour celui qui la perd.

---

Une femme qui a vraiment du cœur a naturellement de l'esprit et du meilleur, car le cœur chez la femme est tout délicatesse. La délicatesse est un composé de tact et de finesse; c'est précisément là l'esprit exempt de malice.

Ce qu'il y a de touchant dans la maternité, c'est qu'elle fait de la mère une providence, et il est bien rare qu'elle ne comprenne pas son rôle.

Le vice des passions malheureuses, c'est qu'elles attachent à la vie par le désir en la faisant détester par la privation.

Aimer, c'est pour moi rendre un être heureux. L'amour comme je le sens consiste dans le besoin de se sacrifier au bonheur d'une femme, ou au moins de s'y consacrer.

#### De l'Amour. —

Les discours sur la vanité et la fragilité de l'amour sont frivoles.

Il ne tient qu'à l'homme d'assurer l'amour dans son cœur; il faut qu'il ne le corrompe pas en divisant sa nature. L'amour est sensation et pensée tout ensemble, comme la beauté même est forme et expression. L'amour sans le baiser est incomplet, l'amour sans la tendresse et l'estime l'est aussi. Savoir mélanger ces deux sources de bonheur, les mêler en proportions égales, ne les point tarir, tel est l'art d'aimer. Quand

on a voulu boire l'eau de volupté d'un trait. on a trouvé qu'elle était peu de chose. L'amour est essentiellement divisible dans ses plaisirs et il n'est bon que dégusté. La raison en est simple : le plaisir sensuel, si vif qu'il soit, est borné, délini, mais l'image qu'on s'en fait n'a pas plus de limites que l'imagination même ; de là une déception certaine. D'un autre côté, l'amour moral, le sentiment, n'a pas de mesure dans le cœur, il dépasse toujours l'intensité de la crise physique ; de là le sentiment pénible d'une disproportion entre l'amour du cœur et l'amour des sens qui l'exprime, et la satiété se communique de l'un de ces amours à l'autre parce qu'ils sont inséparables. Ainsi rien n'est plus facile et aussi plus funeste que la débauche ; qui veut se porter aux extrêmes de la volupté y atteint bien vite. Au contraire, l'homme sage détaille et réserve le plaisir ; il ne consomme pas en une fois son trésor, et il sait ainsi rendre l'amour physique infini, intarissable comme l'amour moral.

Les hommes sensuels devraient comprendre que nous tirons du commerce de la femme des jouissances d'autant plus délicates et charmantes, que nous la respectons davantage. La volupté même est intéressée à la pudeur.

Peu de femmes sont assez vertueuses et assez spirituelles pour faire oublier qu'elles sont belles.

C'est notre amour pour une femme qui nous rend

le sien délicieux ; si nous ne l'aimons pas son amour nous est pénible, il ne nous touche pas. Il n'est bon d'être aimé que si l'on aime.

Je ne sais ce qui est le plus pénible à l'homme de cœur, ou de n'être pas aimé quand il aime, ou de l'être quand il n'aime pas.

Avant d'avoir été aimé, on s'imagine qu'on serait heureux de l'amour de la plus laide, mais on éprouve à cet égard des déceptions.

Aimer est commun ; s'aimer, bien rare. L'amour est une loi, la réciprocité d'amour, un hasard.

Il est aussi grave de donner la vie à un homme que la lui ôter. Dans l'un ou l'autre cas, vous ne savez quel sort vous lui faites ; dans l'un et l'autre cas vous disposez de lui. L'amour se cache comme le crime, il hésite comme le crime, il se repent comme le crime. Mais les amants n'ont pas conscience de ce qu'ils font en donnant la vie ; ils sont dominés par le plaisir, et quand ce plaisir est légitimé par le mariage, ils ne comprennent ni ce mystère, ni cette hésitation, ni ce remords. La Nature qui les agite pourtant comprend sans doute l'importance de l'acte, et c'est elle qui frémit en eux ; elle seule fait l'homme qui doit souffrir, les amants n'ont été que des complices aveugles.

Je le dis à cette feuille de papier ; il y a dans mon

cœur une puissance de bonheur inexprimable, une bonté infinie. Si Dieu veut me rendre heureux, c'est le fonds qui manque le moins. Avec quelle tristesse nerveuse je sens la volupté profonde : ô volupté, quel usage absurde on fait de toi, comme tu es méconnue et salie, et bêtement exploitée ! signe précieux de la tendresse, ils t'ont déshonorée ; comment dire : « je t'aime », autrement qu'avec le baiser, et quel baiser puis-je donner et à qui ?

Il y a des personnes qu'on aimerait mieux voir malades qu'infidèles, et cela s'appelle aimer !

Quand l'amour n'aurait d'autre utilité que de donner du prix à la moindre chose, il serait divin.

Les ruines d'un amour ne se réparent jamais. Il n'a pu périr qu'atteint dans son essence même.

La jalousie est la douane de l'amour. Elle cherche toujours si l'on n'a rien à déclarer ; mais que de contrebande ! et que ses droits sont odieux ! Tout le monde les admet en principe, personne ne les respecte. Que de fois on lui offre les clefs avant qu'elle les demande ! et elle s'y laisse prendre.

Protestation de confiance, signe de jalousie.

Dans un amour vrai la confiance est le seul refuge de la jalousie.

La tendresse, génie du cœur. Le propre de la tendresse est de pressentir et de deviner.

Dans les querelles d'amour, l'indifférence a toujours l'avantage, parce qu'elle est seule capable de réfléchir; le moins tendre a toujours raison.

Une liaison fait toujours perdre en indépendance ce qu'elle donne en affection et une rupture ne rend jamais en indépendance ce qu'elle ôte en affection. C'est pourquoi il ne se faut lier qu'avec la plus grande prudence, mais on apprend cela trop tard.

La galanterie est commerce, l'amour est sacrifice.

Il semble, en amour, qu'il y ait un infini entre le désir et la possession; il semble qu'il s'agisse de franchir un seuil sacré, et que ce pas soit immense... On est étonné de la rapidité de l'accès; la différence du vous au toi, qui est si tranchée dans le langage, se nuance, et bientôt, dans le sentiment; et tout à coup on se tutoie sans surprise; l'amour tutoie parce qu'il est le niveau suprême où deux cœurs montent ou s'abaissent pour se joindre et se posséder; il supprime toute distinction de rang et de mérite, il identifie deux êtres.

Le nom de la personne qu'on aime est devenu adjectif, il qualifie.



Le nom de la personne aimée n'est pas un mot comme un autre, il a une physionomie spéciale, une vie, il est doux et saint; on ne le dit qu'en baissant les yeux et la voix, en affectant un air distrait, il se coûte de le prononcer comme s'il portait un signe indiscret de notre amour et qu'il dût le trahir. Mais on est heureux de l'entendre parce qu'il est mieux qu'un son, il est une voix, et on lui prête une figure chérie quand il est écrit...

L'orateur se contente d'un auditoire très mêlé, le poète recherche une élite, l'amant préfère une personne à toutes, et la solitude sans elle à sa présence au moins disputée.

Il peut y avoir de la passion sans estime, il n'y a pas de tendresse.

L'amour est la postérité qui s'impose.

Désespoir d'avoir épuisé le langage de la tendresse avant la tendresse même. Pendant bien des années encore que lui dirais-je ? L'envie à l'enfant son bégaiement expressif.

La pitié chez les femmes est sauffrance et non pas raison.

La tendresse est à l'amour ce que la grâce est à la beauté; la tendresse est la grâce de l'amour.

---

Femme, incarnation du sourire de Dieu.

Quand nous songeons qu'être aimé, c'est avoir un être qui ne nous veut que du bien, qui s'abandonne à nous, nous sentons tout le prix de l'amour, surtout au milieu d'une société toujours plus égoïste.

Le premier qui par un engagement tenta de faire pour la vie le bonheur d'une femme, et le sien avec elle, fut sans doute bien téméraire ou bien amoureux.

Ne pas oser dire : « Je t'aimerai toujours », c'est ne pas aimer. Le dire, c'est justifier le mariage.

Voici la loi du mariage d'après les codes : la législation trace dans la vie deux lignes parallèles et dit aux époux : « Vous marcherez entre ces deux lignes ; permis à vous de vous y réunir, mais défense d'en sortir. »

L'union artificielle de l'homme et de la femme pour la vie est tout ce qu'on peut imaginer de plus téméraire et de plus monstrueux.

Vous n'êtes pas sans avoir guidé une aiguille avec un aimant au travers d'une feuille de papier. L'aimant fait ce qu'il veut de l'acier docile. Unissez-les, complète inertie. Mais si vous les séparez, nouvel esclavage. Les femmes savent ce secret. On peut dire que

---

mon exemple n'est pas heureux parce que l'aiguille et l'aimant s'unissent d'une éternelle union que la force peut seule briser. Je répondrai que le mariage est aussi un lien indissoluble ; mon exemple est bon, car la jonction de l'aiguille et de l'aimant n'empêche pas ce dernier d'en attirer une autre, ce qui marque son indifférence pour la première. C'est l'image de bien des ménages.

---



CELUI qu'on aime d'amitié, on désire le voir heureux ; celle qu'on aime d'amour, on voudrait la voir dans l'embarras pour l'en tirer. Son bonheur ne nous est agréable que si nous en sommes l'auteur.

Il y a de l'égoïsme dans l'amour et point dans l'amitié. L'un prête, l'autre donne.

Nous aimons rarement un homme qui nous hait ; nous poursuivons souvent une femme qui nous fuit. En concluons-nous que l'amour soit plus désintéressé que l'amitié ? Non. Celle-ci veut être réciproque pour s'accroître, l'autre s'éteint plutôt par la réciprocity. Il semble que les jouissances d'un amour réciproque soient infinies, mais si l'amitié n'y succède bientôt c'est alors l'indifférence ou plutôt souvent l'aversion. Je me suis souvent mis à table avec un appétit à tout dévorer ; le dessert me trouvait froid.

---

Je suis porté à croire que l'amitié est une affinité secrète entre les substances de deux âmes; car j'aime d'amitié des gens qui pensent autrement que moi. L'âme anime si vivement la matière et lui donne tant d'expression qu'on ne peut pas dire que l'amour soit une simple affinité entre les corps.

L'amitié fait aimer la vie, l'amour donne goût à la mort.

Les expansions de l'amour bouleversent, celles de l'amitié rafraîchissent.

L'amour est plus large que l'amitié, puisqu'il est capable de la suppléer; mais l'amitié est plus haute que l'amour, puisqu'elle en peut consoler quand il se brise.

Les amants se demandent toujours le bonheur, les amis se le donnent.

L'amitié est à elle-même son propre bonheur. L'amour attend le sien.

L'amour est une continuelle prière; l'amitié un continuel échange.

L'amitié seule est un fait accompli.

Les relations les moins tendres empruntent d'une longue habitude toute l'apparence d'une intimité profonde et solide. Chez une femme qui nous aime de-

puis peu de temps ces liens sont des rivaux qui nous désespèrent. Il en est de même dans l'amitié. Nous sentons qu'une affection récente ne diffère pas encore d'un caprice. Au contraire les attachements anciens sont comme des plantes auxquelles l'hiver laisse toujours au moins la racine.

J'ai une profonde amitié pour des personnes que je ne pourrais affectionner aujourd'hui si je ne les avais connues depuis mon enfance. D'où je reconnais l'influence de l'habitude sur nos attachements. Ne serait-ce pas qu'il y a toujours quelque chose de bon chez l'homme ?

Je ne connais rien de plus doux au monde que l'entretien avec un ami sur des sujets tristes.

Une affection vraie inspire une force invincible contre les coups de la fortune et une sorte de mépris de la prospérité.

Il faut que deux amis se ressemblent par le cœur, ils peuvent différer par le reste.

Les grands peuvent aimer sans estime et ils estiment généralement sans amitié, car d'une part ils recherchent un homme pour la flatterie qu'ils méprisent et d'autre part ils sont humiliés d'une supériorité qu'ils admirent.

---


La coutume est de se déranger plus pour un étranger que pour un ami.

L'amitié naissante gagne insensiblement sur la politesse et l'exclut enfin par l'intimité.

Il y a une mesure infaillible des affections, c'est le temps qu'on y consacre.

On peut déplaire à son meilleur ami ; sa mère, on ne peut que l'affliger, on ne lui déplaît jamais.

\*  
\* \*

 N prend souvent la niaiserie pour la bonté, mais on n'a pas naïvement du cœur sans avoir de l'esprit. Car avoir du cœur ce n'est pas seulement aimer, faculté commune aux bêtes, c'est apporter dans l'amour la délicatesse de son esprit ou la grandeur de la pensée. Le cœur est propre à l'homme, car c'est l'intelligence dans l'affection.

Certains hommes conçoivent et devinent les choses du cœur et en parlent à merveille; d'autres les sentent profondément et n'en savent rien dire.

La bassesse de quelques hommes de génie m'a appris que le cœur est le siège unique de la dignité.

Le corps pour vivre a besoin de tout le monde, l'esprit a besoin d'un certain public, le cœur est bien moins exigeant pour le nombre que pour la qualité de ses relations.



---

Dans la délicatesse le cœur a de l'esprit.

La seule action du temps sur l'homme, surtout pendant l'absence, suffit à justifier les changements du cœur, mais nous n'osons l'alléguer à personne. Que d'amours et d'amitiés ne vivent que de scrupules !

Il n'est pas adroit de dire à certaines gens d'agir toujours comme s'ils étaient vus.

Ne nous hâtons pas de dire qu'un homme a le jugement faux quand il ne partage pas l'opinion commune. Il serait plaisant qu'il fût seul à juger vrai. Si l'on songeait que la masse se compose d'individus, on ferait moins cas du sens commun.

Ceux qui prétendent changer brusquement la société sont des fous, mais ils ne sont pas fous d'avoir vu qu'il faudrait la changer. C'est à ce point de vue qu'il faut juger certaines utopies.

Certains gens appellent se rendre utile à la société, lui vendre chèrement des services, et traitent de fainéant celui qui s'enferme dans sa cellule et ne demande rien.

L'homme ne me paraît jamais plus méprisable que lorsqu'il cherche à s'amuser au bal ou ailleurs.

L'honneur d'un homme est un manteau de famille

qu'il a soin de tenir propre. Le point d'honneur n'est qu'une question de propreté morale.

Le point d'honneur c'est au fond la dignité dupe de la vanité.

Beaucoup d'hommes respectent leur parole d'honneur en dépit de leur perversité, parce que la confiance qu'elle inspire les flatte et que leur probité peu à peu compromise ne tient plus qu'à ce fil.

Un homme d'honneur est celui qui rend à César ce qui appartient à César et à Dieu ce que bon lui semble.

Quand un homme est de l'avis de tout le monde, ce peut être par faiblesse, dédain ou supériorité.

On appelle s'oublier reprendre son naturel.

Que penser d'une société où les jeunes gens pendant près de dix ans ne peuvent avoir que des amours déshonorantes ou désespérées?

La conversation des gens du monde et surtout des femmes n'est qu'un long dénombrement de faits, une constatation à peine discutable; celle des hommes sérieux est la recherche en commun de la vérité, elle résout ou éclaire une question.

---

Il y a des cas où il faudrait être bien fort pour n'être pas flatteur.

Nous souhaitons au prochain tout le bien possible excepté l'avantage sur nous.

On demande le plus souvent conseil quand la résolution est prise, par flatterie ou par vanité, ou encore dans l'espoir d'une sanction.

Si toutes les personnes que vous connaissez se communiquaient entre elles vos lettres, vous seriez mal à l'aise.

On se dit : « Si j'étais malade, que deviendraient mes entreprises ? » Mais la maladie détache de tout ; on y est délivré de l'ambition et on jouit de cette délivrance.

Le secret de plaire est de n'en point avoir.

On ne plaît aux autres qu'en se dépréciant à leur avantage.

Pour plaire par son mérite, il faut avoir désespéré la jalousie avant même qu'elle ait pu se former, il faut être né hors concours.

Soupçonner c'est déjà punir.

Souppçonner c'est juger avec son intérêt.

Les bons cœurs ne nous soupçonnet pas, ils craignent pour nous.

Il faut chasser le soupçon pour cela seul qu'il ne peut être bienveillant.

Qu'est-ce que la timidité? Une peur innée de comparaître, qui n'est pas toujours la peur du jugement.

Le monde est si tyrannique qu'on est bien excusable de se défendre.

Dans le monde il est avantageux de paraître passionné, cela justifie l'audace et couvre les échecs; la gravité rend constamment responsable et facilement ridicule.

Règle de l'indépendance envers soi-même : s'habituer à tout sans prendre aucune habitude.

Règle de l'indépendance envers les autres : franchise, discrétion, conscience exacte de ce qu'on vaut.

Point de liberté sans énergie. Cela se vérifie dans les moindres choses. Qui ne sait fâcher personne est esclave de tous. A Paris, il faut autant de force de caractère pour conquérir le temps que pour le bien employer.

---



La politesse serait excellente si elle ne percevait pas tant d'impôts sur le travail au profit de l'oisiveté.

La politesse est à la bonté ce que le culte est à une religion.

La politesse est un échange de monnaie frappée par l'amour-propre à l'effigie du cœur.

Pourquoi la médisance n'est-elle pas considérée comme une impolitesse ? C'en est une à l'égard des absents. On répond qu'il n'y a politesse qu'entre les personnes présentes ; cette remarque donne bien le caractère et la moralité de la politesse.

La politesse est encore une pudeur qui survit à la bienveillance ; c'est la pudeur de l'intérêt, de l'égoïsme.

La laideur de l'homme sans masque fait pardonner l'hypocrisie. Aussi remarquons-nous que nous jouons toujours un personnage tant soit peu différent de nous-même ; la politesse y oblige, comme la pudeur oblige à se voiler. La politesse, en ce sens, est la pudeur de nos imperfections morales, l'hypocrisie est la pudeur du vice.

La politesse consiste à paraître ce qu'on devrait être ; aussi une personne naturellement polie est réellement bonne, car elle est aussi bonne qu'elle le paraît. Nous faisons plus de sacrifices à la politesse qu'à la vertu, car nous sacrifions plus facilement à la vanité qu'à la conscience.

J'ai été invité à dîner, je dois une visite ; c'est très ennuyeux. La politesse et la reconnaissance exigent également que je la fasse ; au lieu de la faire par reconnaissance, je la fais par politesse. Pourquoi ne ferais-je pas un effort pour être reconnaissant au lieu d'en faire un pour être poli ? Ainsi, quand je pourrais librement bien agir, je préfère mentir par contrainte.

Chez les sots la modestie est la pudeur de l'orgueil, chez l'homme d'esprit elle est la politesse du mérite.

Tout homme peut arriver à être poli, tout homme ne parvient pas aux manières distinguées, car la distinction des manières est une grâce naturelle que l'esprit et le cœur donnent aux gestes. Il y a la même

différence entre la politesse et la distinction qu'entre un habit et un visage.

Ce qu'il y a de grand dans l'hospitalité et ce qui la distinguera toujours de la politesse, c'est l'hommage qu'on rend à la vertu en respectant d'abord dans un étranger les qualités qu'il peut avoir. Nous accueillons l'humanité dans l'hôte, un homme dans l'ami.

S'offenser d'une impolitesse, c'est se plaindre de n'être pas trompé.

La politesse la plus difficile à pratiquer c'est d'avoir l'air d'écouter.

La politesse est la seule hypocrisie qu'on pardonne, parce qu'elle est réciproque.

Les bons procédés viennent du cœur, les procédés polis peuvent n'en pas venir; ils traduisent la bienveillance qu'on est réduit à feindre.

Politesse : assurance mutuelle contre les inconvénients de la franchise. Le devoir entre indifférents, la science de ce qu'on devrait sentir, l'huile aux portes...

La politesse est l'art de faire sentir par les égards qu'on a ceux qu'on exige. Les gens simples ne sont

donc pas les plus polis, les gens fiers le sont toujours.

Il faut acquérir l'art de s'isoler poliment; cet art consiste à n'employer que son visage à écouter. On affecte un air de complicité mystérieuse, de doute discret, un air d'assentiment continu ou de doute insoluble qui dispense toujours de répondre. La parole est si chère à ceux qui l'ont qu'elle console de tout, même de n'être pas écoutés.

---





**L'**AGE, qui donne des ridicules, en ôte le sentiment.

Ne plus pouvoir souffrir les portes ouvertes ; avoir besoin de soleil ; trouver moins de femmes laides et moins de plats bons : signes qu'on vieillit.

Je redoute les gens qui s'ennuient tout seuls ; on ne tient pas meilleure compagnie aux autres qu'à soi-même.

Il est affreux de penser que s'ennuyer c'est se sentir vivre. Les affaires ne nous laissent aucun sentiment de la vie.

L'ennui, c'est se sentir durer sans vivre.

L'oisiveté punie par elle-même.

La sottise jugée par elle-même.

Il y a trois paresseuses : celle du corps qui est la nonchalance ; celle de l'esprit qui est la rêverie ; celle de la volonté qui est le caprice.

L'homme paresseux est égoïste en dépit d'un bon cœur.

On se fait un mérite d'aimer le travail ; or, si le travail est une douleur, il est impossible de l'aimer ; et s'il est un plaisir, il n'y a plus de mérite.

Nous prenons souvent pour l'amour du travail l'amour du métier. Le négociant appelle le poète paresseux ; il ne s'aperçoit pas que le poète qui fuit les affaires passe des nuits à composer ; l'un se plaît dans l'activité commerciale, l'autre dans le mouvement intellectuel, ils n'aiment le travail ni l'un ni l'autre en tant que fatigue, ils ne peuvent s'en passer en tant qu'exercice des facultés humaines. Le paresseux véritable ne trouve aucun plaisir à l'action ; l'action pour lui n'est pas un effet naturel du jeu des organes et des facultés ; elle lui coûte un effort ; le besoin de travail est exactement comparable à une démangeaison qu'on excite avec une volupté *sui generis* ; la paresse est l'absence de cette démangeaison ; les paresseux nous déplaisent parce qu'ils ne nous sont pas utiles, mais les gens actifs ne font qu'obéir à leur nature tout comme les fainéants. En un mot il est aussi pénible aux uns de rester en repos, qu'aux autres d'en sortir. A tout prendre, l'activité chez un sot est une plus triste infirmité que la paresse.

---

A part les sots, il est bien rare qu'un homme ne s'estime pas son prix quand il ne vaut pas grand'chose.

La gravité d'un sot consiste dans la libre action de la pesanteur sur les molécules de la face. Ce n'est pas même du sérieux.

Je m'ennuie avec les sots comme ils s'ennuient avec eux-mêmes.

On trouve cet avantage à parler des sots qu'on fait naturellement exception.

L'air d'assentiment ne dupe que les sots.

---

\*  
\* \*



'ESPRIT doit se faire aimer à la manière du sel : pas trop n'en faut.

Ce que j'envie aux gens d'esprit c'est moins leur esprit, même souvent faible et superficiel, que les avantages qu'ils tirent de sa grâce et de sa facilité. La réflexion fatigue, ils nous en soulagent, ils nous épargnent les définitions, c'est-à-dire le dessin net mais sec de l'objet, pour y substituer une couleur aux contours fondus dans le vague, mais vive et charmante. Je ne puis mieux comparer leurs œuvres qu'à certaines peintures à effet qui font sourire l'anatomiste. Leurs œuvres ne sont ni exactes ni monstrueuses. Les gens d'esprit se retranchent dans le bon sens, voilà le critérium. Le bon sens n'est, à tout prendre, que l'art de ne pas produire de monstres choquants pour les habitudes de l'esprit; le bon sens paraît singulièrement timide, pauvre et

---

incompétent, quand il s'agit de laisser les proportions vagues pour fixer les démarcations précises des essences.

Le calembour : deux mots chargés de faire de l'esprit tout seuls.

---



LA franchise à brûle-pourpoint étonne plus qu'elle ne se fait aimer.

On puise une force et une indépendance extraordinaire dans la franchise; mais malheureusement la franchise absolue exclut le tact. Celui qui pense tout ce qu'il dit n'est que sincère et il peut user de tact; la sincérité consiste à ne pas mentir. Celui-là seul est franc qui dit tout ce qu'il pense indifféremment. Tant qu'on n'est pas interrogé, on peut se contenter d'être sincère, car on ne dit pas ce qu'on veut, mais quand on est interrogé il faut à la fois penser tout ce qu'on dit et dire tout ce qu'on pense, sous peine de n'être même pas sincère. Dans une réponse en effet, la sincérité ne peut plus se distinguer de la franchise; ne pas tout dire, c'est dissimuler; le silence devient un fard. Tout cela paraît bien subtil, mais le commerce du monde ne l'est pas moins; quand on veut nous extorquer notre opi-

---

nion, ne croyons-nous pas sauvegarder la vérité tout en gardant le silence ? Nous sommes tous condamnés à feindre ou à déplaire. Les modifications que produirait la franchise dans les relations humaines sont incalculables.

La rudesse des hommes francs leur attire la flatterie des hommes faux et elle intimide les hommes sensibles jusqu'à les rendre faux.

Il est bien adroit d'être sincère ; en avouant ses défauts on se donne un mérite qui les rachète, une bonne grâce qui les fait tolérer, comme en avouant ses torts on s'inflige une humiliation peu sensible qui expie la faute, honore le coupable et flatte l'offensé.

---

\*  
\* \*

**L'**ORGUEIL est aussi propre à nous éclairer sur le mérite des autres qu'à nous aveugler sur le nôtre.

L'orgueil ne consiste pas seulement en une estime exagérée de soi-même, mais aussi dans une grande soif de celle des autres. Ce n'est pas un mal de désirer cette estime quand on veut la mériter ; mais l'orgueilleux veut le plus souvent l'acheter avec une fausse monnaie, l'ostentation.

Les ambitions qui ont de l'avenir sont celles qui ne transpirent point par la vanité.

Toujours occuper les autres de soi sans leur en jamais parler, voilà l'orgueil dans la perfection.

On distinguera facilement l'orgueil de la grandeur d'âme : le premier ne cherche l'élévation que pour



surpasser ; la seconde cherche l'élevation pour elle-même.

L'envie est le désespoir de l'orgueil, le dépit aussi ; mais le dépit implique un aveu d'infériorité, tandis que l'envie n'est que la conscience de l'infériorité. Je définirais donc le dépit : un aveu d'infériorité arraché à l'orgueil ; et l'envie : un sentiment d'infériorité dont l'orgueil cherche à se soulager soit en abaissant le mérite afin de s'en rapprocher, soit en l'exaltant outre mesure afin d'éloigner toute comparaison ou de le rendre invraisemblable.

Le dépit : faillite de l'orgueil ; l'envie : orgueil souffrant de la médiocrité.

Le compliment d'un vaniteux n'est qu'un prêt.

Il est un orgueil qui sait ramper.

Quand on est orgueilleux, il faut être sévère pour soi-même, puisqu'on ne peut subir sans chagrin la sévérité des autres, et qu'enfin il n'y a pas de perfection sans sévérité.

Le modeste est dupe des autres. L'orgueilleux est dupe de soi ; le vrai sage ne l'est ni de soi, ni des autres. Il fait avoir la fierté de ce qu'on vaut et l'estime de la valeur des autres.

La modestie est la timidité de l'orgueil.

Dès qu'on a conscience de sa modestie, on la perd.

La modestie d'un auteur, c'est la peau mince et tendue d'une outre pleine de vent. Comme un petit coup d'épingle fait crever cela!

Qu'est-ce que la modestie? La vraie c'est le sentiment de la perfection servant de mesure à notre valeur propre; la fausse est une prudence de la vanité, sa manière de corrompre les juges.

La modestie plaît surtout aux vaniteux; c'est une adulation par effacement.

On a grand soin d'être modeste pour pouvoir parler un peu de soi.

Si modeste qu'on soit, on veut bien s'aligner, mais non pas disparaître.

La fausse modestie consiste à se mettre sur le même rang que les autres pour mieux montrer qu'on les dépasse.

La vraie modestie consiste à se placer bien juste à son rang de taille, car c'est là qu'on s'efface le mieux: derrière les grands on étonne, on demande justice; derrière les petits on détonne, on se rehausse.

Les formes de la modestie ont parfois une douceur adulatrice qui en fait suspecter la sincérité.

---



VOIR, c'est avoir, dit le poète. — Pauvre fou, répond l'homme positif, ce que j'ai, je peux le vendre et je bénéficie.

La générosité d'un homme se mesure, non pas à ce qu'il donne, mais au prix qu'il y attache; c'est pourquoi les libéralités d'un prodigue ne sont pas méritoires.

C'est reprocher ce qu'on donne que d'exiger un retour. C'est vendre.

Pourquoi payez-vous cher un diamant? Est-ce à cause de son éclat? une goutte d'eau brille autant; est-ce à cause de sa rareté? Une feuille n'a pas sa pareille.

Il faut vivre avec économie, mais selon sa condi-

tion. Ainsi l'économie bien entendue ne paraît jamais ; dès qu'on l'aperçoit, c'est la parcimonie.

Le luxe n'est dangereux qu'autant qu'il détruit l'équilibre de la fortune, c'est-à-dire l'égale répartition d'une sage dépense ; il devient excessif dès qu'il nous étonne dans une maison que nous connaissons.

La petite économie est une continuelle tyrannie. La grande est un acte de philosophie qui consiste à prendre son rang dans la société sans présomption ni humilité ; elle a une action définitive et ne se fait point sentir dans le détail de la vie qui est en somme le plus sensible de la vie.

Le prodigue est l'esclave de l'argent. En effet, l'amour de posséder asservit l'avare à l'argent, le besoin asservit le prodigue à l'avare : de sorte que le prodigue est aussi esclave de l'or.

La générosité est rarement irréprochable. Si elle mesure ses dons à ses ressources, elle réfléchit, et la réflexion ne vient jamais du cœur. Si elle ne calcule jamais, elle finit par offrir plus qu'elle n'a et se liquide aux frais d'autrui. A cet égard la plus aimable générosité n'est malheureusement pas toujours la plus consciencieuse.

Ah ! si quand on prête on ne risquait que son argent !

La délicatesse dans l'aumône est la grâce du bien-fait.

*La grâce a résolu le délicat problème  
D'adoucir la misère en sauvant la fierté :  
Comme un arceau de fleurs entre les cœurs jeté,  
C'est la grâce du don qui fait sentir qu'on aime.*

Ceux qui trouvent du plaisir à donner peuvent aisément se le procurer en prêtant.

Bien des gens cherchent entre la générosité et l'égoïsme un moyen terme qui les dispense de sacrifier sans les obliger à refuser. Dès qu'on n'est pas généreux, on est un peu vil.

L'essence de l'homme d'argent est de spéculer sur toute ignorance dans l'égoïsme d'autrui.

Combien l'économie d'un homme de cœur est plus difficile que celle d'un homme d'argent !

Heureux qui a le même cœur en prêtant qu'en donnant. S'il perd son argent, il ne perd pas son ami.

Qu'il faut d'art en prêtant pour éviter d'être odieux !

\*  
\* \*

**L**ES lois d'un peuple expriment ce qu'il prétend être, ses mœurs ce qu'il est.

L'indignation inspire du courage; on ne conçoit pas l'indignation lâche. On ne crée des partis que par l'indignation.

L'indignation est la colère de la justice.

Si un homme nous dit : à vingt ans j'étais pour Spinoza, aujourd'hui je suis pour le Dieu en trois personnes et distinct du monde, nous pourrons lui répondre qu'il a tort, mais en tout cas nous ne cesserons pas de l'estimer. Que si le même homme nous dit : à vingt ans, fidèle aux traditions de ma famille et aux inspirations de mon cœur, je tenais pour le roi, maintenant je tiens pour la république, ou réciproquement j'ai servi les deux principes; nous n'aurons que du mépris pour lui, nous l'appellerons sauteur.

---

On abuse de la présomption que l'intérêt seul gouverne nos tendances politiques.

Introduisez le désintéressement dans l'économie politique, aussitôt cette science manquera de principes et de lois. Elle présuppose l'égoïsme, mais en instituant la théorie de la richesse, elle a pour fin pratique la suppression de la misère, c'est-à-dire l'idéal même de la générosité.

---



RIEN ne nous déplaît tant que d'être trompé ;  
aussi préférons-nous une amère vérité à  
une douce illusion.

• Pourquoi se complaire dans les rêves d'avenir,  
puisqu'on n'est jamais satisfait d'un présent qui a été  
l'avenir ?

Il y a souvent même faiblesse à s'entêter qu'à se  
décourager.

Un grand vice de l'humanité est de faire un but de  
la récompense. Ainsi la richesse devrait être la récom-  
pense, et non le but, du travail ; l'estime des autres  
devrait être la récompense, et non le but, de la con-  
duite. Le ciel devrait être la récompense, et non le  
but, de la piété. Point de mérite sans désintéressement.

Il y a des gens que les petits accidents mettent  
hors d'eux-mêmes et que les grands n'abattent pas.



Recourir à l'éloquence, c'est reconnaître le défaut de sa cause.

Les hommes préfèrent la découverte de la vérité à la vérité elle-même, parce qu'ils peuvent tirer gloire de la découverte qu'ils font et non de la vérité qu'ils ne font pas.

Nous avons toujours plus d'occasions à regretter qu'à saisir.

Il n'est donné qu'aux esprits supérieurs d'admirer.

On jouit moins de la bonne santé qu'on ne souffre de la mauvaise. De plus les jouissances du corps sont limitées, les maux sont indéfinis.

Un bon sens impitoyable effrouche les âmes expansives. Un sens élevé toujours empreint d'une extrême indulgence, voilà ce qui enchaîne le cœur.

Il faut toujours être poli quand on refuse, de peur d'avoir l'air plat quand on demande.

La reconnaissance est naturellement d'autant plus vive que le bienfait est plus agréable; mais en remerciant il faut prendre garde de ne pas se montrer plus intéressé que touché.

Pour oser revendiquer le plein exercice de son

droit naturel, il faudrait être parfait, et, si les hommes étaient parfaits, leurs rapports entre eux seraient si faciles qu'ils ne songeraient pas à leurs droits.

Le courage qu'il faut pour se tuer, on l'emploierait à supporter la vie, si le désespoir n'aveuglait.

Les hommes vulgaires ne se tuent pas; ils ne se désespèrent pas; la terre est pleine de ressources pour les âmes communes. La matière de leur bonheur est partout.

La charité est plus facile à pratiquer que la justice.

La renommée exprime l'opinion de l'humanité sur un homme, et la conscience l'opinion de Dieu sur un homme.

Il suffit d'être faible pour commettre une action honteuse.

La faiblesse est une bonté qui dégénère en injustice.

Le chimiste, le mathématicien, le négociant, le poète, ont respectivement un sujet d'étude, d'intérêt et de rêverie, qui leur sert comme de mètre pour apprécier les choses; le monde pour chacun d'eux n'a de valeur et de raison d'être que selon sa convenance avec leur petite chimère.

Il faut être indépendant pour avoir du mérite à bien faire, c'est pourquoi l'indépendance est noble. Mais prenons garde de ne pas chercher l'indépendance pour échapper à la nécessité de bien faire.

Certaines complexions malades accompagnent des âmes fortes.

La joie vive nous rend prodigues parce qu'elle nous rend indifférents à tout autre bien que son objet; mais elle nous donne aussi de la générosité parce qu'elle nous dispose à aimer les hommes.

Le nouveau-né, le marchand, le philosophe, sont également graves, si la gravité n'est qu'une qualité de l'attention, et non point de son objet; mais si la gravité de la pensée se mesure moins à l'effort de l'esprit qu'à la dignité de l'objet, ils ne sont pas tous trois également graves, bien qu'également sérieux. Cette pensée m'a consolé dernièrement en présence d'un homme important.

La vie pour les travailleurs malheureux se réduit à une lutte contre la mort, à souffrir pour se mettre en état de souffrir.

L'industrie et le commerce sont une forme utile de l'égoïsme; c'est de l'égoïsme utile aux autres; échange de services entre égoïsmes. De là cette peine que les utilitaires ont à les ennoblir.

---

L'homme profond et l'homme léger sont également distraits : l'un ne s'attache qu'à son idée présente, l'autre ne se fixe à aucune.

Qu'est-ce que la naïveté? — Son essence est double ; elle présente un côté esthétique et un côté logique. Elle est chez les enfants la grâce des facultés novices, chez l'homme fait le naturel sauvé de l'éducation.

Ce qui me console des plus ignobles infirmités de notre nature, c'est la pensée que la matière en soi n'a rien d'abject. Les choses qui nous répugnent nous plairaient avec une modification dans nos organes ; supprimez les nerfs, rien n'est dégoûtant.

Une même action peut être dictée par la folie ou par la plus haute philosophie.

Aimez votre prochain comme vous-mêmes, mais n'ayez pas d'amour-propre. Conséquence : n'aimez pas votre prochain : aimez votre prochain comme vous vous aimez et non pas comme vous devriez vous aimer.

On accorde la gloire plus volontiers aux morts qu'aux vivants ; les morts sont hors concours.

Le génie sort des conventions et voit les choses mêmes.

Je me méfie des penseurs sublimes; j'estime davantage les penseurs profonds; la pensée est plus difficile en profondeur qu'en élévation. (Chateaubriand et Newton.)

Il y a pour chaque âge un bon usage de la vie, mais on ne le connaît qu'après avoir vécu cet âge.

**Le voyage : un adieu qui marche.**

Le rêveur passe pour n'être pas vivant, mais il n'est qu'absent; il vit en dedans par une concentration si intense de la vie, que plus rien n'en transpire au dehors.

L'habitude est la vitesse acquise de la vie; prendre une habitude, c'est continuer involontairement à vouloir.

Le ridicule est l'arme déloyale de l'habitude contre la nouveauté.

Il y a entre le jeune et l'ivresse une moyenne satisfaction dont ne s'accommodent que les âmes médiocres.

C'est une ivresse d'être mère; c'est une dignité d'être père.

Ce qu'on veut, on est prêt à le faire; ce qu'on sou-

haite, on attend qu'il arrive; ce qu'on désire, on le préfère, mais on ne peut ni le vouloir ni le souhaiter.

Cherchons une pondération parfaite, l'axe d'or de Musset.

---



**N**ous devons corriger les enfants par les mêmes moyens que nous emploierions s'ils étaient aussi forts que nous.

L'instruction classique a ce mauvais côté qu'elle perpétue chez les hommes une façon constante et traditionnelle d'envisager le monde ; nous ne le voyons plus qu'à travers les lunettes qu'on nous a officiellement posées sur le nez, et il faut que nous fassions d'incroyables efforts pour voir les choses à l'œil nu par la vue propre de notre intelligence. De là vient que nous parlons tous de Dieu avec une égale ineptie, de là vient que l'idée de la guerre ne nous révolte pas, tant on eut soin de nous habituer aux Césars ; de là enfin vient que la société se soutient par un aveuglement général. Pour tout ce qui est étranger aux sciences exactes, il faudrait que le maître pût se borner à développer le sens de l'élève d'une manière toute abstraite, afin que celui-ci pût appliquer à l'exa-

men de l'ordre moral des facultés puissantes, mais libres. Reconnaissons qu'il est impossible d'instruire ainsi.

On ne sait que ce qu'on trouve ; bien enseigner, c'est faire découvrir. Intéresser, c'est exciter la curiosité pour la satisfaire, c'est donner des espérances à la curiosité.

La discipline est l'art de conduire la masse, en lui opposant une force imaginaire et la trompant sur la sienne. C'est effectivement la supériorité de l'esprit sur la matière.

La discipline est l'art de tromper le nombre sur sa force.

La force est l'instrument de nos besoins, voilà son utilité ; elle est l'égide de la protection, voilà sa beauté.

La force par elle-même ne crée aucun lien entre les âmes, et ne saurait donc fonder aucun ordre moral, c'est-à-dire aucun équilibre social.

Il n'y a de vertus méritoires que les vertus acquises ou éprouvées.

Comme on ne se hait jamais soi-même, il faudrait être vertueux pour acquérir le droit d'être misan-



thrope ; et l'homme vertueux plaint plutôt qu'il ne hait les hommes.

Le respect humain est un honteux hommage au vice en même temps qu'une trahison à la vertu. L'hypocrisie est quelquefois le respect humain des vices.

La vertu dans le monde ne fait souvent que désavouer la nature.

Vertu, volupté, deux sœurs de la mort, l'une vous sévre des jouissances qui font la vie, l'autre vous en dégoûte.

L'enthousiasme nous rend certainement capables des grandes entreprises, mais le froid de l'exécution nous paralyse. Notre résolution vaut mieux que nos actes ; or la vertu consiste dans l'action. Il ne manque à l'enthousiasme que la constance pour être la vertu ; c'est la vertu moins la constance. L'enthousiasme est de la vertu improvisée.

Chez les hommes les plus pervers, il y a toujours dans la sensibilité un point où la vertu aurait pris. Celui qui l'a trouvé opère facilement la conversion.

Tout ce qui est susceptible d'excès est une source

de mal. Les vertus peuvent être mal entendues, mais elles ne peuvent pas être excessives.

Une marque de force est de ne pas nier la vertu parce qu'on a été trompé, ni le bonheur parce qu'on souffre.

---



**S**i vous ignorez les noms des buttes, des trous et des fentes qu'il a plu aux géographes de distinguer sur la boulette terrestre, vous trouverez des gens pour hausser les épaules, qui vous soutiendront que la terre a été tirée du néant. Ils ne voient pas dans la science un ensemble de principes éternels, mais une compilation de faits et de mots. Nous avons force pédants de ce calibre-là.

Les ouvrages des demi-savants sont généralement plus difficiles à entendre que ceux des savants accomplis.

Le goût n'est qu'un palliatif à l'ignorance. Il consiste à juger par instinct là où on est incapable de juger par raison. A mesure qu'on pénètre plus avant dans la nature des choses, la compétence du goût perd du terrain au profit de la science.

Un orateur habile peut plaire toujours parce qu'il peut toujours revêtir sa pensée à l'agrément de son auditoire ; mais un écrivain sera généralement aimé des uns et haï des autres. Le sublime seul subjugué tout le monde.

Que les écrivains misanthropes sont vaniteux et menteurs ! En publiant leurs œuvres ils font leurs juges et leurs disciples de ces mêmes hommes qu'ils haïssent ou méprisent.

La difficulté à écrire peut donner beaucoup d'originalité au style d'un homme de goût. Que de gens au contraire écrivent avec une plate facilité !

On est souvent surpris de la difficulté qu'éprouvent à s'exprimer certaines gens d'ailleurs très savants. Peut-être est-ce la faute de la langue qui n'est pas toujours aussi claire que la pensée est profonde.

Je ne comprends pas pourquoi l'on craint de répéter deux fois la même expression dans une page quand il est permis d'avoir dans cette page deux fois la même idée. Il y a une raison d'art, mais laquelle ?

Un critique ne devrait pas dire : « voilà un méchant livre » mais plutôt : « je trouve que voilà un méchant livre ». L'auteur serait aussitôt rassuré.

On cède à certains orateurs par un mouvement en

quelque sorte esthétique, mais on sent bien qu'on est dupe.

L'éloquence vraie c'est la logique émue.

L'ambition littéraire est un supplice à l'homme de goût qui ne se sent pas de génie. Il connaît le beau, il ne peut le créer, de là son désespoir.

Le sort des livres est curieux. Un ouvrage peut être composé par un homme sérieux, par un esprit superficiel ou par un sot; il peut être jugé par un sot, par un homme superficiel, ou par un esprit sérieux. Combinez deux à deux ces divers caractères et vous apprécierez les chances d'une réputation.

En littérature on serait suffisamment original si l'on savait être vrai. L'originalité de bon aloi n'est autre chose que la parfaite sincérité de la plume sous la dictée du cœur. La vérité étant une, le cœur seul est original. En moins de mots, l'originalité en littérature se définit : la vérité immuable animée par une variété du cœur humain.

On écrit par passion littéraire, mais on publie par vanité. Celui qui prétend publier pour être utile est un mauvais plaisant et je trouve autant de fatuité à se croire utile qu'admirable.

Il est bien difficile de prononcer s'il faut juger

l'homme par sa conduite plutôt que par ses écrits, car si les actes sont dans la conduite, les aspirations sont dans les écrits. Les belles âmes malheureuses peuvent descendre jusque dans la fange. Que d'hommes laids par la vie et beaux par la pensée ! Nos écrits nous peignent tels que nous voudrions être, tels que nous devrions être sans le malheur qui déprave.

La plupart des écrits jeunes fourmillent d'idées vicilles ; dans les créations de l'esprit, le génie a seul la maturité. Mais où le cœur entre en jeu les novices sont d'emblée les maîtres parce qu'ils sont plus voisins de la nature.

On ne lisait pas les préfaces, on en a fait des avant-propos, puis des avis aux lecteurs. Rien n'a fait. Il est singulier qu'on veuille plutôt savoir ce que dit un auteur que ce qu'il a voulu dire. Pascal dit expressément qu'une même parole change de sens avec celui qui la prononce. Il est donc très important d'étudier l'esprit de l'auteur avant de le lire.

Dans la vraie comédie, toute péripétie doit avoir une fin plaisante ou malheureuse. Lors donc qu'il s'y rencontre une situation de nature dramatique, on doit la rendre comique. Pour cela il faut que le spectateur connaisse ou devine l'événement pour ne pas être dans l'anxiété du personnage. Il faut que nous soyons indépendants, et comme en dehors de l'action co-

mique pour la trouver telle. Dans le drame au contraire, l'âme du spectateur doit se substituer, pour ainsi dire, à celle du personnage, pour en éprouver toutes les émotions. C'est la part plus ou moins grande que prend le cœur aux incidents qui fait la différence des genres.

La langue est bien impuissante à rendre toute la pensée ! Je prononce des mots qui sont les signes de certaines idées, mais quel est le signe de l'état de ma sensibilité au moment où je parle ? les nuances de la tristesse ou de la joie n'ont pas de noms, et ces sentiments délicats et profonds sont pourtant les canevas où se brodent les idées ; ils en forment comme la lumière et l'ombre. C'est pourquoi il ne faut pas écrire comme l'on parle, car l'écrit n'a pas même la ressource du geste et de l'intonation pour interpréter les sentiments, ressource déjà bien insuffisante ; la parole écrite, par conséquent dépouillée de cette mimique du cœur, a besoin d'un mouvement artificiel pour y suppléer. Le secret de cette émotion de la plume s'appelle le style, et de là vient que des gens sans passion, mais habiles, fabriquent des romans qui tirent des larmes.

Les écrivains souffrent la critique de leur idée plus volontiers que celle de leur style. La cause en est simple : on peut soutenir qu'on a raison, mais comment justifier ce qui est mal écrit ? Les opinions sont libres, mais le style n'est pas arbitraire. On transige

avec le bon sens, on peut impunément s'en jouer, mais on ne transige pas avec le goût, il prononce et il faut s'incliner. On transige avec le sens commun, on esquive la logique, mais les décrets du goût sont sans appel. Ajoutez à cela que pour avoir l'esprit faux, encore faut-il en avoir, mais un méchant style est la marque d'une pauvre intelligence. Ce sentiment des écrivains ne prouve donc pas qu'ils fassent plus de cas de la forme que du fond.

Deux pensées détachées ont souvent l'air de se contrarier; une intermédiaire les accorderait.

Quand on sait sa langue, la justesse n'est plus que de la sincérité; la tendance à surfaire la valeur réelle de l'idée par l'étrangeté du mot est le pire défaut, c'est le manque de propriété aggravé d'un mensonge.

Règle pour être simple : entre deux mots choisir le moindre.

La critique est difficile à bien supporter; il est rare pourtant qu'on ne pressente pas où elle doit frapper. Nos œuvres sont des malades que nous présentons au médecin avec la présomption qu'elles sont saines, ou, ce qui est pis, avec l'espoir de lui dissimuler le mal.

Il faut abandonner son juge dès qu'on le connaît assez pour prévoir toujours où portera sa critique.




---

Pourquoi en effet lui soumettrait-on ce qu'on sait d'avance qu'il doit désapprouver ?

Notre Aristarque doit être non pas différent de nous-même, mais un meilleur nous-même. Différent, nous le récusons malgré nous et ne pouvons estimer son goût ; meilleur, il nous complète au lieu de nous détruire.

Un conseiller qui cherche à nous rendre ce qu'il est au lieu de développer en nous tout ce que nous sommes peut nous perdre.

\*  
\* \*

 LA poésie est le soupir du cœur qui déborde.

La poésie c'est l'univers mis en musique par le cœur.

Il est bien malheureux l'homme qui est né poète et philosophe tout ensemble ; ses plus douces rêveries se changent en douloureuses méditations ; il considère les deux faces de toutes choses et pleure ainsi sur le néant de ce qu'il admire. Il est à plaindre aussi celui qui n'est que philosophe, car il l'est souvent aux dépens du cœur, la source de nos joies. Mais heureux le poète, si l'illusion n'est pas la pire des misères. Restent ces créatures incompréhensibles dont l'indifférence dégoûte. Dieu, mort, immensité, temps éternel, mots pour eux. Ils sont heureux, sans doute, mais à la manière des bêtes et ce bonheur-là fait pitié ; je préfère à leur insouciance la noble infortune des autres.

Quand un homme à propos de rien vous dit : « Composez-vous des vers ? » vous lui faites plaisir en lui demandant s'il en fait.

Croyez à la conversion d'un poète qui brûle ses œuvres.

Au milieu d'une méditation il m'arrive parfois d'oublier soudain mon sujet, et il me semble qu'alors je viens de faire une véritable perte dont je suis attristé. J'en conclus que la pensée est une continuelle volupté, si douce qu'elle est plus sensible par son absence que par son action.

Les poètes écrivent pour les poètes comme les géologues pour les géologues ; l'éducation est nécessaire en poésie comme en science ; celui qui ne l'a point acquise par l'exercice de son goût est incompetent et sa critique est sans portée.

La Fontaine est-il un véritable philosophe dont toutes les vues et tous les efforts tendent à l'instruction de l'humanité ? Je ne le crois pas. Je le considère comme un poète très sensible, aimant la poésie pour elle-même, aussi incapable d'une intention malveillante que d'une pensée philanthropique, adoptant un genre conforme à son esprit, et qu'il élargit à son gré, selon les aspirations de sa Muse. Il me paraît avoir écrit deux lignes de moralité au bout de chaque fable.

parce qu'il n'y a pas de fable sans moralité, non qu'il écrivit sans une mûre réflexion, mais il me semble plutôt s'inquiéter de la conduite et des travers des hommes que des leçons qu'on peut en tirer. Pourquoi si peu d'élévation dans cette morale ? Pourquoi s'être attaché aux préceptes vulgaires d'une vie commune et, pour ainsi dire, païenne ? Car nous ne voyons pas qu'on cite jamais ses maximes comme celles de nos grands penseurs. Je n'en chercherai pas l'explication dans une mauvaise nature d'esprit, car il n'était ni sceptique, ni impie, ainsi que l'ont prouvé les dernières années de sa vie. Mais deux motifs, je crois, peuvent avoir causé cette négligence. Il a peut-être senti qu'il était plus poète que moraliste, et qu'il ne pouvait prétendre aux deux gloires à la fois, ou bien a-t-il compris que le genre de la fable, pour demeurer dans les formes du simple et du naïf, ne comporte pas la gravité un peu pédantesque du philosophe ? Quoi qu'il en soit de sa morale, personne mieux que lui n'a réuni sur sa lyre toutes les diverses cordes de la poésie. Voulez-vous être ému, lisez *Les deux Pigeons* et tout ce qu'il dit ailleurs des charmes de l'amitié ; vous reconnaîtrez l'auteur des *Nymphes de Vaux*, de *Philémon et Baucis*. Voulez-vous ressentir les transports excités par une mâle et vigoureuse éloquence, lisez *Le Paysan du Danube*. Si vous préférez retrouver chez lui le charmant conteur, ouvrez son livre au hasard. Enfin, si rien ne vous plaît tant que toutes ces qualités ensemble, relisez pour la centième fois *Le Chêne et le Roseau*.

---

La perfection dans l'art poétique consiste à se servir des mots imposés par le rythme pour exprimer ce qu'on pense. Le rimeur compose sa pensée sur les mots, le vrai poète asservit les mots à sa pensée.

La poésie n'est souvent que l'art d'ajuster des pensées aux mots.

Ce qui est douteux est mauvais, du moins en poésie, car le doute est incompatible avec le charme, il pose un problème à résoudre, quand il s'agit de ravir l'âme. Ce qui est douteux pour nous le sera pour d'autres.

Un poète ne sera jamais trop fruit sec, s'il ne l'est point par paresse.


En littérature, le genre dramatique, tel qu'il a été compris jusqu'ici, est le plus attrayant de tous parce qu'en représentant le caractère et les mœurs, il ne cesse d'occuper les hommes d'eux-mêmes ; il est aussi le plus périlleux pour l'écrivain, car la compétence y est par cela même plus générale et la moindre erreur y est sensible à tous. Mais il n'est pas le premier genre, parce qu'il n'intéresse les hommes qu'à eux-mêmes. Tout genre littéraire n'est qu'un démembrement de la poésie, qui, depuis Hugo, a pour objet tout, à la seule condition d'émuouvoir. La fonction de poète est de prêter la forme à n'importe quoi, la vie à cette forme, la passion à cette vie.

Le poète le plus républicain a beau chanter la justice et la liberté, il ne sert la République que s'il fait de plus beaux vers que les monarchistes; le poète le plus patriote a beau flétrir l'iniquité du vainqueur, célébrer les beaux sentiments vaincus, il ne relève son pays qu'en faisant de plus beaux vers dans sa langue que l'étranger dans la sienne. C'est en tâchant d'exceller dans sa profession que chacun se rend utile à sa patrie, et si les publicistes s'efforçaient de connaître le droit du public comme le poète s'efforce d'approfondir son art pour s'illustrer, le poète n'aurait pas à s'occuper de la politique et le publiciste n'aurait pas à endoctriner le poète; chacun réussirait où il doit réussir et y sentirait sa force et sa compétence.

Homme, je n'aspire qu'au rôle de roseau penchant, roseau rendu sonore par la tempête, mais roseau qui plie volontiers et sent pour le chêne plus d'admiration que d'envie. J'avoue volontiers aux républicains que s'il n'y avait en France que des hommes de mon caractère, la société y serait impossible. Aussi je ne leur demande que de me tolérer en leur promettant de payer tout ce que je consommerai et de ne pas déshonorer leur compagnie par ma tenue.

---

\*  
\* \*

 ARRIVÉ à un certain degré de son éducation et d'expérience, l'artiste véritable sait parfaitement ce qui est *incontestable* dans son œuvre; qu'il s'y tienne obstinément et il n'aura plus à consulter ni à redouter la critique.

Un vrai statuaire peut faire un chef-d'œuvre du buste d'un bossu.

La grâce des formes est comme l'esprit de la beauté.

La grâce en général est plus dans le mouvement que dans la forme.

La grâce est la souplesse de la forme. Il suffit d'oublier son corps pour ne plus trouver rien de grand dans l'espace.

Dans la langue véritable de l'amour, il n'y a qu'un sujet, la chose aimée, qu'un attribut, le charme de la chose aimée, c'est pourquoi la musique est le véri-

table et suffisant langage du cœur, et nous sentons par la raison qu'en poésie c'est bien plus le mouvement de la phrase que les mots qui fait la sensibilité.

La musique est révélatrice au plus haut degré, elle exprime un rapport direct, *immédiat*, entre le cœur et son objet suprême qui se nomme le Ciel.

Le roman ne peut se passer des circonstances d'où naîtront les passions, il doit créer des situations.

La musique supprime les situations pour aller droit aux sentiments, et ainsi, ne mêlant à la vie du cœur rien de la vie des autres facultés, elle acquiert une intensité d'impression qu'aucun art n'atteint.

Dans les romans, comme dans la vie, les événements n'affectent le cœur qu'en traversant l'esprit qui les juge; la musique supprime les faits et la pensée pour ébranler le cœur immédiatement. C'est un prodigieux phénomène aux yeux des psychologues. Il existe donc entre les sensations et les sentiments un rapport bien intime; les uns éveillent les autres. Du reste cette observation est applicable aux arts plastiques; c'est au fond la question du beau.

Désirer, c'est espérer; ou mieux: qui désire, espère. On ne désire pas ce qu'on sait inaccessible.

L'espoir donne du prix à la plus misérable vie, et



comment perdre tout espoir en plein jour au milieu de ses pareils ? Quel boulet que l'espoir ! Sans lui les suicides abonderaient.

*L'espoir a la saveur de la chose espérée  
Et l'âme a l'avant-goût d'un ciel tant qu'elle y croit.*

L'espérance est une anticipation sur le bonheur désiré.

C'est peine perdue d'apporter des consolations aux douleurs imaginaires ; les consolations s'adressent au cœur et le mal est au cerveau.

On ne guérit vraiment un chagrin que par le contraire de sa cause ; si une mère a perdu sa fille elle est inconsolable, parce qu'on ne peut la lui rendre. Il est des douleurs qui ne se paient pas de compensations, tout ce qu'on peut faire c'est d'en distraire le cœur. Les maux du corps sont les seuls qui disparaissent par un traitement indirect.

Il y a des moments de douleur où les condoléances enragent.

Consoler, c'est effacer dans le cœur le sentiment de la peine, sans toutefois en anéantir la cause. On ne dira pas qu'un homme en console un autre en lui rendant l'argent qu'il a perdu ; il le consolera en lui enseignant le mépris des richesses. Il convient même

---

de distinguer la consolation de la distraction; en amusant la douleur on ne console pas; il faut que les motifs de la consolation proprement dite soient puisés dans le domaine de l'événement malheureux et s'y rapportent ouvertement et directement. Ainsi le rôle de la consolation est bien difficile; elle doit, non pas faire oublier l'événement ni en détruire les fâcheux effets, mais en modifier l'impression dans l'âme par des considérations supérieures, soit en désintéressant le cœur à la manière des Stoïciens, soit en découvrant des compensations dans le fait même ou ailleurs. Le temps console mais d'une tout autre façon; il serait plus exact de dire qu'il nous change. La consolation par le temps n'est qu'une paralysie de la mémoire sous le flux des émotions nouvelles; on n'en doit pas accuser le cœur, il n'est pas solidaire du souvenir.

---



**S**i l'on savait seulement de quelle manière on doit mourir, on ne ferait que penser à la mort. Il est mystérieux que le doute en ce point nous tranquillise, pendant qu'il nous torture en tout autre. Peut-être aussi ne craint-on pas la mort parce que le temps se compose d'une suite d'instantans infiniment courts, pendant lesquels on est sûr de la vie.

Il n'est pas de l'homme de penser à la mort, car il ne peut fixer son esprit sur cet objet; et les philosophes les plus profonds ne raisonnent pas sur leur propre impression, qui serait si forte qu'ils n'auraient plus la vanité d'en parler.

Pourquoi est-il consolant de savoir que la mort est commune à tous?

Un mal devient-il moins cruel de ce qu'il est uni-

versel? Oui, car ce qui est universel appartient à l'essence et partant ne saurait être un mal.

Si tous les hommes meurent, c'est qu'il est dans les lois de la nature de mourir; donc mourir est un bien pour moi, le bien étant précisément la conformité de mon sort à ma nature. Marc-Aurèle le sentait.

Les philosophes et les prédicateurs ont beau faire, leurs discours les plus forts ne font pas vraiment craindre la mort; on ne la craint que présente et visible; elle n'effraie que par ses propres menaces.

La vie, la mort; et le divin sommeil naquit de ce baiser.

La mort, tant qu'on a la vie devant soi, c'est de la spéculation philosophique. Maintenant, le trou est creusé; il faut y descendre : qu'est-ce qu'il y a dans le fond?



L'INSTINCT pousse, le sens moral indique.

Je ne connais pas la destinée de mon âme, mais je sais nettement ce qui est contraire à cette destinée. Le mal n'est qu'à éviter, il se présente sans qu'on le cherche, mais quelle est la conduite véritablement bonne? Faire le bien, c'est entreprendre; mais il y a tant de voies diverses!

Qu'est-ce que punir? C'est se venger, car en quoi la douleur peut-elle amender? C'est pour la société se défendre par la menace. En tout cas la morale n'a rien à faire dans la doctrine du châtement. Ne vous vengez pas, dites au malfaiteur : « Je te défie d'être heureux. »

Quand le mal a passé dans les mœurs, il perd son caractère honteux, déshonorant, et la conscience n'en éprouve plus qu'un malaise presque insensible auquel

elle s'habitue ; c'est pourquoi il y a si peu de gens capables de raisonner sainement sur la morale. Les hommes relâchés se donnent des airs de tolérance, ce qui leur est facile, car la tolérance ou l'indulgence est plus voisine, en morale, du relâchement que de la vertu.

Fuyons les choses qui n'ont que de l'attrait.

A mesure qu'on se sent plus libre on aspire à plus de liberté.

Quelque chose en moi veut que je dorme, et je dors, ainsi je tombe pour moi dans un état analogue à la mort, par une action secrète irrésistible. Pauvre liberté ! avec quelle soumission tu subis cette servitude, avec quelle énergie tu te refuses aux injonctions du despotisme ! Tu te consoles en appelant l'un de tes tyrans la Nature, et l'autre Tibère. Et tu as raison, la Nature dispose de toi et de Tibère ; en la subissant tu cèdes à la sagesse, car la sagesse se définit par la nature. Oui, il y a en nous une foi dans un être souverain dont les ordres promulgués impérieusement par la conscience morale ou les besoins naturels ne nous obligent qu'au bonheur ; nous le sentons et notre volonté s'incline, moins esclave que complice.

Quelque partisan que je sois du progrès, j'avoue que je ne conçois guère la perfectibilité indéfinie des Saint-Simoniens comme une loi. En effet, cette loi n'étant pas purement morale et éternelle, mais ayant

sa réalisation dans le temps par des faits, il faut la reconnaître fatale. L'humanité suivra donc nécessairement cette voie et pas une autre; or il est impossible de faire concourir à un but des volontés particulières sans exercer sur elles une certaine pression; la liberté me paraît donc un peu compromise. Si l'homme se perfectionne, il ne le doit pas à une loi. J'ajouterai que l'humanité entière n'en a pas le mérite par chacun de ses membres, cette gloire revient à certains grands esprits qui ont imprimé l'élan vers le Bien.

La corruption des mœurs a gagné le langage. Quand un tyran dit : « Je veux que tu fasses telle chose » il devrait dire : « je désire », car l'action d'un homme ne peut être déterminée par la volonté d'un autre, et le désir commence où finit le domaine de l'action; on désire dès qu'on ne peut plus vouloir ou dès que la volonté est sujette à obstacle. Un ordre n'est que l'intimation d'un désir; celui qui le reçoit tient l'anneau qui transmet la volonté de son maître à la sienne; il peut rompre la chaîne et ainsi le maître ne fait que désirer et le désir est un aveu d'impuissance d'un tyran. De même le mot puissance est impropre appliqué aux princes, la puissance en réalité est incompatible avec la possibilité d'un obstacle. Vous ne direz pas : « Je peux traverser cette rivière », si vous n'êtes pas sûr de la solidité du pont, ou si vous le dites, ce sera dans le sens de « il peut se faire que je traverse le pont ». Aussi à cause de la volonté de son peuple, le tyran n'a pas la puissance, mais la chance de pou-

voir. Enfin les philosophes appellent liberté la faculté de vouloir, faculté à laquelle les tyrans ne sauraient attenter, se réservant d'enchaîner l'autre liberté qui est la faculté d'agir.

La souplesse qu'un homme a dans les jambes, un autre l'a dans l'esprit; c'est la même qualité à deux substances différentes; toutefois nous l'apprécions davantage dans l'une que dans l'autre; il semble que par sa nature l'âme honore les qualités qu'elle possède et leur donne un mérite que la matière ne saurait leur attacher. Cela est injuste au fond; mais le mérite est engendré par la liberté, et l'âme est libre et cette vertu rejaillit sur toutes ses qualités comme l'éclat d'un grand nom sur une famille. L'âme tout entière est anoblie par la volonté, comme cette famille entière par son chef.





**S**i la croyance avait toujours été que l'homme n'est pas libre, on eût regardé comme la plus belle découverte celle de sa liberté.

L'homme le plus savant n'est pas celui qui connaît le plus de vérités, c'est celui qui connaît les meilleures.

On ne peut pas être sceptique, car pour l'être il faut avoir au moins une opinion, celle que rien n'est certain, et toute opinion se fonde sur une base qu'on croit vraie.

Trouver la vérité, c'est constater; mais l'appliquer, c'est créer. Voilà pourquoi la philosophie nous rapproche moins de Dieu que la vertu.

Une pensée profonde est une conséquence dont on

laisse deviner les principes; on ne la comprend donc rarement que parce qu'on connaît peu les principes des vérités.

En philosophie, il faut souvent réfléchir longtemps pour conclure à des apparences de naïveté.

La création prouve un Dieu et semble incompatible avec lui.

Dieu, c'est ce qui me manque pour le comprendre.

Comme les choses du cœur ne s'expliquent pas, les gens sensibles sont toujours inférieurs dans les discussions philosophiques.

La charité chrétienne est la plus poétique des vertus; c'est l'amour appliqué avec un entier désintéressement. Et le ciel?

Nous croyons vivre, mais en réalité nous ne faisons que travailler à ne pas mourir. La conduite du commun des hommes paraît moins irrationnelle à mesure qu'on lit plus de philosophes.

Soutenez le pour et le contre dans une question de métaphysique, vous serez toujours appuyé de l'autorité d'un grand philosophe; cela est consolant pour les sots.

Quelle est la véritable étendue d'un même laps de temps qui a paru long aux uns et court aux autres?

Pascal et tant d'autres, morts dans la force de leur génie! Quel mépris la nature fait de son œuvre! Les lois fatales dévorent insolemment les plus beaux produits de l'activité libre; je veux dire les connaissances acquises par la volonté d'un homme de génie.

Il y a trois points dans une discussion philosophique : parler, s'entendre, s'accorder (convenir). De là trois règles toujours violées : 1° Bien savoir ce qu'on dit; 2° S'écouter et définir; 3° Bannir l'amour-propre.

La recherche de la vérité, après la débâcle de toutes les illusions, suffit pour nous attacher fortement à la vie.

La littérature est plus riche en fleurs qu'en fruits; la science au contraire. Quant à la philosophie, la récolte y est misérable faute de fonds; elle nourrit son monde de falsifications impudentes. La vraie philosophie consiste à n'être dupe d'aucune opinion, pas même du scepticisme.

Pourquoi Descartes ne veut-il pas que l'homme puise en lui-même l'idée de l'infini? En effet, par cela seul qu'il a des bornes, il peut imaginer ce qui n'en a pas. Une preuve qu'il peut de sa propre nature tirer

---

l'idée de l'infini, c'est qu'il ne fait en vérité qu'en concevoir l'existence, sans en comprendre l'étendue. Et cette intelligence imparfaite de l'infini prouve assez qu'il la tient de lui-même.

Les philosophes semblent considérer l'esprit comme un vase d'une certaine capacité, et d'après l'axiome que le contenant doit être plus grand que le contenu, ils disent que l'entendement fini de l'homme ne peut embrasser l'infini. C'est une idée brillante, mais évidemment cette espèce d'antithèse ne peut plus avoir force de raisonnement. Toutefois, il est vrai que l'infini nous dépasse; nous ne pouvons pas nous en former l'idée dans l'esprit. Nous arrivons, je crois, à la notion de l'infini par la suppression des limites du fini.

Les philosophes emploient souvent, relativement à Dieu, le mot infini, quand il est parfaitement inutile de s'en servir. Ainsi, être infiniment juste, c'est simplement être juste; car quelle excellence pouvez-vous accorder à l'être infiniment juste sur l'être juste, puisque dans les mêmes circonstances il faudra nécessairement qu'ils agissent de même. Il n'y a point là de degré. Une balance est juste ou elle ne l'est pas, mais je ne conçois pas qu'elle puisse l'être infiniment.

Je considère la sensibilité comme la première source de nos erreurs en matière de philosophie, où il s'agit de notre origine et de nos destinées. Quel philosophe

n'a d'abord tenté de poursuivre la vérité par la lumière naturelle en ne soumettant sa foi qu'à l'évidence? Mais il n'est pas possible de ne rien aimer, de ne rien admirer, de secouer tous les vieux préjugés des yeux et des oreilles, et tôt ou tard il faut pencher d'un côté plus par goût que par raison. Il est si difficile de faire un choix sans que le cœur s'en mêle! Que de complaisances nous avons pour nos hypothèses, que de faits nous y rattachons en dépit d'une évidente contrariété! Nous forçons pour ainsi dire l'entrée. Ainsi nous laissons insensiblement échapper le fil unique et délié qui mène à la vérité, nous errons à l'aventure, nous sommes perdus.

L'homme religieux dit qu'il croit sans croire; le sceptique dit qu'il doute sans douter. Ils ont de commun qu'ils nient l'évidence, phénomène fatal de l'esprit.

Le scepticisme réfuté, il est incontestable que l'homme connaît la vérité par quelques points, les axiomes; et si l'on appelait seulement raison la faculté de constater les axiomes, chacun reconnaîtrait cette infaillible vue. Mais il faut encore attribuer à la raison la conduite du raisonnement, et l'on doit encore admettre que les inductions et les déductions bien faites conduisent à la vérité. Ainsi la raison, c'est-à-dire la faculté de connaître la vérité par les axiomes et de la poursuivre par le raisonnement, est essentiellement infaillible. Là repose la divinité de

l'homme. Mais on paraît oublier, et c'est la cause d'interminables disputes, que la raison ainsi envisagée en elle-même, abstraction faite des autres facultés de l'âme, est considérée comme une puissance indépendante, ne relevant que d'elle seule et ne recevant aucune influence. Or, voilà l'erreur. La sensibilité agit sur l'entendement, c'est elle qui engendre la précipitation, l'invincible tendance à forcer la vérité en faveur d'une hypothèse, et mille passions qui troublent, déroutent et faussent la raison. Si donc vous appelez raison la faculté que j'ai définie, soumise à ces dernières conditions d'erreur, ne dites plus qu'elle est infaillible, mais avouez que l'homme fait mauvais usage d'un instrument parfait.

La conception de l'homme est bornée, pourtant il sait que l'infini existe; ses travaux sont pleins d'erreurs, pourtant il sait que la raison par elle-même est infaillible. Quelle misère!

Nous devons appeler impulsion de la nature tout ce qui nous sollicite à agir. En effet, les motifs de nos actes sont le devoir, le droit, le besoin, l'intérêt, la passion. La raison délibère, mais les motifs s'offrent fatalement, c'est-à-dire naturellement à la discussion. Je ne me suis pas fait mes besoins, mes goûts, mes qualités, mes vices, je tiens tout de la nature, mais je peux lutter contre son influence. C'est la nature qui me pousse à la vengeance et en même temps m'en détourne. Elle ne me dit pas que je fais toujours bien

de la suivre. Il est donc impossible de vivre conformément à la nature.

Il n'est pas inutile de rechercher la juste valeur de ce mot : *hasard*, qu'on jette au travers de tous les discours. Nous disons qu'un événement est l'effet du hasard quand il n'a pas sa cause efficiente dans la volonté, bien que la volonté en soit nécessairement la cause première, car rien n'est mù que par la suite d'une décision intelligente. Deux hommes sortent librement de chez eux, mais ils se rencontrent sans l'avoir voulu; de cette rencontre pourra résulter une catastrophe à remuer le monde; l'occasion ou le hasard l'aura, dit-on, causée. Cela est vrai et désolant, car nous voyons là une étrange misère. L'homme est libre et mille événements arrivent dont pourtant il ne peut se prendre qu'à lui seul. Ce qu'il y a de faux dans l'opinion qu'on se fait vulgairement du hasard, c'est qu'on lui prête une sorte d'existence réelle, puisqu'on a été jusqu'à en faire un dieu. Le hasard n'existe que par l'action antérieure de la liberté. Supprimez l'activité de l'être intelligent et le hasard n'est plus. C'est un rapprochement qui suppose au moins deux termes antérieurs et qui par conséquent ne saurait être dieu. Cet argument est fort contre les athées.

Qu'aurait pensé Spinoza si on lui eût dit que son système était sorti de son cerveau d'une façon nécessaire, comme il ressort de la nature du triangle que

---

la somme de ses deux angles est égale à deux angles droits ? N'aurait-il pas objecté ses maux de tête ?

Si Dieu est bon comme on l'entend communément, il ne doit pas y avoir un seul instant de la durée éternelle où l'homme ait pu être malheureux ; le système des compensations des douleurs par le ciel est absurde, car dans l'hypothèse de l'infinie bonté, le ciel étant nécessaire à tous les moments de la durée, il reste à justifier les moments douloureux.

L'âme est immense, merveilleuse, considérée dans son imagination, sa mémoire, son activité intellectuelle et volitive, sa sensibilité ; l'habitude et je ne sais quelle préoccupation nous rendent cette richesse indifférente et nous font négliger de la peser et d'en jouir.

La philosophie consiste moins à croire qu'à ne pas se tromper en croyant. Or qui peut savoir s'il ne se trompe pas en croyant, puisque la conviction même exclut à nos yeux la possibilité de l'erreur ; les sceptiques triomphent ici ; ils ne sont dupes ni d'eux-mêmes ni des autres. Je trouve dans le scepticisme sincère une véritable grandeur ; j'y vois une protestation superbe de la dignité contre la vanité ; quelque chose de supérieur à la raison même, qui est si haute, résiste à ses injonctions et semble lui dire : « tu peux errer, je ne te suivrai pas ». Mais ce quelque chose qui se défend contre une certitude grossière et capri-



cieuse, c'est le fond, la substance de l'homme, et cette négation l'affirme et la pose dans la réalité mieux que toute raison. Il me semble que ce génie maître est le cœur.

Le monde est comme un cercle tournant sur lui-même; on ne sait quel est le point où le mouvement commence; une connexité parfaite rend toutes les activités servantes et maîtresses les unes des autres; tout commande, tout cède; mais en considérant le système entier, on est bien certain qu'il est mis en train; il n'y a qu'une chose inconnue, la place du moteur, il est ici, là ou partout, mais qu'importe? Il y a un moteur, il existe un être libre, c'est l'essentiel. Que cet être soit tout ou partie, qu'importe encore? Question d'étendue, non de nature.

Il y a deux découragements: l'un consiste à renoncer à la tâche parce qu'on se sent, à tort ou à raison, trop faible pour la mener à fin; l'autre consiste à y renoncer parce qu'elle n'est pas payée. Je trouve que la vie ne vaut pas qu'on vive, mais je vivrais avec courage si le bonheur était au bout. A quoi bon? résume à peu près ma philosophie pratique. J'ai le mal de mer, qu'on me jette à l'eau.

Le remords n'est-il pas le regret de la liberté sacrifiée au vice?

La vérité étant une et la raison ne nous trompant

---

jamais, il n'y aurait aucun motif pour que les hommes différassent d'opinions, si les passions n'inclinaient pas leur manière de voir. Tâchons donc de déraciner notre sens des intérêts personnels et des préjugés afin de le rendre accessible à la vérité.

Jeté comme par hasard sur un coin de terre, je me demande ce que j'y suis venu faire. A ma naissance, une société, une patrie m'a reçu dans ses bras et tant bien que mal a soutenu mon existence à la condition que je la paierai de travail ou d'argent. Les hommes ne m'ont pas dit : « Veux-tu être des nôtres ? » Ils m'ont soumis à leurs lois. Je n'ai point été invité mais contraint. Toutes ces obligations sont-elles justes ou non ? Ai-je suivi en ce monde la voie naturelle ? ou sinon, laquelle devais-je prendre ? Voilà les graves questions que je me propose d'examiner. Évidemment ma destinée dépend de la nature bonne ou mauvaise de mon Créateur. C'est donc cette nature qu'il importe avant tout d'étudier. J'ai admis qu'il a dévoilé à l'homme certains principes, les axiomes ; cela est un bienfait.

Hors de l'infini, rien n'est grand, et lorsque nous mesurons les hommes et le reste, nous ne faisons qu'une comparaison de petites choses entre elles. Et cependant rien n'est petit qui ne soit infiniment distinct du néant.

La peur qui me prend devant l'espace infini est ob-

---

jective, très objective. Il y a là-bas du terrible. Lequel est folie, d'en douter ou d'y croire ?

Le malheur de l'homme est d'aimer la vérité et d'être obligé de l'attendre.

On estimerait bien davantage les livres philosophiques si on songeait qu'il s'y trouve au moins une pensée à chaque page.

L'âme est tranquille quand le cœur est satisfait, c'est pourquoi toute croyance est bonne, vraie ou fausse, mais il en faut une.

Les propriétés nécessaires de la substance sont ses manières d'être ; les accessoires ses manières d'agir.

Pourquoi la matière ne serait-elle pas éternelle, et pourquoi craindrait-on par là de l'assimiler à Dieu, comme si un avantage pour ainsi dire passif, inerte et matériel donnait quelque supériorité morale ?

Le discernement du juste et de l'injuste est loin d'être aussi parfait chez nous que celui du vrai et du faux.

On peut raisonner juste selon ses vues et se tromper parce qu'on ne voit pas tout. En effet, les conséquences peuvent être légitimement déduites, les principes étant faux, à cause de l'aveuglement sur des

---

considérations qui les eussent modifiés. On peut se tromper avec un raisonnement juste.

Une de nos misères est de ne rien concevoir hors de l'espace; et ainsi nous ne savons où placer le milieu des esprits. Rien de substantiel qui se manifeste dans l'espace n'est sans étendue.

L'homme ne peut tout savoir et ne connaît pas les bornes de ce qu'il peut savoir. On a dit que l'homme était une intelligence servie par des organes. Ne devrait-on pas dire qu'il est une âme embarrassée d'un corps ?

La douleur a de certains moyens de se faire prendre au sérieux qui déconcertent toute philosophie.

On vit par la pensée et l'on pense au hasard.

Les mots *cœur*, *âme* et *Dieu* sont devenus essentiels au langage de la poésie.

La philosophie est moins propre à faire mépriser la vie que ne le sont les excès de la volupté sans amour.

Il y a deux *moi* dont l'un est souvent meilleur, souvent pire que l'autre.

La conscience est comme la présence d'un autre en nous. Qu'est-ce qui réclame ainsi contre l'intérêt personnel ? N'admettez nul dualisme dans le moi, il n'y a plus de conscience.

Ainsi tu mourras : celui qui t'a faite si belle est donc bien certain de pouvoir te refaire ?

Malheureux, l'homme a senti le besoin de prier Dieu ; heureux, il n'eût jamais senti celui de le remercier.

Si l'on entend par la prière la demande faite à Dieu de modifier l'ordre universel en notre faveur, rien n'est plus absurde ; mais si la prière n'est qu'une élévation et se borne à chercher par la pensée et par le cœur comment l'ordre doit s'accomplir dans les circonstances où nous nous trouvons, elle est admirable ; elle est alors une communion volontaire de l'intelligence avec la loi.

La séparation semble être, dans l'univers entier, la condition de l'activité. L'activité est d'autant plus énergique que la séparation est plus près de cesser, mais dès qu'il n'y a plus séparation, il y a repos, satisfaction, satiété, inertie, l'activité cesse de s'exercer. Cela est vrai de la pesanteur, des forces physiques, des forces chimiques, de l'amour et de toute l'activité humaine.

Deux ou plusieurs éléments sont nécessaires les uns aux autres, ils se cherchent et ne sont actifs que par cette inquiète recherche, par le besoin, puis ils se rencontrent et s'atteignent et ils n'agissent plus.

Comme il se peut que les sentiments apportent quelque vérité, touchant le monde extérieur, au même titre que les sensations, il faut toujours penser la main sur le cœur.

Un homme qui bâtit des hypothèses sur la nature de Dieu avec les seuls moyens de connaissance que nous possédons, ressemble à un enfant qui bâtit une petite église avec le sable du jardin ; elle s'écroule, il recommence toujours.

La métaphysique est une chose à la fois spéculative et émotionnelle.

La méthode consiste, en toute science, à prendre l'écheveau de l'inconnu par le bon bout. Ceux qui ne l'ont pas cherché, taillent en plein fil et n'ont que des fragments sans continuité. Les bons esprits ne se contredisent pas entre eux dans leurs recherches, bien qu'ils aient pensé sans méthode, parce que la vérité est une, mais ils ne se rejoignent jamais. On reconnaît qu'une étude est parvenue à l'état de science quand elle est susceptible d'être continuée par les générations à venir ; on se passe le fil sans rupture.

L'homme ne peut connaître des choses que ce qu'elles ont d'humain. Dans la série des êtres chacun implique dans son essence les essences de tous ceux qui le précèdent, et il ne peut connaître qu'eux.

Celui qui saura concilier l'*Imitation de Jésus-Christ* et l'*Éthique* de Spinoza possédera la vérité religieuse.

La Nature a placé l'homme entre mille maux affreux dans une prison dont les portes sont ouvertes. Libre à lui de se tuer. Mais elle a imaginé cette cruauté de le faire lâche afin qu'il n'osât pas en sortir.

Un homme qui se demanderait à lui-même : est-ce que je vis ? passerait pour fou ; celui qui se demande : est-ce que je suis ? s'appelle un philosophe. C'est que la première question heurte le bon sens et que la seconde ne le rencontre même pas. Le sens commun est humble ; quand la métaphysique passe, il se range. Elle en abuse un peu.

En philosophie comme dans toutes les sciences qui ne sont pas purement déductives ou purement expérimentales, on a toujours à craindre de n'affirmer que par l'ignorance des raisons de douter.

L'homme a un pied sur la terre, et de l'autre il cher-

che en tâtonnant l'échelon supérieur situé dans l'infini. C'est ce qu'on appelle *aspirer*.

Toutes les démarches de l'esprit humain n'aboutissent qu'à découvrir des rapports. Le génie est l'intuition des rapports lointains.

Les philosophes ne s'entendent guère entre eux, mais ils s'entendent moins encore qu'ils ne le croient. Grâce à la pauvreté de la langue, les mêmes mots répondent à des idées diverses; ils croient, toutefois, sous les mêmes mots, avoir échangé entre eux les mêmes idées. De là vient qu'on ne peut ni abolir la philosophie, parce qu'on espère convenir sur les principes, ni la faire avancer, parce que les principes sont toujours divergents sous des expressions en apparence concordantes.

N'est-il pas étrange que le langage soit plein de mots désignant des choses dont la nature demeure profondément inconnue? La foule dit : cela est bien, cela est beau; elle sait ce qu'elle dit, le philosophe l'ignore. Les mots bien et beau peuvent être inventés, ils sont conventionnels, les objets qu'ils expriment ne le sont pas. Quelle science en a donc la foule? Elle n'en a point la science, elle en a le sentiment; supprimez la sensibilité, il n'y a plus à ses yeux ni bien, ni beau.

Sentir et obéir, c'est toute la vie du vulgaire; le rai-



sonnement est un mouvement fatal de son intelligence, il n'en connaît, ni n'en cherche la loi : cela est, dit-il, donc... Le sens du mot *donc* est net pour lui encore qu'irréfléchi. Il a fallu le génie d'Aristote pour expliquer ce mot qui circule dans toutes les bouches. Ne confondons pas l'attention avec la réflexion ; le vulgaire est capable d'attention, non de réflexion ; un mathématicien, un savant raisonnera très attentivement, très fructueusement, il n'aura pas réfléchi, il ne sera pas regardé raisonnant, car la réflexion dans sa véritable acception est le retour de la pensée sur sa propre fonction. La réflexion ainsi entendue n'est pas une condition de la vie, ni du progrès de la science, de l'industrie et des arts ; la réflexion est un état violent, un effort surnaturel, presque toujours stérile ; elle outrepassa la mission de la conscience qui est de constater les phénomènes intimes pour les révéler au sujet, mais qui n'est point de les analyser ; quand l'homme tourne vers sa propre essence l'attention qu'il appliquait au monde extérieur, il réfléchit, mais il entreprend une étude à laquelle sa condition ne l'invitait pas, parce qu'une pareille étude ne peut rien pour l'amélioration de la vie terrestre si militante et si positive. Aussi est-il permis de croire (et l'expérience justifie trop cette assertion) que la nature a doué l'homme de facultés dont l'exercice normal n'est point subordonné à la connaissance qu'il peut acquérir de leur constitution et de leurs lois. L'homme n'est pas tout ce qu'il croit être. Donnez à ce principe végétal la conscience et la jouis-

sance de son développement en l'y faisant coopérer par une locomotion instinctive, vous avez l'animal; donnez à l'animal l'instinct social qui implique le don de la parole avec des besoins dont la satisfaction nécessite plus de choix, vous avez l'homme.



## La mélancolie

---

Je rose, et la-pâle rosée  
Dans les plaines perle sans bruit  
Sur le duvet des fleurs posée  
Par la main fraîche de la nuit.

D'où viennent ces ~~trépidantes~~ gouttes?  
Il ne pleut pas, le temps est clair.  
C'est qu'avant de se former toutes,  
Elles étaient déjà dans l'air.

D'où viennent mes pleurs? C'est et flamme  
~~Rien n'est l'arme~~ <sup>au ciel radieuse</sup> ~~ou fond des cieux.~~  
<sup>au pôle d'un lieu</sup>  
C'est que j'en avais dans l'âme  
Avant de les sentir aux yeux,

Et cette tristesse où j'oublie  
La cause et le nom des douleurs  
O nuit, c'est la mélancolie  
Dont tu sais faire aussi des pleurs.

---



# TABLE





## TABLE

PRÉFACE. . . . .	I
JOURNAL INTIME. . . . .	I
LETTRES A MADAME AMIEL. . . . .	141
LETTRES PHILOSOPHIQUES. . . . .	195
Lettre à M. Emile Boutroux . . . . .	197
Lettre à M. Albert-Émile Sorel. . . . .	202
Lettre à M. Camille Hémon . . . . .	205
PENSÉES . . . . .	213



---

2.6023. — Impr. A. LEMERRE, 6, rue des Bergers, Paris.

---







LF.  
S953J

185017

Author Sully-Prudhomme, René François  
Armand

Title Journal intime - lettres - pensées.

University of Toronto  
Library

DO NOT  
REMOVE  
THE  
CARD  
FROM  
THIS  
POCKET

Acme Library Card Pocket  
Under Pat. "Ref. Index File"  
Made by LIBRARY BUREAU

UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C  
39 15 22 05 08 013 2